

COLLECTION MICHEL LÉVY

Danăiunea Maiorescu

DEUX

PETITS SABOTS



CALMANN LÉVY 195

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

Format gr. in-18.

DANS UNE VILLE D'HIVER 1 vol.



Coulommiers. — Typographie PAUL BRODARD.

Inv. 93301

Inv. 6368. DEUX

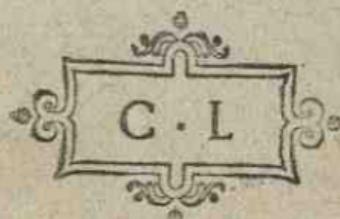
PETITS SABOTS

LA BRANCHE DE LILAS
UNE FEUILLE DANS L'OURAGAN
NELLO ET PATRASCHE

PAR

OUIDA

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15,
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1879

Droits de reproduction et de traduction réservés

82-32 = 4

9545.

1963

1961

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCURESTI
COTA.....

6368

RC 129/oh

B.C.U. Bucuresti



C9545

Donatiunea Maiorescu

Quand, après une période d'expansion et d'éclat, le roman semble se recueillir chez nous pour prendre sans doute un nouvel essor, n'est-ce pas une obligation de rechercher si les littératures étrangères sont plus favorisées que la nôtre aujourd'hui?

M^{me} Louise de la Ramé qui, sous un pseudonyme bizarre, a, depuis une quinzaine d'années, obtenu en Angleterre de si brillants succès, appartient d'ailleurs à la France par sa famille qui en est originaire et même par ses qualités littéraires: l'esprit souple, mordant, aventureux, souvent paradoxal, une grâce à part mondaine et cavalière, je ne sais quelle fougue l'emporte bien loin du domaine de la froide morale émaillée de citations bibliques, domaine ordinaire de la plupart des femmes auteurs de son pays. Elle scandalise ses

compatriotes par certaines audaces dont ils n'ont pas l'habitude et a singulièrement compromis la réputation d'innocence des romans anglais d'où l'adultère fut si longtemps proscrit. Certes les Dickens et les Thackeray, auxquels on l'accuse de se croire supérieure, eussent hésité devant les sujets qu'elle choisit volontiers. On va jusqu'à lui attribuer cette réponse caractéristique faite à ceux qui la blâmaient d'alarmer de chastes lectrices par le dédain du mariage et par la peinture trop vive des entraînements du cœur ou trop indulgente des faiblesses masculines : — « Je n'écris pas pour les femmes, j'écris pour les militaires. » C'est à cette catégorie d'admirateurs qu'elle a voulu probablement dédier le type de *Cigarette*, une vivandière de l'armée d'Afrique.

Ouida témoigne à la France, chaque fois que l'occasion s'en présente, de chaleureuses sympathies : les désastres de la dernière guerre n'ont rien dicté de plus touchant que le récit intitulé *Une Feuille dans l'Ouragan*; elle alla jusqu'à entreprendre, dans *la Branche de Lilas*, une sorte d'apologie émue, passionnée, très-éloquente en

somme de la Commune, qu'évidemment elle n'a pas vue de près.

George Sand l'a souvent inspirée, l'imitation est flagrante dans *Idalia*, dont l'héroïne, une Circé républicaine, courtisane de réputation, vierge de fait, se sert des philtres de sa beauté pour gagner des partisans à la cause italienne. Personne n'a subi plus vivement que Ouida l'influence exercée par notre littérature sur celle de nos voisins et qu'un critique compare à la transfusion du sang. La verve séduisante de son style, la *témérité naturelle* de sa riche imagination, une légèreté de plume enfin rare en Angleterre, lui permettent de se hasarder mieux qu'un autre dans ces régions périlleuses dont l'exploration a valu aux romanciers français tant d'anathèmes de ceux-là mêmes qui finissent par marcher sur leurs pas. Dans *Strathmore*, *Chandos*, *Tricotrin*, *Folle Farine*, dans *Puck*, d'où un traducteur ingénieux a tiré déjà plusieurs jolis tableaux de mœurs anglaises, la fécondité de l'invention ne suffisait pas à racheter l'invraisemblance des événements, des hardiesses d'un goût douteux et une

violence de coloris qu'on aurait tort de confondre avec la vigueur. Heureusement Ouida ne s'est pas contentée du bruit qui se fit trop vite autour de son nom, devançant l'entièbre éclosion d'un talent dont la voie véritable semble désormais triomphalelement tracée. On trouvera les récits qui composent ce recueil, et parmi lesquels brille comme une perle fine, l'idylle intitulée *Deux Petits Sabots*, bien au-dessus de ses premiers ouvrages. Le procédé d'*adaptation* que nous leur avons appliqué avec tout le respect possible, est familier aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* où ils ont d'abord paru.

TH. BENTZON.

DEUX PETITS SABOTS

I

Bébée s'élança hors de son lit au point du jour. Elle avait seize ans ! Il lui semblait merveilleux d'être déjà une femme ; le coq qui saluait le soleil sous sa fenêtre ne criait-il pas : « Que tu es vieille ! que tu es vieille ! » avec tout l'éclat d'un clairon ? Elle poussa le volet et lui dit bonjour en riant, contente d'être éveillée par lui et de penser que personne ne l'appellerait plus un enfant. Son chevreau bêlait sous le hangar, une grive pépiait dans le feuillage du sycomore, les cloches des nombreux clochers de la ville tintaient rêveuses, assourdis par la distance et par les brumes du

matin ; tout cela répétait la même chose : « qu'il est bon d'avoir seize ans ! »

On eût pu croire qu'en vivant parmi les fleurs Bébée était arrivée à leur ressembler. Elle portait de petits sabots, un petit bonnet et une cotte grise de serge l'hiver, de toile en été ; mais les petits pieds nichés dans les sabots étaient deux feuilles de rose, mais le bonnet avait la blancheur d'un lis, et la jupe grise faisait penser à l'écorce qu'entr'ouvre la fleur du pommier pour sourire rougissante au soleil. Les fleurs avaient été les marraines de Bébée, des marraines fées. *Le tourne-sol* avait prêté à sa chevelure l'or de ses rayons, le bleu pur du lupin avait passé dans ses yeux, toute sa personne était pénétrée d'un parfum aussi frais, aussi naïf que celui du tilleul, et les vents, les pluies, les ardeurs du soleil, n'avaient eu d'autre effet que de fortifier la souplesse de ses membres, de réchauffer la blancheur de son teint.

Un jour d'été, Antoine Maës, bon vieillard qui, pour vivre, cultivait son jardinet, dont les fleurs se vendaient en ville, avait aperçu un paquet flottant parmi les nénufars sur la pièce d'eau voisine

de sa cabane, l'avait amené au rivage, et en avait tiré un petit enfant, exposé là pour périr sans doute, mais que le vigoureux réseau des fleurs avait fait surnager. Antoine le porta aussitôt à sa femme, qui n'avait pas d'enfant, et tous deux l'élevèrent en l'appelant *Bébée*. L'Église avait ajouté un nom de sainte à celui-ci, mais pour le petit monde qui l'entourait elle resta toujours *Bébée*, — *Bébée* quand elle trottaient entre les rangées d'œillets rouges plus hauts qu'elle, *Bébée* quand sa tête blonde atteignit le sommet du buisson de lavande, *Bébée* encore le jour mémorable où la chanson de la grive et le clairon du coq l'avaient éveillée sur le seuil de sa seizième année.

La cabane du vieil Antoine était jetée dans l'enclos que formait une haie vive sur le chemin de Laeken à Bruxelles, au cœur même des prairies planes et des nobles futaines du Brabant. Près de l'eau que sillonnent des cygnes, et au-dessus de laquelle se balancent les saules, sont groupées quelques maisonnettes; plus loin il y a une vieille église, au-delà s'étendent les champs de blé sans limites et les moulins aux ailes rouges, plus loin encore

l'horizon pâle et bleu qui fait penser à celui de la mer. C'était une gentille chaumière, peinte en rose à la mode du pays. Les deux volets carrés étaient assombris par des plantes grimpantes, et le toit, assez bas pour que la main pût y toucher, teint de jaune et de vert par toutes les mousses et tous les lichens connus. Aussitôt que Bébée fut assez forte pour lier des bottes d'œilletts et les porter dans une corbeille, elle suivit Antoine, devenu veuf, le long de la route verdoyante jusqu'au marché, où les acheteurs ne manquaient pas; c'étaient de jeunes mères surtout, attirées par la beauté de ce chérubin plutôt que par les fleurs, de sorte qu'Antoine Maës avait coutume de se signer en disant que, grâce à Notre-Dame, le commerce marchait trois fois mieux depuis que la petite offrait les bouquets de sa main mignonne. Cependant les longs hivers qui font de la Montagne de la Cour une pente rapide de glace, qui blanchissent les pinacles de Sainte-Gudule, et qui répandent la mort dans les jardins de campagne, n'en étaient pas moins durs; l'argent gagné au temps des fleurs passait en pain noir et en fagots, ce qui

DEUX PETITS SABOTS

5

explique que l'héritage du père Antoine se réduisit à quelques écus au fond d'une cruche de terre.

— Vis toujours ici, petite, ne prends avec toi personne qui te tourmente, sois bonne pour la chèvre et pour le sansonnet, soigne bien tes fleurs, dit-il au moment d'expirer, tandis que Bébée sanglotait à son chevet en promettant d'obéir.

Elle n'avait pas encore quatorze ans, et, quand elle eut enseveli son vieil ami, elle se sentit bien seule. Assise dans un coin de la cabane, elle réfléchit tristement aux ordres de celui qui avait été pour elle *père, mère, patrie et roi*. Le mois de mai faisait étinceler de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel son petit empire, qu'elle contemplait à travers la porte ouverte. Cinq ou six voisines vinrent; c'étaient de braves paysannes courbées sur le siège, ou de laborieuses ouvrières en dentelles, toutes honnêtes et bienveillantes, mais rusées néanmoins à leur manière quand il s'agissait d'intérêt personnel. — Tu es trop jeune pour vivre seule, dit l'une d'elles, viens chez nous, je te logerai, je te nourrirai moyennant le revenu de ton jardin.

— Ce serait la voler, dit une autre ; ma vieille mère viendra tenir ta maison, Bébée.

— Nous ferons de ton méchant jardin un fameux potager, reprit la plus riche, Trine Krebs, et de ta maison une étable à vaches ; quand tu seras en âge de te marier, ta dot se trouvera ainsi arrondie à mes risques, car j'entends t'héberger, et tu ne manqueras de rien.

Bébée n'était qu'une enfant, mais elle n'était pas sotte, et aucun des regards venimeux ni des aigres paroles qu'échangèrent les commères en se disputant le soin de la protéger ne lui échappa. Les larmes se séchèrent soudain sur ses joues, et avec une fermeté inattendue : — Vous êtes bien bonnes, sans doute, dit-elle enfin ; mais, voyez-vous, il m'a conseillé de vivre seule ici à soigner les fleurs, et je ferai selon son conseil. M. le curé lui-même me dirait que j'ai tort, j'obéirais tout de même. — A toutes leurs remontrances, elle opposa cette réponse invariable. Les voisines l'accusèrent d'être ingrate, volontaire, obstinée ; comme les paysans ne comprenaient la discussion que sous forme d'injures, elles allèrent jusqu'à repro-

cher à Bébée d'être un enfant trouvé qui n'avait pas plus de place déterminée dans le monde qu'une des mouches de l'étang d'où le hasard l'avait fait sortir. — Bébée fut remuée au fond du cœur par ces paroles amères qu'elle n'avait jamais entendues; pour la première fois, elle sentit vaguement que ce pouvait être une honte d'avoir été pêchée parmi les nénufars. Antoine lui avait souvent raconté ce merveilleux sauvetage, en affirmant qu'elle avait pour mère et pour marraines les fées et les fleurs, origine dont elle était fière plutôt qu'humiliée. Le bon vieux curé lui-même, qui savait que la raison nous vient toujours assez vite avec le chagrin, n'avait jamais jugé nécessaire de lui montrer le néant de cette innocente fiction. Quand les gens de Bruxelles l'interrogeaient sur sa famille, elle répondait donc de bonne foi : — Ma mère était fleur. — Tu es une fleur dans tous les cas, — disait-on, et Bébée était satisfaite. Pour la première fois des doutes lui vinrent; ses amies paraissaient l'accuser d'un péché; peut-être en effet eût-il mieux valu pour elle avoir une mère selon les lois humaines, ca-

pable de la protéger maintenant qu'Antoine n'était plus, au lieu de ces froids et brillants nénufars qui s'endormaient sur leur lit de velours vert sans se soucier des épines qui lui piquaient les doigts, ni des cailloux qui entraient dans ses sabots. Ce ne fut qu'une impression fugitive. Le premier cri de l'alouette lui rendit le courage, sinon la gaîté.

— Elles ont toutes voulu tirer de moi quelque chose, pensa la petite paysanne ; eh bien ! je me passerai d'elles, comme il l'a voulu, et les fleurs sauront me garder, bien qu'elles n'aient pas paru tristes quand sa bière a passé hier au milieu d'elles. — Le vieillard les avait tant aimées, il avait été si bon pour elles ! Bébée les grondait de leur insensibilité ; quand nous souffrons, tout ce qui sourit nous paraît cruel, un enfant, un oiseau, un brin d'herbe vivace et emperlé qui se balance à la brise. Dans le mur du jardin, il y avait certaine petite niche abritant une image de la Vierge, défigurée par les intempéries des saisons : elle était là depuis des siècles, et Antoine ne manquait jamais de déposer à ses pieds les plus jolis boutons de roses. Bébée, qui croyait

aux saints ni plus ni moins qu'aux fées, renouvela l'offrande accoutumée, et, à genoux sur l'herbe, pria d'un cœur confiant les puissances inconnues qui devaient éclairer sa bonne volonté, puis elle se releva pour le travail quotidien, et, son panier au bras, prit le chemin du marché, les yeux encore pleins de larmes, mais l'âme vaillante.

— On m'a parlé de ton entêtement, tu as tort, — dit le curé qu'elle rencontra ; mais elle vit bien qu'il ne la blâmait pas sérieusement et s'en tint à sa première résolution. Bientôt les voisines, qui au fond étaient de bonnes créatures, lui rendirent leur amitié. Les fées ou les saints, peut-être tous ensemble, veillèrent sur elle, et il advint ainsi qu'elle atteignit seule cette mémorable matinée de juin où s'épanouirent ses seize ans.

Ces deux années n'avaient pas été toutes de plaisir, pas plus qu'elles n'avaient été toutes de printemps. Quand on n'a ni père ni mère, et que les amis que l'on possède ont juste assez de pain pour eux-mêmes, la vie ne peut être facile : Bébée se levait à l'heure où les oiseaux gazouillent dans la nuit, et se couchait à l'heure où le soleil s'en-

fonce derrière la ligne droite que dessinent les plaines. Elle sarclait, elle arrosait, elle plantait, et tenait sa cabane propre comme un frais coquillage; elle trayait sa chèvre, et toute la journée on la voyait l'été vendre ses fleurs sous un auvent en face de la Maison du Roi, l'hiver courbée sur un métier à dentelle. C'était beaucoup de travail pour ne réussir qu'à éviter la faim, mais l'enfant était heureuse cependant, et rêvait mille choses charmantes tout en désherbant ses plates-bandes ou en agitant ses bobines. Sans doute elle ne pouvait errer paresseusement parmi les fleurs, comme aiment à le faire les jeunes filles et les poëtes; elle avait à les protéger activement contre le vent, et la poussière et les insectes; mais, si l'amour le plus délicieux est celui qui plane libre au-dessus des tempêtes, l'amour le plus fort est peut-être celui qui, tout en adorant, déchire ses pieds aux épines et brûle son front au soleil pour le bien de l'objet aimé.

A seize ans, Bébée était, nous l'avons dit, la plus jolie fille que l'on pût rencontrer entre l'Escaut et le Rhin : sa chevelure lui couvrait les

épaules en masses brillantes et crépelées, sa petite poitrine ronde était blanche comme les pâquerettes du gazon, et ses yeux pleins d'innocence et de courage cachaient sous leur joyeux sourire des rêves qui allaient plus loin que les vertes forêts de Laeken, plus loin même que les nuages blancs de l'été.

Elle avait seize ans. — Est-ce possible? pensait-elle en allant s'asseoir sur le pas de la porte. Il avait plu la nuit, et le parfum de la terre humide était plus suave que tous les parfums brûlés dans les palais. Les roses ruisselantes caressèrent ses cheveux lorsqu'elle passa; le sansonnet lui cria : — Bébée! Bébée! bonjour! — C'étaient les seuls mots qu'il sut dire, et il les répétait mille fois la semaine; mais Bébée ne douta pas que le sansonnet ne sut à merveille qu'elle avait seize ans ce jour-là. Tout en rompant le pain de son déjeuner, elle songeait, sans bien s'en rendre compte : — Qu'il est doux de vivre quand on est jeune! — Les vieillards disent souvent la même chose, mais avec un soupir, et Bébée souriait.

Les voisines parurent sur leurs portes les unes

après les autres, et lui souhaitèrent par-dessus le mur une heureuse année. Les enfants de Vannhart, le brûleur de charbon, qui étaient gueux cependant comme rats d'église, s'élancèrent vers elle du bout de la route, apportant un gâteau fait par leur mère en son honneur; la mère Bichot, la plus vieille de Laeken, traversa l'herbe mouillée sur ses béquilles pour dire à Bébée en secouant sa tête blanche : — Je n'ai rien à te donner, petite, que ma bénédiction, si tu t'en soucies. — Et Bébée, échappant aux enfants, courut s'agenouiller sous cette bénédiction. Trine Krebs, la riche meunière, tout en blâmant la prodigalité de Vannhart, jeta dans le tablier de Bébée ses premières cerises avant d'y avoir goûté elle-même; enfin un vieillard l'appela, — ces petites cabanes sont proches les unes des autres, séparées seulement par des pommiers ou une haie d'épines; on peut passer près d'elles sans les remarquer, si l'on ne les cherche pas sous les feuilles comme on ferait d'un nid d'oiseau. Jehan avait été le meilleur ami d'Anoine.

— Viens, mignonne, dit-il d'un air de mystère,

entre, j'ai là quelque chose pour toi. Elles étaient à ma fille, à mon Aimée, qui est morte, il y aura tantôt quarante ans, à ce qu'ils disent; pour moi, c'était hier. Trine Krebs, — elle a le cœur dur, — s'est mise à rire, comme je parlais de ma petite fille : — Pardieu, fou que tu es, ta petite fille aurait soixante ans aujourd'hui! — Peut-être bien; le moulin neuf a été achevé la semaine de sa mort, et on l'appelle maintenant le moulin vieux; mais ma fille est toujours jeune! Viens, Bébée.

Bébée le suivit, un peu émue, dans l'intérieur sombre. D'une main tremblante, le vieux ouvrit l'armoire où les paysans de France et des Pays-Bas rangent leur linge de ménage, les dentelles qui servent aux noces et aux baptêmes de plusieurs générations. Un parfum de lavande morte et de roses fanées s'échappa de celle-ci. Sur les planches reposaient une toilette et un voile de première communion.

— Toutes ces choses étaient à elle, murmura le père, et quelquefois le soir, sais-tu? je la vois descendre le sentier pour venir les chercher... Rien n'est changé, ni l'herbe, ni les arbres, ni

l'étang, ni les maisons... Pourquoi est-elle seule partie ?

— Père Antoine aussi est parti

— Il était vieux, lui ! ma fille est jeune ! — Jehan resta une minute devant l'armoire, souriant avec la foi sublime de l'amour et l'entêtement immuable de l'ignorance qui le retenait enchaîné à cette même pensée. — Voilà ses habits, regarde !... Voici la petite branche d'églantier qu'elle avait à la ceinture la veille du jour où cette charrette la renversa, morte... Tu lui ressembles un peu, Bébée. Je veux te donner les agrafes d'argent qui lui venaient de son arrière-grand'mère. Dieu sait combien elles sont anciennes ! Il convient qu'une fille ait des bijoux...

Bébée sortit avec les larges agrafes d'orfèvrerie autour de la taille, en versant des larmes sur un chagrin qui n'était pas le sien ; mourir jeune et aimée, au mois de mai !... L'agrafe d'argent était froide sous sa main comme si elle eût tenu la main de la morte ;... mais aussitôt les enfants du brûleur de charbon accoururent à sa rencontre avec des cris d'allégresse : — Oh ! Bébée, comme tu

brilles ! C'est la sainte Vierge qui t'a envoyé cela ? Laisse-moi voir, laisse-moi toucher !... On dirait des étoiles ! — Et Bébée dansa volontiers avec eux. Les bijoux d'argent lançaient des étincelles, les voisins accouraient curieux, les chariots à lait arrivèrent en ville une demi-heure plus tard que de coutume ce matin-là ; les hommes eux-mêmes s'arrêtaien pour admirer, leur faux sur l'épaule. — Ces agrafes n'ont pas leurs pareilles en Brabant ; tu en ferais de l'or chez les marchands de curiosités de la Montagne, dit Trine Krebs, sortant de son étable ; mais la dépouille d'un corps mort porte malheur quelquefois.

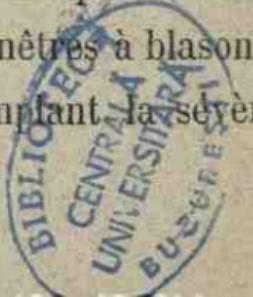
Bébée continuait de sauter avec les petits Vannhart, et ne l'entendait pas.

Cependant la fête ne pouvait se prolonger beaucoup à cinq heures du matin, tandis que Bruxelles attendait ses provisions. Bientôt on vit Bébée installée comme toujours sous la tente qui avait garanti avant elle Antoine Maës contre le vent et la pluie, cette tente tannée comme une poire d'automne, battue par le vent comme une vieille voile qui se déploie en face du Broodhuis.

— Va-t'en donc à la Madeleine, tu y feras fortune avec tes yeux bleus, lui disait-on souvent. — Mais Antoine avait toujours jugé que leur rustique marchandise ne pouvait lutter contre les trésors d'horticulture qui s'étalent dans ce merveilleux marché aux fleurs, établi sur le modèle de celui de Paris, et, se rappelant ses conseils, elle restait comme lui à l'ombre des tours gothiques qui virent mourir Egmont.

Bruxelles est une jolie ville ; elle brille coquettement blottie dans sa ceinture de forêts avec ses maisons peintes, ses balcons dorés, ses avenues ensoleillées, où résonne la musique ; elle imite Paris, et s'efforce sans cesse de faire croire aux étrangers, de croire elle-même qu'elle est Paris pour de bon ; mais ce n'est là que le Bruxelles du beau monde. Il y a un Bruxelles plus intéressant que celui-là, où s'est réfugiée l'âme des hommes libres de Gand, des bourgeois de Bruges, des assiégés de Leyde. Descendez au bord de l'eau, les vieilles murailles se penchent sur le flot jauni, les tonnes vertes des barges anversoises se balancent sous les ponts croulants. Entrez dans les cours dé-

sertes et sombres des vieux palais, la tapisserie de Flandre tombe en lambeaux le long des galeries vermoulues ; mais surtout arrêtez-vous au milieu de la grande place populeuse, au pied de la Maison du Roi, qui domine rébarbative les clamours de la foule ; devant l'hôtel de ville, qui se détache sur le ciel dans tout le luxe fantasque de l'art du moyen âge. Ce vieux monde étrange dérobé au progrès recèle ici un encorbellement du XII^e siècle qui se couronne de fleurs ; plus loin quelque arceau gothique bâillant au-dessous d'un entrepôt de laines ; ça et là une gargouille grimaçante rit de son rire de faune au-dessus de la tête inclinée d'une ouvrière en dentelle. Plus mondaine que ses sœurs de Gand et de Bruges, surtout que Fribourg et Nuremberg, ses cousines teutonnes, Bruxelles fait penser à un joyeux vaudeville français qu'illustrent par un piquant contraste les enluminures héroïques ou dévotes des vieux missels. La place où se tenait Bébée est peut-être la plus belle de toute l'Europe du nord avec ses charpentes noircies, ses sculptures dorées, ses fenêtres à blasons, ses pinacles aériens. En contemplant la sévère



beauté du Broodhuis, les arabesques merveilleusement fouillées des maisons espagnoles ou les vitraux de la cathédrale, la petite bouquetière réfléchissait beaucoup au monde inconnu qui l'entourait, elle était oppressée par le sentiment vague de sa propre ignorance. — Si je savais ! se disait-elle, si je pouvais apprendre... — Antoine Maës ne lui avait jamais rien dit du Broodhuis, sauf qu'il était déjà debout du vivant de son père, ni de Sainte-Gudule, sinon que sa mère y avait brûlé plus d'un cierge pour son frère ainé, noyé en vue des dunes ; pourtant aucun antiquaire, aucun artiste n'aimait peut-être Sainte-Gudule et le Broodhuis comme les aimait l'ignorante Bébée. On lui avait conté que jadis de grands hommes sombres étaient venus bâtir ces choses magnifiques, et elle pensait : — Peut-être quelqu'un viendra-t-il un jour m'en dire davantage, me dire tout. — En attendant, elle vendait ses fleurs au milieu de braves gens qui bavardaient entre eux comme des pies du matin au soir, et qui se demandaient parfois, lorsqu'elle contemplait songeuse les tours imposantes ou le ciel bleu : — Que

voit-elle donc là-haut? les morts ou les anges?

Le jour de sa fête fut célébré sur la place comme au village. La marchande de volaille lui apporta des œufs, le confiseur une corne d'or remplie de papillotes, le bimbelotier une cage, le savetier une paire de souliers rouges. Lorsqu'éclata le carillon, Bébée ne put s'empêcher de croire qu'il disait *Laus Deo* à son intention particulière.

La matinée se passa bruyante et affairée; il y avait beaucoup d'étrangers en ville, et ceux-là ne manquent jamais de visiter la place espagnole; elle vendit donc vite et bien ses bouquets. A peine lui restait-il quelques roses quand l'*Ave Maria* sonna le signal du départ. Bébée se dirigea vers la cathédrale pour y remercier le ciel de lui avoir donné tant d'amis. Il y a quelque chose de touchant dans les relations du Néerlandais avec son Dieu. C'est un mélange de vénération et de familiarité humble, affectueux et tout à fait caractéristique. Il parle à son bon ange, au petit Jésus, comme à des compagnons : cette théologie en sabots est à demi grotesque, à demi pathétique, elle a la grandeur de la confiance absolue. Bébée s'endormait chaque

soir persuadée que les seize chérubins de la prière flamande montaient réellement la garde autour de son lit.

Les passants la regardaient tandis qu'elle suivait le tortueux lacet des rues, les ailes de son petit bonnet palpitan tes à la brise, comme celles d'un papillon, et ses larges agrafes d'argent tout en feu comme une cuirasse, mais elle ignorait qu'on la regardât. Quelqu'un qui s'appuyait paresseusement à un balcon de la rue Marie-de-Bourgogne la vit passer. Il descendit l'escalier et la suivit. L'éclat de la ceinture étincelante au soleil avait d'abord frappé son regard, qui avait glissé ensuite jusqu'aux jolis petits pieds. Ce sont de ces hasards que les femmes appellent la destinée. Bébée entra dans l'église, vide à cette heure, et après avoir fait sa révérence au maître-autel, s'agenouilla dans la chapelle du Saint-Sacrement. La tête renversée, elle contemplait ces fameux vitraux, dont les riches couleurs s'enflammaient aux derniers rayons du soleil; elle sentait certainement la beauté recueillie de ce lieu de prière, si loin du monde, où elle était seule...,

seule, quoiqu'elle comptât des amis, car un bluet des champs n'a pas de pareils dans le seigle qui s'en va au moulin, ni l'orge qui enivre.

Quand le soleil parut s'éteindre, quand l'histoire que racontent les vitraux devint inintelligible, Bébée se leva brusquement, inquiète de s'être autant attardée.

— Avez-vous un bouton de rose à me vendre ? dit près d'elle une voix d'homme douce et basse, comme il convient devant le saint-sacrement.

Bébée se retourna. Elle ne sut pas trop ce qu'elle voyait... Deux yeux sombres souriaient aux siens. Par habitude, elle chercha dans son panier, y trouva trois roses moussues et les lui tendit. — Je ne vends pas de fleurs ici, mais je vous les donne, dit-elle avec une gravité enfantine.

— J'ai souvent besoin de fleurs, reprit l'étranger, où vendez-vous les vôtres ?

— Sur la grande place.

— Me direz-vous votre nom, belle petite ?

— Bébée. — Elle le salua d'un signe de tête. — Bonsoir,... je ne puis m'arrêter davantage. J'ai un gâteau qui m'attend chez moi et les enfants à souper.

— Ah! c'est une grande affaire, en effet! Achetez d'autres gâteaux pour les enfants, de ma part.

Elle sentit une pièce d'or se glisser dans sa main et la regarda stupéfaite; dans les verts sentiers de Laeken, on ne voyait point d'or. La lui rendant: — Je ne vends pas dans l'église, répondit-elle, et je ne prendrai nulle part que ce que valent mes fleurs. Bonsoir.

Il retint, pour la laisser passer, la lourde porte et sortit après elle. A peine la nuit laissait-elle percer encore quelques lueurs roses. Les sabots de Bébée claquaient rapides sur les pierres inégales. — Vous êtes pressée à cause de ce gâteau, dit son nouveau client.

Bébée tourna la tête vers lui en souriant.

— Il y aura des cerises aussi, c'est ma fête. J'ai seize ans. — Elle en était si fière qu'elle l'eût dit aux chiens de la rue.

— Bon! vous voilà bien vieille! Et ce sont des cadeaux que vous avez dans votre panier?

— Oui. — Elle écarta les feuilles de vigne pour lui montrer ses souliers rouges. — Tenez! je por-

terai cela dimanche prochain à la messe. Je n'avais encore jamais eu de souliers.

— Et vous les porterez sans bas ?

Le serpent entraît dans son Éden. Elle n'y avait pas pensé.

— Je pourrai peut-être faire des économies et en acheter, dit-elle après une pause assez triste, mais ce ne sera guère que l'année prochaine. Les bas coûtent cher.

— Qui sait ? si une bonne fée vous les donne ?

Bébée sourit encore ; elle croyait aux fées, ses parentes. — C'est vrai ! quand on prie bien, les choses nous viennent quelquefois. Ma *gloire de Dijon*, par exemple a failli mourir l'été dernier, pour avoir été taillée de trop bonne heure ; je ne pouvais penser qu'à elle dans mes prières, et à l'automne les feuilles repoussaient ; maintenant c'est un plus beau rosier que jamais.

— Vous l'arrosiez tout en priant, je suppose ?

Le sarcasme lui échappa. Elle se demandait s'il serait mal de parler aux saints d'une paire de bas, et se promit de prendre le conseil de M. le curé.

Tous deux avaient atteint le milieu de la Rue

Royale. Les réverbères s'étaient allumés, un régiment défilait, musique en tête, au milieu de la foule.

— Mais vous me faites causer, dit tout à coup Bébée ; laissez-moi, s'il vous plaît, monsieur, vous me mettez en retard. — Là-dessus elle s'enfuit, son panier au bras.

— A demain, petite ! dit l'étranger avec insouciance.

Au-dessus d'un café, par la fenêtre ouverte, se penchaient des jeunes gens et des femmes peintes qui lui jetèrent des dragées comme en carnaval.

— Un nouveau modèle, cette jolie paysanne ?

Il se mit à rire pour toute réponse et monta les rejoindre. Les roses moussues étaient tombées de sa main, et il marcha dessus en passant.

Bébée cependant atteignit sa demeure, devant laquelle l'attendait toute la petite tribu Vannhart, qui l'accueillit par des acclamations entremêlées de reproche et de bienvenue. Ils guettaient son retour depuis le coucher du soleil, et la lune s'était levée, mais les bonbons qu'elle leur distribua les décidèrent à pardonner; bientôt la troupe

joyeuse fut attablée autour du gâteau, arrosé de crème par la meunière et assaisonné d'un rayon de miel, par les soins de M. le curé. On sauta ensuite au son d'un méchant violon que savait racler le vieux Krebs, puis tout fit silence, sauf un rossignol, qui dans le bouquet de saules semblait chanter pour les cygnes endormis le chant de Desdémone ; mais Bébée n'avait jamais entendu ce nom de Desdémone, et le soupir des saules n'avait pas de sens pour son cœur d'enfant.

— Bonne nuit ! dit-elle gaîment à toute la nature, — et elle s'endormit elle-même, heureuse comme une princesse de conte de fées, heureuse de ses seize ans, de ses souliers rouges, de ses boucles d'argent, du parfum des fleurs, d'nealme de la nuit, de l'éclat silencieux de ce beau clair de lune. Le rossignol chantait toujours, les saules tremblaient, et les cygnes reployaient sous leurs ailes de neige leur col majestueux.



II

— Si je pouvais épargner un centime par jour, j'achèterais une paire de bas au printemps prochain, — pensait Bébée en admirant ses souliers le lendemain matin ; mais un centime n'est pas peu de chose en Brabant, où toutes les femmes jeunes et vieilles font de la dentelle moyennant un salaire dérisoire, les fabricants sachant trop qu'ils ne manqueront jamais d'ouvrières. — D'ailleurs, si je pouvais mettre de côté ce centime, les Vannhart devraient l'avoir, ajouta-t-elle.

Il était si égoïste de désirer le superflu quand ces pauvres petits n'avaient pas le premier nécessaire ! Bébée renonça donc bravement à son rêve et s'en alla jardiner. — Avec des bas, je serais moins à mon aise, se dit-elle, armée désormais d'une sage philosophie.

Lorsqu'elle arriva en ville ce jour-là, sa chaise,

qu'elle renversait d'ordinaire dans la crainte de pluie, était en place, et sur le siège de jonc s'établait une boîte élégante comme celles que les gens riches offrent pleines de bonbons au jour de l'an. Bébée, debout, promenait ses regards stupéfaits de la boîte au Broodhuis, du Broodhuis à la boîte, cherchant autour d'elle des explications ; mais ses voisins n'arrivaient pas d'aussi bonne heure, l'étaumeur excepté, qu'absorbait en ce moment une querelle avec sa femme.

La boîte était certainement pour elle, puisqu'on l'avait posée sur sa chaise. Bébée hésita une seconde, puis elle souleva le couvercle petit à petit. Dans un nid de satin rose reposaient deux paires de bas de soie avec les plus jolis coins de couleur. Elle jeta un petit cri, joignit les mains, et le sang monta brûlant à ses joues. Cependant la place commençait à se peupler, les affaires s'engageaient au bruit des cloches ; Bébée cacha la boîte derrière elle et fit ses bouquets le cœur palpitant. Jamais encore elle n'avait vu les fées mettre debout une chaise, et cet acte, incompatible avec leur nature éthérée, ne laissait pas de la troubler.

Vers une heure après midi, une question lui fit lever la tête : — Avez-vous encore trois roses mous-sues pour moi ?

C'était son compagnon de la cathédrale ; elle avait pensé beaucoup à ses souliers rouges, à ses agrafes d'argent, mais n'avait pas pensé à lui.

— Vous ne serez pas trop fière aujourd'hui pour vous laisser payer ? dit-il en lui donnant un franc.

— Il ne voulait plus l'effrayer par la vue de l'or. Elle le remercia, et continua d'assortir ses œillets.

— Vous ne paraissiez pas vous souvenir de moi, dit-il avec un peu de tristesse.

— Si fait ; mais je parle à tant de gens qui ne me sont rien ! ..

— Qui donc vous est quelque chose ?

A cette demande insidieuse, elle répondit sans hésitation ni détour : — Les petits Vannhart, et la bonne vieille Marie, là-bas, sur le quai, et la tombe du père Antoine, et mon oiseau, et d'abord mes fleurs.

— Les fées aussi, je suppose, bien qu'elles ne fassent rien pour vous.

— Elles ont fait quelque chose aujourd’hui, s’écria vivement Bébée. J’ai trouvé une boîte, des bas... Oh ! les beaux bas ! tout en soie ! N’est-ce pas curieux ?

— Il est bien plus curieux qu’elles vous aient oubliée si longtemps. Puis-je les voir ?

— Non pas tout de suite, ces dames vont acheter ;... mais je vous les montrerai plus tard, si vous voulez attendre.

— J’attendrai en dessinant le Broodhuis.

— Vous êtes donc peintre ?

— Un peu.

L’étranger s’assit près de son éventaire, et se mit à dessiner au milieu du marché. Il était plus vieux qu’elle de beaucoup d’années ; son beau visage changeant exprimait surtout l’insouciance ; vêtu de velours brun, une cravate rouge autour du cou, il ressemblait assez à ce que devait être Egmont amoureux de Claire.

Bébée, tout en vendant ses fleurs, suivait le mouvement de ses doigts. Habituée à la foule, elle passait au milieu d’elle comme dans un champ de blé ; seulement dans un champ elle se fut arrêtée

pour cueillir un coquelicot, et dans les rues elle ne remarquait personne. Sa conduite avec les hommes était la même qu'avec les femmes, simple et franche : quand on lui disait qu'elle était jolie, elle souriait comme si on lui eût dit que ses fleurs sentaient bon ; mais les mains de celui-ci étaient si habiles et sous elles son cher Brood-huis prenait si vite forme et couleur qu'elle ne pouvait s'empêcher d'admirer, et deux fois elle se trompa en changeant la monnaie d'un client. D'autres du reste s'émerveillaient comme elle et de façon moins discrète. Le Flamand n'a rien de la courtoisie française ; il reste paysan, fût-il élevé en ville. L'insolence hargneuse du *gueux* le caractérise ; patient, économique, industrieux toujours, il n'est jamais poli. Aussi bon nombre de badauds s'attroupèrent-ils autour du peintre, le dévisageant, chuchotant, se poussant les uns les autres, comme si l'on n'eût jamais vu de pinceau dans le pays de Rubens.

— N'avez-vous pas honte ? s'écria Bébée en se levant. Fi ! n'y a-t-il pas assez de tableaux dans les galeries et les églises pour que vous tourniez,

la bouche bée, autour d'un étranger? Voilà le gendarme, qui vous fera bien finir... Monsieur, asseyez-vous dans ma boutique, ils n'oseroient pas vous y déranger.

Il transporta sous l'auvent sa boîte et sa palette, tandis que la multitude se dispersait en riant. On avait l'habitude d'obéir à cette enfant gâtée.

Le croquis prit des heures. L'inconnu était pourtant rompu à toutes les difficultés du crayon et de la couleur, il avait l'habileté d'un maître; mais plus de la moitié du temps fut employée à regarder les trésors de Bébée passer aux mains des acheteurs. Comme on n'achetait pas toujours, il l'amenait à lui parler; dans un intervalle plus long que les autres, elle montra les bas merveilleux: — Croyez-vous vraiment que ce soient les fées? demanda-t-elle d'un air inquiet.

— En doutez-vous? Lorsqu'on croit aux fées, peut-on admettre des limites à leur puissance? Ainsi vous porterez des bas de soie! Seulement, croyez-moi, vos pieds sont bien plus jolis tout nus.

Bébée se mit à rire en jetant un nouveau regard

furtif dans l'écrin de soie rose ; elle semblait perplexe néanmoins. Se tournant tout à coup vers lui : — Ce n'est pas vous qui les avez mis là ?

— Moi ? Jamais ! ..

— Vous en êtes sûr ?

— Tout à fait. Pourquoi le demander ?

— Parce que, dit Bébée fermant résolument la boîte, parce que je ne les prendrais pas en ce cas. Vous êtes étranger,... et on m'a enseigné qu'un cadeau était une dette.

— Pourquoi donc en acceptez-vous des petits Vannhart ou du bonhomme qui vous a donné les agrafes ?

— Ah ! c'est bien différent. Quand les gens sont très-pauvres, également pauvres, les petits présents qu'ils se font entre eux à grand'peine sont acceptés volontiers comme tous les sacrifices. Supposez que vous veilliez un malade, il vous le rendra certainement à l'occasion, n'est-ce pas ?

— Vous parlez très-gentiment ; mais pourquoi ne pas prendre le cadeau de qui n'est pas pauvre ?

— Parce que je ne pourrais le rendre ?

— Croyez-vous ? ..

Le sourire de ses yeux l'éblouit un instant; il était si étrange et si lumineux! mais elle ne comprit pas.

— Non, répondit-elle sérieusement, j'aurais beau faire des économies, il ne me serait pas possible de rien acheter qui fût digne de vous faire plaisir, et je serais malheureuse avec cette dette sur le cœur. Est-ce vous qui avez mis là les bas?

— Non.

Le mensonge s'éteignit sur ses lèvres. *Les yeux de la jeune fille, clairs comme le cristal,* l'interrogeaient si naïvement.

— Eh bien! supposons que ce soit vrai?.. Vous les désiriez. Quel mal y avait-il à cela? Auriez-vous la méchanceté de les refuser?

Deux grosses larmes gonflèrent les paupières de Bébée. — Je vous donnerais une fleur tous les jours, pendant une année entière, murmura-t-elle, que je ne pourrais les payer. Pourquoi m'avoir menti? un homme ne doit jamais mentir.

Elle poussa la boîte vers lui et se remit à vendre ses bouquets. Sa voix tremblait un peu lorsqu'elle

répondit à quelqu'un qui lui demandait le prix d'une botte de réséda.

Il continuait de peindre. La pauvre fille l'épiait à la dérobée. Peut-être l'avait-elle offensé? Le soir vint, les ombres s'allongèrent, les paniers de Bébée étaient vides. S'il eût voulu seulement lever la tête! mais il la tint obstinément inclinée sur sa toile; sans cela, elle aurait vu qu'il souriait, et il était résolu à ne point lui venir en aide. A la fin, elle lui tendit timidement un petit bouton de rose qu'elle avait gardé tout le jour dans un coin de son panier : — Je vous ai fâché? Je n'en avais pas l'intention; mais je ne peux accepter les bas...

Il prit le bouton de rose en évitant toujours de rencontrer ses yeux : — Oublions tout cela. Si vous n'en voulez pas, laissez-les. A quoi me serviraient-ils?

— Je ne peux pas...

Elle savait qu'elle agissait bien; par quelle magie la troublait-il comme si elle eût mal fait?

— Eh bien, laissez-les, vous dis-je. Vous n'êtes pas la première, ma chère, qui ait répondu ainsi à un désir accompli; c'est une façon qu'a votre sexe

de récompenser les dieux et les hommes... Hé, sorcière ! voici une aubaine pour toi ! Cela se vendra toujours dix francs dans la ville. — En parlant, il lançait la boîte et son contenu à une vieille porteuse de pain qui passait avec une charrette traînée par un chien ; puis il se remit à nettoyer sa palette. Les larmes jaillirent des yeux de Bébée lorsque le don des fées disparut pour toujours, emporté par cette horrible vieille. S'il l'avait gardé, elle n'eût éprouvé que la joie d'avoir fait son devoir ; mais ce n'était pas le dessein de cet homme qu'elle fut contente. Il fit semblant de ne pas voir ses pleurs : — Bonsoir, Bébée, dit-il froidement. Demain, je reviendrai peindre, mais je ne vous offenserai plus par des cadeaux.

Bébée releva le front, et, le regardant droit dans les yeux avec une énergie soudaine : — Monsieur, dit-elle d'un ton où la fierté se mêlait au chagrin, vous me faites injure. Je vous suis reconnaissante ; mais, si j'avais accepté, vous auriez le droit de prendre mauvaise opinion de moi. Je ne sais pas parler et je suis trop vive, cependant je ne suis pas ingrate... non, en vérité ; seu-

lement, je ne prends que ce que je puis rendre, comme le père Antoine me l'a recommandé. Voilà tout. Vous n'êtes pas en colère, dites?..

Elle suppliait maintenant; il ne fit que rire en répondant : Bonsoir, et la laissa sur la place.

Le cœur de Bébée était bien lourd lorsqu'elle reprit le chemin de sa demeure. Que lui importait cependant l'opinion de cet étranger ? Elle renvoya les enfants, et refusa d'aller prendre du café chez la mère Krebs; ce soir-là, rien ne l'intéressait. Elle voulait être seule avec ses fleurs, à qui elle pouvait dire tant de choses, car les fleurs appartiennent au pays des fées. Les fleurs, les oiseaux, les papillons, sont tout ce que le monde a gardé de l'âge d'or, les seules choses complètement belles qui soient sur la terre, toujours joyeuses, innocentes, presque divines, inutiles, disent les gens qui sont plus sages que Dieu.

Bébée travailla tard dans son jardin et se coucha sans souper. Elle ne savait ce qu'elle avait.

— Vilains pieds nus ! dit-elle assise sur le bord de sa couchette et les regardant au clair de la lune.

— Ils n'auraient pas été aussi jolis à beaucoup

près dans le satin; mais elle ne savait pas cela. Le volet était ouvert. Au-dessus du jardin, perdu dans l'ombre, il y avait une bande étroite de ciel où brillait une seule étoile. La vigne cachait le reste; mais Bébée ne voyait que le Broodhuis, qui ressortait noir sur les nuages rouges du couchant, les vieilles pierres grises, le marché désert et deux grands yeux pleins de reproches. Avait-elle donc été ingrate? — Pour la première fois de sa vie, elle dormit mal.

Le lendemain, les fleurs se vendirent à souhait; il faisait beau, tout le monde paraissait joyeux; Bébée trouva cependant la journée longue, la place vide, les vieilles pierres espagnoles plus dédaigneusement muettes que jamais. Jusque-là, elle n'avait point connu l'ennui, même l'hiver dans l'atelier sombre et froid aux vitres glacées où les ouvrières en dentelle se plaignaient de la fatigue et de la faim. Souvent elle avait été attristée par la misère des autres; mais ce n'était pas cet ennui qui ôtait toute gaîté au mouvement qui l'entourait, qui effaçait le bleu du ciel.

Le jour terminé, Bébée poussa un grand sou-

pir. Elle avait si bien abrité contre le soleil une petite rose mousseuse avec une branche d'églantier et de fins capillaires qui croissaient au bord de l'étang ! Et personne n'en voulait ! Le carillon la décida enfin à quitter sa boutique. Elle s'en alla jusqu'au quai, où les voûtes, les porches, les pignons, semblent se pencher sur la noire surface du canal, où s'entassent les barils, les balles, les bois de charpente, tout le fret des bâtiments qui d'un bout à l'autre de l'année se rendent au Zuiderezée, à la Baltique, aux dunes sablonneuses de Hollande, aux rivages de Suède, d'Écosse, de France, et qui en reviennent. Bébée aimait aller respirer là l'odeur forte et saline de cette chose inconnue, la mer, et entendre quelques matelots qu'elle connaissait parler des contrées lointaines, qu'elle se figurait, comme il arrive aux poètes pour leur malheur, belles d'une tout autre beauté que celle de la terre ; mais cette fois Bébée ne descendit pas sur le quai, elle gravit une échelle aussi rapide que celles qui conduisent au sommet des tours de Sainte-Gudule, et entra dans une mansarde dont l'étroite lucarne donnait sur le ca-

nal. De là on voyait tous les navires, depuis le yacht doré qui fait sur l'Escaut des excursions de plaisir, jusqu'à la barge à charbon, noire comme la nuit, qui porte les rudes diamants de la Belgique aux cheminées de Christiania et de Stromsöon ensevelies sous la neige : devant cette lucarne, une très-vieille femme piquait à l'aide d'une épingle des dessins de dentelle sur du gros papier.

Bébée lui sauta au cou : — Tenez, mère Marie ! voici des groseilles qu'on m'a données au marché avec un petit pain. Les garder pour moi ?.. Oh ! vous savez bien que je becquète des fruits partout, comme un moineau. Et cela va mieux aujourd'hui ?

La petite vieille, brune comme une noix, sèche et frêle comme un roseau, prit les groseilles avec un plaisir d'enfant. — Pourquoi n'as-tu pas une grand'mère ? marmottait-elle tout en grignotant. Tu serais bonne pour elle, Bébée !

Bébée ne songeait jamais qu'aux néufsars quand il s'agissait de famille ; elle goûta médiocrement l'idée de son amie. — Voyons votre ouvrage. Vous

avez fait tout cela? tout cela?.. Bon! en voici assez pour une semaine. Vous travaillez trop.

— Quand il s'agit de gagner son pain!.. mais j'ai peur que ma vue ne baisse. Est-ce bien fait?

— A merveille. Croyez-vous que le maître prendrait vos patrons s'ils n'étaient pas bons, lui qui coupe un liard en quatre?

— C'est vrai; mais cependant je ne vois plus comme autrefois les pavillons des navires.

— Parce que le soleil brille trop, voilà tout. Moi-même, quand j'ai passé la journée sur la place en plein soleil, je trouve mes fleurs toutes pâles. Et ce n'est pas la vieillesse, vous savez!

Elles éclatèrent de rire ensemble.

— Tu as le cœur gai, petite. Que la sainte Vierge le garde toujours ainsi!

— Puis-je mettre votre chambre en ordre?

— Sûrement, chérie, et merci; je n'ai pas beaucoup de temps ni de force pour la ranger.

— Et il fait si humide ici, sur l'eau! dit Bébée en époussetant et balayant. Vous auriez dû venir demeurer avec moi, Marie, et vous m'auriez rendu grand service en veillant à ce que mes poules n'ail-

lent pas, aussitôt que j'ai le dos tourné, gratter les plates-bandes. Ne changerez-vous jamais d'avis, mère Marie? Je suis sûre que vous seriez heureuse chez nous. C'est si vert, cela sent si bon, et le sansonnet dit déjà votre nom ; il n'y a pas de bête plus amusante.

— Non, mon enfant, dit la vieille Marie, tu me l'as souvent offert, et je te remercie de ta bonne intention ; mais je ne peux quitter le bord de l'eau, j'en mourrais. Par la fenêtre, j'ai vu s'éloigner le brick de mon homme jusqu'à ce que les mâts eussent disparu dans le brouillard. Chargé de fer pour la Norvège,... un bon navire, la *Fleur-d'Épine*,... un navire sûr,... et lui, digne d'elle, fier comme aucun, avec une petite sainte Vierge en plomb autour du cou. Elle devait rentrer au port sous huit mois, la *Fleur-d'Épine*, rapportant du bois de construction... Huit mois, cela nous conduisait à Pâques;...mais elle ne revint jamais, jamais!.. J'attendais, assise à cette place ; mon enfant tomba malade et mourut ; l'été s'écoula, puis l'automne... Sans relâche, je guettais... Tous les bricks se ressemblent, seulement je distinguais

toujours le sien aussitôt qu'il était en vue, parce qu'il avait coutume d'attacher à son mât de misaine un écheveau de lin, et quand il était rentré sain et sauf à la maison, je filais le lin pour lui faire des chausses. C'était une fantaisie qu'il avait. Il fit onze voyages sans manquer jamais d'attacher la filasse ; mais la douzième fois je ne vis ni l'écheveau, ni le brave brick, ni mon homme. Seulement, un jour d'hiver que flottaient de grands bancs de glace, un caboteur entra au port et nous apprit que dans les eaux du Danemark il avait rencontré un brick à moitié coulé, dont la coque était ouverte en deux et tout l'équipage perdu sans doute. Il rapportait une planche de l'arrière sur laquelle était peint en blanc le nom de la *Fleur-d'Épine*, de Bruxelles. Voilà tout ce que nous avons jamais su ; personne n'a pu me dire comment il avait péri, s'il était mort en somme. Un jour, qui sait ? un de ces navires qui entrent à chaque instant me le ramènera peut-être ; il sautera sur le quai, et j'entendrai sa grosse voix réjouie dans l'escalier : « Marie, Marie, voilà de quoi rire. » Tu vois donc bien qu'il n'est pas possible

que je m'en aille. S'il arrivait et ne me trouvait plus, il penserait que j'ai drôlement porté son deuil. Et je ne pourrais pas, moi, me passer de la fenêtre. D'ici, je sens l'odeur du goudron que j'ai aimée toute ma vie, et je vois les hommes ferler, carguer, virer, raccommoder leurs voiles, monter et descendre leurs pavillons... Non, la mer ne l'a pas pris,... car on dit que Dieu est bon.

Bébée savait depuis longtemps que Marie était sourde aux cloches qui sonnent les heures, qu'elle ne se rendait compte ni des rides ni des cheveux blancs, et qu'elle ne pensait qu'à son mari naufragé, tel qu'il était dans sa jeunesse ; cette fois pourtant la vieille histoire lui causa une émotion nouvelle. — Est-il possible qu'un seul être soit tout au monde pour un autre être ? Cela doit être terrible et cependant bien beau. Est-ce que tout le monde souffre autant ? — Elle s'occupait du ménage sans que la pauvre femme prît garde à elle désormais. Marie avait écarté le petit rideau qui couvrait la lucarne et contemplait l'eau à travers le crépuscule. Les matelots s'interpellaient, les navires s'effaçaient dans l'obscurité croissante,

de l'autre côté du canal tintait l'*Angelus*. — Onze voyages! et jamais il n'avait oublié l'écheveau de lin, murmurait-elle. Je le vois encore voltiger à un demi-mille de distance, tout blond, tout pâle, comme une tresse de mes cheveux, à ce qu'il disait! Non, je ne m'en irai pas... Il peut revenir ce soir, demain, qui sait?.. Je n'avais que lui, et Dieu est bon.

Bébée l'embrassa tendrement, prit les patrons, qu'elle se chargeait de rapporter à l'atelier depuis quatre ans que la mère Marie ne pouvait plus travailler hors de chez elle, et la laissa tout absorbée dans une méditation dont il était impossible de la tirer quand une fois elle en suivait le cours. Le monde disait qu'elle n'avait jamais été saine d'esprit depuis le fatal hiver où un caboteur avait rapporté dans le port la nouvelle du naufrage de la *Fleur-d'Epine*.

— Ce que ce doit être d'aimer quelqu'un comme cela! répétait-elle pensive. — Par une vague association d'idées, elle souleva les feuilles qui restaient au fond de son panier et regarda le bouton de rose mousseuse. Il était mort, mais à moitié

chemin de Laeken une ombre traversa le gazon qu'elle foulait, et une voix qui la fit tressaillir lui demanda gaîment : — La journée a-t-elle été bonne ?

— C'est vous ! s'écria-t-elle en apercevant son ami aux bas de soie nonchalamment appuyé contre une barrière, le long de la route déserte.

— Oui, c'est moi, — et il la rejoignit, — m'avez-vous pardonné ?

Elle leva vers lui des yeux pleins de prière, comme ceux d'un enfant qui se repente. — Je n'ai pas dormi de la nuit. Je me demandais si j'avais bien fait, tout en étant sûre que j'aurais eu tort, si j'eusse agi autrement.

Il se mit à rire. — Voilà ce qu'on tire des cas de conscience ! N'y pensez plus, mon enfant, pas plus que je n'y ai pensé moi-même.

Ces derniers mots lui causèrent un vague dé-sappointement. Ainsi il ne s'était pas soucié de cette grande affaire qui lui avait fait appeler toute la nuit à son aide les seize anges du sommeil !

— Et où courez-vous aussi vite que si vos sabots étaient les sandales de Mercure ?

— Mercure?.. c'est un cordonnier?..

— Non, ma chère... Demeurez-vous par ici?

— Là-bas, — dit Bébée stupéfaite qu'il eût oublié tout ce qu'elle lui avait dit la veille de sa cabane et de ses voisins. — Pourquoi n'êtes-vous pas venuachever votre tableau? J'avais une rose pour vous, mais elle est morte.

— Vous m'avez attendu un peu?

— Toute la journée, j'avais si peur de m'être montrée ingrate!

— C'est bien aimable à vous. Les femmes ne sont jamais reconnaissantes, petite, sauf quand on les maltraite. La nature leur a donné un cœur de chien.

Bébée se sentait de plus en plus troublée; ce ton léger, moqueur et sceptique la blessait comme une anomalie par cette douce soirée d'été, sereine et paisible.

— Qu'est-ce qui vous presse? Il n'est pas tard. Je vous accompagnerai.

— C'est que j'ai à préparer les patrons de la mère Marie, dit Bébée, heureuse qu'il parlât enfin de choses à sa portée. Sa main tremble, elle ne

voit presque plus, de sorte que son point est tout de travers, sans qu'elle s'en aperçoive heureusement ! Le maître ne prendrait pas les patrons comme ils sont ; je les repique sans rien dire sur du papier neuf, et elle est payée tout de même. C'est bien facile de la tromper, voyez-vous, puisque je fais ses commissions.

— Vous êtes une bonne fille, Bébée, dit l'étranger d'un ton plus sérieux qu'auparavant. Qu'est-ce que cette mère Marie ?

— Une bien vieille femme, allez ! Son homme a été noyé il y a soixante ans, et elle l'attend encore soir et matin.

— Que vous disais-je ?.. Le cœur de chien ! Sans doute il la battait et avait d'autres femmes dans une cinquantaine de ports différents.

— Oh ! non, fit Bébée avec un petit cri de douleur, comme si cette injustice envers un mort lui eût fait mal. Elle ne m'a jamais dit cela. Il était bon, il l'aimait, et ils étaient heureux entre ses voyages. Comment le regretterait-elle si longtemps sans cela ?

Il sourit d'un air de pitié : — Vous ne connais-

sez pas les femmes; soyez sûre qu'il la battait. Quand deux êtres s'aiment, l'un tien le fouet et s'en sert, l'autre tend le dos aux coups.

— Je ne comprends pas.

— Vous comprendrez.

— Quand donc?

Il sourit encore: — Ah! demain peut-être, ou l'année prochaine, ou quand la destinée voudra... Quand je voudrai plutôt, pensa-t-il tout en reposant son regard avec un certain plaisir sur les petits pieds qui effleureraient l'herbe auprès de lui et sur le joli cou qui se montrait chaque fois que le vent ou la marche rapide déplaçait une guimpe blanche.

Bébée l'observait aussi : elle le trouvait très-beau en le comparant aux types brabançons, lourds et sans caractère, qui l'avaient toujours entourée.

— Vous êtes du pays de Rubes, n'est-ce pas? lui demanda-t-elle.

— De quel pays?..

— Celui des gens que l'on voit dans des cadres d'or; seulement vous n'avez pas de faucon ni d'é-

pée. Je ne savais d'où ils venaient, tant ils sont différents des hommes d'ici, mais une femme de peine que je connais, qui gratte le plancher des galeries d'Aremberg, m'a dit : — Nous n'en verrons plus de pareils. Ils viennent du pays de Rubes. — Et pourtant vous en venez aussi.

Il comprit ce qu'elle voulait dire, sachant que *Rubes* était, dans la bouche des Néerlandais, l'abréviation rustique de *Rubens*. — Peut-être bien, répondit-il, jugeant inutile de la détourner de chimères qui le grandissaient à ses yeux.

— Et n'avez-vous pas envie de voir le monde de Rubes, où tout brille ? de vivre, comme les faucons des tableaux dont vous parlez, à ne rien faire, avec un collier d'argent et un chaperon brodé de perles ?

— Non, dit simplement Bébée, je serais bien aise de voir ce monde-là, mais pour y demeurer j'aime trop ma maison ; que deviendrait le jardin sans moi ? et les enfants, et la vieille Marie ?.. Il n'y a qu'une chose que je désire.

— Laquelle ?

— Savoir, n'être plus ignorante. Je ne lis pas

trop mal, c'est vrai, mais je n'ai à lire que mes Heures et quelquefois un bout de journal chez les Krebs, et je sais le français, parce qu'Antoine, qui était Français lui-même, ne m'a jamais parlé flamand; mais ce que je voudrais apprendre, c'est ce qui s'est passé avant ma naissance. Tenez, on dit que Sainte-Gudule a été bâtie il y a des milliers d'années, et que Rubes était un peintre-roi quand la vieille Marie elle-même n'existant pas encore. Les livres doivent dire tout cela, car un marchand de livres, dans la rue du Musée, à qui j'ai demandé à quoi servait sa marchandise, m'a répondu: — A rendre les hommes sages. — Bac le savetier n'est pas de son avis. — Ne va pas le croire, me dit-il; les livres ne servent qu'à embrouiller l'esprit, car l'un soutient ceci et l'autre cela, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on se soit perdu dans des mensonges contraires, et tu ne verras jamais un individu qui aime les livres savoir tenir une pioche ou une alène. — Mais Bac a tort, n'est-ce pas?

— Je n'en suis pas sûr. C'est peut-être l'observation la plus juste sur la littérature que j'aie

jamais entendue, et elle fait grand honneur au jugement de Bac.

— La mère Krebs aussi, reprit Bébée, prétend que, quand une femme sait filer et pétrir le pain, et traire une vache, et faire ses prières, c'est tout ce qu'elle a besoin de savoir de ce côté-ci du ciel. Tous les voisins se moquent de moi; mais ce n'est pas ma faute. Chaque fois que je regarde la cathédrale ou l'hôtel de ville, je me demande quels hommes les ont faits, ce qu'ils pensaient, ce qu'ils disaient, comment ils ont pu tailler la pierre en feuillage, où ils ont trouvé toutes ces têtes d'anges des vitraux. Si vous venez du pays de Rubes, vous devez le savoir...

— La clé du pays de Rubes est dans les livres. Voulez-vous que je vous en donne, que je vous en prête, puisque les cadeaux vous effarouchent?

Les yeux de Bébée étincelèrent. — J'ai lu cinquante fois les livres de M. le curé, la vie de sainte Anne, celle de sainte Catherine, de saint Liéven, mais il n'en a pas beaucoup.

— Très-bien! vous lirez des livres à moi; mais

comment trouverez-vous le temps de lire? vous êtes occupée comme une petite abeille.

Bébée rit avec délices. — Donnez-moi les livres et ne vous mettez pas en peine. Il fait jour de si bonne heure!

— Savez-vous ce que c'est que la poésie, Bébée?

— Non.

— Vos fleurs vous parlent cependant?

— Ah toujours! mais personne ne les entend que moi, et personne n'y veut croire.

— Eh bien! les poètes sont des gens qui entendent parler les fleurs, et les arbres, et la mer, les pierres elles-mêmes; ils sont seuls à entendre, eux aussi, de sorte que, lorsqu'ils écrivent tout cela, le reste du monde dit : « C'est fort beau sans doute, mais bon pour les rêveurs. On n'en fait pas de pain. » Je vous donnerai de la poésie, Bébée, car je crois que vous vous souciez plus de rêves que de pain.

— Je ne sais pas, dit-elle, — et elle ne savait en effet rien d'elle-même, pas plus que l'œillet ne connaît sa couleur et son parfum.

Avec une sorte de pitié, il pensa : — Est-il nécessaire qu'elle sache ? — Dans quelques années, les aspirations vagues de sa première jeunesse tomberaient d'elles-mêmes comme les fleurs du tilleul sous les ardeurs de l'été, à peine lui en resterait-il assez pour faire battre son cœur au son de l'*Angelus* ou pour lui inspirer un petit refrain mélancolique près du berceau de son enfant. Faute d'aliment, tout s'épuise et périt. Elle deviendrait une brave Flamande laborieuse, contente de peu jusqu'à la fin de sa simple vie sans tache, sans événement, une vie pure comme une goutte de rosée, mais sans plus de couleur, achevée de même qu'elle avait commencé dans ce vert sentier, au bord de l'eau, où les cygnes nichaient parmi les saules. Il la vit telle qu'elle serait s'il la laissait à elle-même, un peu plus forte, un peu plus brune, la peau moins douce, ayant appris à calculer comme ses voisines le prix de chaque chose et tout oublié, sauf les petites têtes d'enfants qui se presseraient autour du pot-au-feu. Voilà ce qu'elle serait, s'il la laissait à elle-même ; mais la laisserait-il ? Son regard de colombe était si franc et si candide, elle

s'était montrée si bravement honnête à propos des bas de soie! Dans sa rêveuse ignorance, elle ressemblait au bouton de rose fermé de manière à tenter la curiosité des enfants qui l'ouvrent de force sans se douter qu'ils l'empêchent ainsi de devenir une rose épanouie, et que la poussière, le soleil, la guêpe, entreront désormais dans son sein déchiré. Les hommes sont de vrais enfants. La veille celui-ci n'avait été tenté que par la beauté de Bébée; désormais il y avait quelque chose en elle qui l'intéressait différemment. La fin serait la même sans doute, c'était le cours naturel des choses, mais il emploierait d'autres moyens que ceux qui lui étaient venus tout d'abord à l'esprit.

La nuit descendit lentement sur le sentier; dans les maisonnettes lointaines s'allumaient de petites lumières; une bonne pensée le domina: — Je te laisserai, se dit-il. Pauvre petite âme, elle ne sera jamais à vendre, mais elle se donnerait sans réserve. Qu'elle dorme tranquille! Ce serait dommage de s'en amuser un jour!

En ce moment se détacha sur le ciel, d'un rouge obscur, la silhouette d'un jeune homme qui

traversait les champs, un fagot sur l'épaule, une cognée à la main.

— Tu rentres tard, Bébée, cria-t-il en flamand.

— Un beau garçon, dit l'étranger.

— C'est Jeannot, répondit-elle, un bon garçon surtout! Il fait vivre sa mère et trois petites sœurs, et après avoir travaillé si dur dans la forêt, il trouve encore le temps de donner un coup de bêche à mon jardin. Il fend tout mon bois pour l'hiver.

Ils atteignirent le point où la route remonte vers le château du roi. Par-dessus un grand mur pendait des branches fleuries.

— Adieu, Bébée, vous êtes près de chez vous.

— Je vous verrai demain? demanda-t-elle.

— Vous voudriez me voir? — Il balançait encore. S'il ne la revoyait pas, il savait qu'elle resterait fraîche et intacte comme cette fleur de pêcher sur l'espalier là-bas, jusqu'à ce qu'un paysan passât pour cueillir le fruit parvenu paisiblement à sa maturité, ce Jeannot peut-être? Le passage du jeune bûcheron dans le champ de betteraves où s'éteignaient les rouges lueurs du soir suffit à fixer sa résolution chancelante, comme

une plume fait incliner la balance suspendue à un cheveu. Peut-être l'eût-il laissée à sa vie de jeune fille et à un avenir vague, bien que prévu; mais, quand cet avenir prit une forme en la personne de ce jeune homme robuste et basané qui passait par hasard, il n'y fut pas indifférent. L'apparition de Jeannot décida du sort de Bébée. — Bonsoir, dit-il, demain j'achèverai le Broodhuis et je vous apporterai votre premier livre. Ne rêvez pas trop, vous piqueriez vos dessins de travers. Bonne nuit, mignonne. — Puis il se détourna vers la ville.

Bébée rentra en courant et employa une partie de la soirée à repasser son plus joli bonnet pour le lendemain. Elle chantait, et ses chansons, flottant à travers l'eau et les champs, éveillèrent dans leurs lits quelques vieilles gens qui se signèrent sur cette pieuse pensée : — C'est la veille de l'Ascension. Les anges sont si près qu'on les entend.

Non pas les anges, mais ce qui est le plus près du ciel assurément, un jeune cœur humain innocent et heureux.



— Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi, Bébée ? dit le bûcheron Jeannot, au lever du soleil, en poussant timidement d'une main la porte basse du jardin.

— Il n'y a rien à faire. Elles ont besoin de si peu en cette saison, les fleurs, répondit-elle en continuant d'attacher ses pois de senteur à leurs bâtons.

Le bûcheron ne répondit pas ; appuyé à la petite porte entr'ouverte, il la faisait aller et venir sous son bras nu. C'était un être inoffensif et doux, noir comme son charbon, simple comme un enfant et fort ignorant, car il avait passé sa vie dans les grands bois de Soignies à faire des fagots quand il était petit, à abattre des arbres et à brûler du charbon quand il devint homme.

— Qui était ce seigneur avec toi l'autre soir,

Bébée ? reprit-il après un long silence, tout en suivant ses mouvements.

— Je ne suis pas sûre, je crois qu'il est peintre, ... un grand peintre comme autrefois Rubes à Anvers ; il m'a demandé des roses avant-hier dans la cathédrale.

— Mais il se promenait avec toi ?

— Oui, je l'ai rencontré en rentrant.

— Que te donne-t-il pour tes roses ?

— Oh ! il me paie bien. Comment va ta mère aujourd'hui, Jeannot ?

— Tu ne veux pas parler de lui ?

— Pourquoi en parlerions-nous ? Il ne t'est rien.

— N'y a-t-il vraiment que deux jours que tu le connais, Bébée ?

— Jeannot ! ai-je donc jamais menti ?

Le bûcheron persistait à faire grincer la porte sous ses bras croisés. Bébée coupa tranquillement ses fleurs, puis elle appuya une échelle contre la cabane et grimpa sur le toit écrasé, ses poules ayant parfois la fantaisie d'aller abriter leurs œufs parmi les plantes parasites qui couvraient le chaume. Elle trouva deux œufs qu'elle se promit

de porter à Marie, et, tournant la tête, le pied posé au sommet de l'échelle, vit que Jeannot était encore là : — Tu arriveras tard au bois, lui cria-t-elle. C'est si loin ! Pourquoi donc as-tu l'air boudeur?.. Et tu vas démolir ma porte à coups de pied.

— Je n'aime pas que tu causes avec les étrangers, grogna Jeannot de plus en plus sombre.

Bébée, assise au bord du toit, éclata de rire et regarda le ciel gris d'argent, les champs qui déroulaient leur moite verdure, avec des yeux ravis : ce spectacle familier était transfiguré pour elle.

— Oh ! Jeannot, quelle sottise ! comme si je ne causais pas chaque été avec des centaines d'étrangers ! mais je ne vendrais jamais une fleur sans cela ! Tu es de mauvaise humeur ce matin, voilà tout.

— Sais-tu le nom de cet homme ? demanda brusquement Jeannot.

Bébée rougit ; elle crut que c'était de colère contre l'importun.

— Non, qu'est-ce que cela nous fait ? Je ne

peux demander le nom de toutes les personnes qui achètent mes roses.

— Comme si ce n'étaient que des roses !

Il y avait entre eux toute la largeur du jardin, et Bébée n'entendit pas cette réflexion.

— Allons, entre, dit-elle, et apporte-moi mon déjeuner. On est si bien, perché en l'air comme dans un arbre !

Jeannot obéit, et lui tendit le bol de lait qu'il était allé chercher dans la maison, mais il paraissait toujours soucieux, et poussa un gros soupir en se détournant après avoir ramassé sa cognée.

— Tu reverras cet étranger ? demanda-t-il craintif.

— Sans doute, — le triomphe éclata dans ses yeux, elle ne pensait guère à Jeannot. — Dépêche-toi donc, tu seras en retard... et ne boude plus, les journées sont trop courtes pour qu'on les gâte par de la mauvaise humeur. — Elle se mit à rompre son pain dans le lait, puis à jeter les miettes aux hirondelles en humant la brise fraîche.

Jeannot cependant s'éloignait triste, dans le silence de l'aube. — Tu ne penseras plus qu'à

cet étranger, Bébée, nous ne sommes plus rien pour toi, murmura-t-il.

C'était absurde à dire, mais les amoureux n'ont jamais d'esprit. Bébée n'y prit pas garde ; elle ne comprenait ni Jeannot ni elle-même, elle savait seulement qu'elle était bien heureuse, et, quand on sait cela, on n'a pas besoin d'en chercher davantage. Le soleil revint toucher les lichens du toit d'un rayon d'or. Bébée lui sourit comme il montait au-dessus des arbres, éclairant les petits villages qui s'éparpillaient dans la plaine. — Ah ! cher soleil, lui cria-t-elle, je vais devenir savante, je vais entrer dans le pays de Rubes, connaître l'avenir et le passé. N'en es-tu pas content pour moi, soleil?..

Le soleil, comme tout le reste de la nature, n'a d'autres paroles que celles que notre cœur lui prête. En réalité, le soleil continua de s'élever et ne répondit pas. Il voit toutes choses mûrir et se corrompre : il peut attendre, il connaît la fin, qui est toujours la même. Il fait sortir le fruit de la fleur, lui donne couleur et parfum ; il sait en même temps que le fruit doit infailliblement tomber soit

sur la table des rois, soit à terre pour devenir la pâture des fourmis, différence qui importe peu. Le soleil n'est pas un sceptique ; il est sage parce qu'il est à la fois la vie et la mort, qu'il crée, qu'il détruit tout ; mais Bébée, qui ne voyait en lui que le signe béni du travail quotidien, la lumière du monde, l'ami des fleurs, le compagnon des jeux de l'oiseau et du papillon, Bébée, qui n'avait de lui aucune crainte, lut seulement dans ses rayons matiniers la promesse d'un après-midi sans nuage, tandis qu'elle jetait sa dernière miette aux hirondelles, qui l'hiver vont apprendre de belles choses par-delà les mers. — Bientôt, pensait la jeune fille, j'en saurai aussi long qu'elles.

Sa besogne faite, elle s'habilla avec plus de soin que de coutume, et ne manqua pas d'interroger attentivement la surface polie du puits, — elle n'avait pas d'autre miroir. — Habituelle à s'entendre appeler jolie, elle n'y avait jamais pensé jusqu'à ce jour, jamais elle n'avait pris les compliments que comme autant d'expressions de bienveillance, l'équivalent de « Dieu vous garde, » tandis qu'à présent...

Elle resta bien dix minutes penchée sur les profondeurs sombres qui lui renvoyaient le sourire de ses yeux pareils à l'iris bleu, puis elle alla s'agenouiller devant la petite sainte Vierge de la muraille. — Bonne mère de Dieu, murmura-t-elle doucement, je vous remercie de m'avoir faite un peu agréable à voir. Gardez-moi comme vous gardez mes fleurs, et que je sois toujours jolie, parce que c'est un plaisir de faire plaisir. Ah! sainte mère, pardonnez-moi si je suis vaine, et aidez-moi à devenir sage! — A cette prière, elle ajouta un *Ave ou deux* pour se mettre en règle, puis courut vers la ville, pimpante et gaie comme une alouette. Son premier soin fut d'aller chercher l'argent de la mère Marie; elle le lui porta aussitôt avec d'autres dessins à piquer et les œufs frais.

— Qu'entendait-il par un cœur de chien? — se demandait-elle, après avoir laissé la vieille, installée devant sa lúcarne, à piquer le parchemin, sans lever les yeux pour autre chose que pour chercher à travers la forêt des mâts l'écheveau de lin du brick perdu, — qu'est-ce qu'un cœur de chien? —

Elle se rappelait un chien qui, après avoir trainé toute sa vie de lourds fardeaux dans les rues de Bruxelles, était mort sur la tombe de son maître, bien qu'il n'eût d'autre souvenir de ce maître que des coups, aucun lien avec lui, sauf des liens de douleur. — Est-ce là, pensait Bébée, ce qu'il a voulu dire? — S'adressant à une commère, ancienne connaissance de la vieille Marie, elle continua tout haut : — Son matelot était-il donc si bon pour elle?

— Eh! non pas que je sache, répondit celle-ci après avoir réfléchi quelque temps à cette chose lointaine, il l'aimait bien, mais il avait une mauvaise tête et ne manquait pas de la battre quand il s'ennuyait d'être à terre; il ne faut pas en vouloir aux hommes quand ils ont bon cœur du reste. C'est leur manière de se venger des contrariétés qui leur arrivent sur ce qu'ils aiment le mieux.

— Elle parle de lui comme d'un ange pourtant. Un vague sourire vint rajeunir les traits flétris de la bonne femme. — Mon enfant, quand la gelée a tué ton rosier, penses-tu aux épines qui t'ont

piqué les doigts, ou bien seulement aux belles fleurs qui ont embaumé tout ton été ?

Bébée sortit pensive de cette vieille maison fléchissante dont la rivière battait le mur ; la vie lui paraissait devenir singulièrement compliquée, se nouer autour d'elle comme les fils de la dentelle qu'une méchante fée embrouille pendant la nuit.

IV

Son étranger du pays de Rubes était un homme célèbre dans un certain monde. La gloire lui était venue jeune; ce qui est peut-être un malheur. À vingt ans, il avait exposé certain tableau siévreux de couleur et parfait au point de vue du dessin, qui mit Paris à ses pieds. Des vers, des folies politiques, des succès de monde, contribuèrent encore à sa réputation, qui s'affirma chaque année plus brillante. Quelques puristes prétendaient bien qu'il n'y avait pas d'âme dans ses tableaux; rien d'étonnant à cela : il ne représentait que le vice sans âme, il ne connaissait guère que cela.

Un pamphlet, qui frappait trop juste des choses et des personnages qu'on n'attaque point impunément, lui attira quelques difficultés. Il en rit, et passa la frontière du côté des Ardennes. L'occasion lui parut bonne pour aller faire connaissance

avec la *Marguerite* de Scheffer. Il voyageait à loisir, remontant le cours de la Meuse, errant dans les blés verts d'un pied de haut où tintaient toutes les cloches rustiques des kermesses de Pâques. Il y a dans cette vie flamande quelque chose de si doux, de si calme, de si soporifique pour ainsi dire, qu'il en ressentit de l'apaisement. Toute sa vie, il avait nagé d'un bras violent, dans des *rapides* aux flots corrosifs ; ces canaux immobiles et monotones qui reflétaient entre les roseaux de leurs rives des mœurs restées presque les mêmes depuis le moyen âge avaient donc du charme pour lui. Il demeura quelque temps à Anvers, cette ville à la fois laide et admirable qui fait penser à une vieille chope en grès de Flandre incrustée de pierres précieuses au dedans ; ses beautés intimes qui se dérobent ne peuvent dater que d'un temps où l'art était une religion. Il courba le genou devant Rubens, qu'auparavant il avait méconnu, ne le connaissant point : c'est que, si vous n'avez pas vu Anvers, il est aussi absurde de parler de Rubens que de Murillo sans avoir vu Séville, ou de Raphaël sans être allé à Rome. Il étudia la *Mar-*

guerite avec intérêt et sympathie, car il aimait Scheffer; mais, malgré tous ses efforts, ne parvint pas à la priser bien haut. — C'est une jolie paysanne, ce n'est pas un grand poëme, se dit-il. Je ferai une *Gretchen* pour le prochain salon. — Mais il avait de la peine à concevoir *Gretchen*, n'ayant jamais représenté que Phryné, son triomphe ou sa ruine, Phryné dans les palais, sur un lit de roses, Phryné à l'hôpital ou à la Morgue, toujours Phryné, — Phryné qui vivante porte la mort dans son sourire, Phryné qui morte tombe dans le néant, Phryné qui, après avoir vécu d'une vie furieuse chacun de ses jours en ce monde, n'est plus dans l'autre que corruption inerte. Phryné a beaucoup de peintres dans l'école moderne, autant que sainte Catherine et sainte Cécile dans les écoles de la Renaissance, et il était le chef de ces peintres-là. Serait-il donc capable de peindre *Gretchen* quand l'idéaliste Scheffer avait échoué? Non certes, son pinceau eût-il trempé tout le carême dans l'eau bénite, comme celui des moines artistes d'autrefois. Or il ne croyait pas à l'eau bénite.

Un soir qu'il avait laissé les cloches innombrables

bles d'Anvers sonner le glas sur la tombe d'un art mort pour jamais, il songeait, accoudé à la fenêtre d'un des vieux palais d'une vieille rue brabançonne, se demandant s'il attendrait l'inspiration rétive en ce lieu hanté par les ombres de Hemling, d'Otto Veneris et de Philippe de Champagne, ou s'il ne s'en irait pas plutôt en Orient chercher de nouveaux types, créer par exemple la vraie Cléopâtre, ce qui n'a pas encore été fait, quand il vit passer au-dessous de lui une petite villageoise, ses deux petits pieds blancs dans des sabots, et dont le visage avait le pur éclat d'une fleur. — Voici ma Marguerite, se dit-il à lui-même. — Il la suivit jusqu'à la cathédrale; s'il parvenait à surprendre le secret de cette physionomie virginaire, il éclipserait Ary Scheffer assurément. Un peu plus tard, marchant à côté d'elle dans les sentiers verts, il se disait : — C'est bien le visage de Gretchen, mais ce n'est pas son âme; la souris rouge n'a jamais passé le seuil des lèvres de cette enfant. Cependant... — Il se mit à rire, sachant trop bien que, lorsque le chien chasse le fauve, lorsque le serpent fascine l'oiseau, lorsque le roi convoite la vigne,

l'issue est fatale : il n'y a dans cette lutte de la force contre la faiblesse, de la subtilité contre l'ignorance, du maître contre l'esclave, ni égalité ni justice ; le dénouement est écrit, voilà tout.

Le jour suivant, Bébée emporta le livre promis sous les feuilles de vigne de son panier. Bien qu'il ne lui eût parlé qu'un instant, elle était heureuse, les portes d'or de la science venaient de s'entr'ouvrir pour elle, et de loin elle apercevait vaguement le jardin des Hespérides ; du dragon, elle ne savait rien et n'éprouvait nulle crainte.

— Voudriez-vous m'apprendre votre nom ? lui avait-elle dit en échangeant le volume contre le bouton de rose habituel.

— On m'appelle Lionel. Quel besoin avez-vous de mon nom ?

— Jeannot me l'a demandé.

— En vérité !

— Oui, et d'ailleurs, dit Bébée baissant la voix, d'ailleurs je compte prier pour vous tous les jours, et si je ne sais pas votre nom, comment me faire comprendre de la sainte Vierge, qui doit s'occuper

de tant de monde? — Il lui jeta un regard singulier et la laissa rentrer seule ce soir-là.

Sa besogne fut bientôt faite. A la lueur de la lune, elle étala son livre sur ses genoux. En vain les enfants vinrent tirer sa robe et la prier de jouer. C'était l'histoire de *Paul et Virginie*, remplie de belles gravures presque à chaque page. D'abord elle eut quelque peine, il y avait des mots qu'elle ne connaissait pas, des passages au-dessus de sa portée; mais, les images aidant, elle tomba bientôt sous le charme du récit. Les doigts enfoncés dans sa chevelure blonde, les yeux passionnément fixés sur la page qu'illuminait une clarté blanche et forte, Bébée laissa fuir les heures sans y prendre garde. Elle n'entendit pas les bruits familiers du voisinage, les gens qui lui criaient bonsoir, les petites cabanes se fermer une à une comme les lisserons de la haie, ni des pas lourds qui résonnèrent dans le sentier, tandis qu'une voix disait très-haut : — Que fais-tu, Bébée, à cette heure de nuit?

Interpellée, elle tressaillit comme si on l'eût surprise dans quelque mauvaise action, étendit

les bras et promena des regards effarés autour d'elle, cherchant ce qui l'arrachait à son rêve. — Pourquoi es-tu debout si tard? demanda Jeannot, qui revenait de la forêt. — Souvent il employait une partie de la nuit à cette longue course entre Soignies et Laeken, pour apporter le pain de sa famille sans empiéter sur le travail du jour.

Bébée ferma son livre.

— Je lisais... Son nom est Lionel, Jeannot.

— Que m'importe son nom!

— Tu l'avais demandé ce matin.

— Sot que j'étais! Pourquoi lire? La lecture n'est pas faite pour de pauvres gens comme toi et moi.

A peine l'entendait-elle, son visage radieux levé vers la lune qui glissait au-dessus des bois.

— Tu n'es qu'une paysanne, dit rudement Jeannot, c'est tout ce que tu peux faire de gagner ton pain. Que deviendras-tu quand les limaces dévoreront tes œillets et que tes poules crèveront de faim, parce que tu perds dans les livres le goût des plaisirs simples et du travail honnête?

— Tu es toujours maussade, répondit-elle ; bonsoir.

Une seconde après, un verrou était tiré à l'intérieur, et Jeannot, seul dans la nuit, se disait que sa colère avait été absurde. Il traversa le jardin aussi doucement que le permirent ses sabots et frappa au volet.

— Bébée, Bébée, écoute-moi. Je t'ai parlé durement ; j'ai eu tort, je m'en repens. Es-tu fâchée encore ? Soyons amis comme auparavant.

Elle entr'ouvrit le volet. — Qu'est-ce que cela fait, mon bon Jeannot ? Certes oui, nous sommes amis, nous serons amis toujours ;... seulement tu ne sais pas...

Il s'en alla le cœur bien gros et d'un pas fatigué. Il eût préféré qu'elle fût en colère. Quant à Bébée, elle embrassa le livre et le plaça sous sa tête. Tout en dormant, ses doigts remuaient comme s'ils eussent compté des grains de chapelet, et ses lèvres murmuraient : — Sainte Vierge, protégez-le. Il s'appelle Lionel, il demeure dans la rue Marie-de-Bourgogne ; n'y manquez pas, et si, grâce à vous, les anges ne le quittent plus, je vous don-

nerai mon cactus, le seul que j'aie, cette année même, pour votre fête des roses.

Le lendemain, la femme du sabotier, tout en étendant son linge sur la haie mitoyenne, gronda Bébée. — Les enfants m'ont conté que tu avais lu toute la soirée, lui dit-elle. Prends garde ! un mal en amène toujours un autre.

— Où donc est le mal, ma bonne Reine ? demanda Bébée, qui, respectueuse avec ses aînés, savait nonobstant se défendre au besoin.

— N'est-ce pas un grand mal d'être mécontente ? répondit la sabotière. Antoine n'aurait jamais dû t'apprendre tes lettres ; je le lui avais bien dit. Aucun de mes enfants ne sait ni *a* ni *b*, Dieu merci. Les gens simples vivent chacun dans son coin, comme une noix dans sa coquille, en croyant que c'est là le monde ; mais quand on se met à lire, un tas de choses qu'on n'a jamais vues vous fourmilent dans la cervelle, et vous vous désolez de ne pas les avoir, et pendant ce temps-là votre soupe brûle ou s'en va dans le feu. Vous ressemblez à ces mouches à miel qui quittent leur ruche pour aller se heurter en bourdonnant contre les vitres.

d'une serre. — Bébée ne répondit rien. A quoi bon? Déjà les amis de son enfance lui paraissaient bien loin d'elle; c'étaient comme les habitants d'un monde qu'elle avait abandonné pour toujours. Elle compta les minutes jusqu'à celle où le coucou de la mère Krebs, la seule horloge de l'endroit, sonnait l'heure d'aller en ville. — Sûrement il y sera! pensa-t-elle en partant plus tôt qu'à l'ordinaire. — Elle avait besoin de lui dire dans quel ravissement l'avait jetée son livre. Nul autre ne pouvait comprendre. Cependant la journée s'écoula sans qu'il lui donnât signe de vie. Une terreur confuse dominait Bébée, plus poignante que tout ce qu'elle avait éprouvé jusque-là. — Où pouvait-il être? s'il n'allait plus revenir?..

Le soir, elle passa devant le café des Trois-Frères, qui donne sur les arbres du parc et dont les fenêtres ouvertes laissent entrer le son de la musique militaire. Elle l'aperçut à une de ces fenêtres. Des flots de satin et de velours, un éventail peint et brillant de pierreries, des figures de femmes, des fruits, des glaces, chatoyaient autour de lui. Il riait, sa belle tête brune ressortant sur le

panneau blanc et or. Bébée s'arrêta une seconde, puis continua sa route, une épine dans le cœur. Il ne l'avait pas vue.

— C'est naturel, se dit-elle, il est là dans son monde et ne pense plus guère à moi. Il n'y a pas de raison pour qu'il soit même aussi bon qu'il l'est. — Pourtant les pleurs ruissaient sur ses joues. Ce qu'elle avait vu était si gai, si scintillant, et ces femmes!... Elle avait déjà rencontré leurs pareilles; dans les nuits d'hiver, en revenant de son atelier, il lui était arrivé de s'arrêter à la porte des palais ou de l'Opéra, lorsque les voitures y déposaient leurs élégants fardeaux, sans se demander si le velours valait mieux que la serge, si les diamants étaient plus légers au front que son petit bonnet; mais aujourd'hui ces femmes lui paraissaient éblouissantes d'une splendeur surnaturelle, pareilles aux dahlias orgueilleux qui effaçaient dans son jardin l'éclat plus doux des roses; pourtant les dahlias ne sentaient rien, et Bébée, qui était elle-même un brin de serpolet sauvage, sain, vivace, embaumé, plein de miel, bien qu'il puisât sa séve dans les cailloux du chemin, Bébée se

demandait si cette beauté avait une âme, ou si ce n'était qu'éclats de rire et paillettes. Elle n'aurait pu raisonner là-dessus ; toutefois elle sentait qu'au plus opulent dahlia manque l'essence divine des fleurs, puisqu'il est sans parfum. Elle se confessa de ses mauvaises pensées au vieux curé. — J'ai vu de belles dames, dit-elle, et je n'ai pu prier le soir tant je pensais à elles, tant je les haïssais ! — Elle n'ajouta pas : — Je les haïssais parce qu'elles étaient avec lui. — Dès qu'il entre dans l'âme la plus pure, l'amour en chasse la candeur.

— Cela ne te ressemble guère, Bébée, répliqua le bon prêtre. Tu n'avais jamais envié personne, ma fille, ni paru avide des choses de ce monde. Je regrette que Jehan t'ait donné ces boucles d'argent ; elles t'auront mise sur le chemin des vanités.

— Ce ne sont pas les boucles, et je ne suis pas envieuse, dit Bébée fondant en larmes, sans écouter la fin de ses admonestations.

Le lendemain cependant ramena Lionel devant son éventaire, et les jours suivants il en fut de même ; une belle partie de l'été s'écoula ainsi : Bébée se trouvait heureuse lorsqu'elle avait pu le

matin lui offrir une rose, ou qu'elle l'avait le soir rencontré sur son chemin. Un amour qui s'ignore a besoin de bien peu d'aliment. Le délire, la fièvre, le désespoir, inséparables des passions d'un âge moins tendre, sont bien éloignés de lui, autant que l'éclair d'un ciel d'orage peut l'être du myosotis bleu qui s'épanouit dans la prairie au-dessous. Bébée s'émerveillait qu'un homme du féerique pays de Rubes condescendît à se mettre au pas de ses petits sabots dans l'humble poussière du grand chemin; elle passait la moitié des nuits à dévorer les livres qu'il lui prêtait. Quant à Lionel, il étudiait sa *Marguerite* en ayant soin de ne pas l'effaroucher, comme un homme abaisse doucement et graduellement la main sur le papillon qu'il veut saisir, et qu'un seul mouvement trop vif ferait envoler.

De lui Bébée ignorait tout, même pourquoi il était venu, combien de temps il resterait dans la ville, et elle eût rougi de s'en informer comme d'une trahison. Psyché, si elle avait été aussi loyale, n'eût jamais allumé sa lampe; mais Psyché elle-même n'eût jamais emprunté la lampe d'autrui pour éclairer les ténèbres de l'amour. A ses

yeux, il était un être sacré, le bonheur parfait, indiscutable, qui venait de tomber dans sa vie, un don de Dieu comme le soleil. Elle acceptait ses allées et venues comme celles de cet astre, sans imaginer jamais de lui reprocher son absence, sans se demander si dans la nuit il éclairait d'autres mondes que le sien. C'était en elle moins une foi qu'un instinct ; la foi doit raisonner avant de se rendre compte qu'elle est la foi, et Bébée ne raisonna jamais plus que ses roses. Les bonnes gens du marché l'observaient avec un peu d'inquiétude ; ils ne pensaient pas de bien du petit bouton mousseux qui chaque jour s'en allait aux mêmes mains, mais après tout que savaient-ils ? Les voisins du village savaient moins encore, car jamais l'étranger ne reconduisit Bébée jusqu'à sa demeure ; parfois il venait faire des esquisses dans le jardin, mais personne ne s'en étonnait : les peintres ne sont pas rares en Brabant. A peine si les petits Vannhart s'attroupaient autour de lui, et les gens sérieux se bornaient à dire avec cet intérêt qu'inspire la question d'argent à tout bon flamand : — Combien te paie-t-il, Bébée ? — Étour-

die, ajoutaient-ils, tu devrais gagner assez pour acheter du bois tout l'hiver. Quand ce peintre de Gand a fait le portrait de Trine et de sa vache, il lui a donné une pièce d'or. Trine ne refuserait pas de te prêter sa vache, si c'est elle qui est cause de la différence.

Du reste Lionel ne fut jamais amoureux d'elle, pas plus que des boutons de rose qu'elle passait à sa boutonnière. Il jouait avec cette chose gracieuse et aimante parce que la voir rougir, faire battre son cœur, éveiller en elle des sentiments nouveaux, l'amener de la timidité à la confiance, la rejeter de l'expansion dans la crainte, était un passe-temps tout naturel sous le ciel indolent de l'été. C'est ainsi qu'on sépare les pétales d'une rose doucement, avec précaution, pour mieux voir la rose profonde de son cœur. La réserve relative qu'il gardait avec elle lui semblait de sa part une vertu nouvelle qu'il était près de tourner en ridicule ; mais tant qu'il ne séduisait pas le corps, il pensait pouvoir impunément tuer l'âme, cette petite âme que le travail et la pauvreté avaient gardée honnête et heureuse.

Leurs rencontres ne furent épiées et commentées que par une seule personne, Lise, grande et robuste fille qui se tenait l'été au coin de la Montagne de la Cour avec un étalage de fruits, et qui l'hiver poussait une charrette à lait sur la neige. Souvent elle avait parlé à Bébée, en cherchant à l'entraîner, des étudiants qui l'emmenaient danser et boire du vin bleu aux kermesses; mais les braves matrones de la grande place ne manquaient jamais de la faire taire, et Bébée ne comprenait rien à ses mauvais conseils. Lise triompha et fut dévorée d'envie tout ensemble, quand elle vit Bébée céder, elle aussi, à la tentation. — Ah ! ah ! petite rusée, lui disait-elle (pour le vice, l'innocence n'est qu'une supériorité dans l'astuce), te donne-t-il de belles choses au moins ?

— Personne ne me donne rien.

— Par exemple ! Tu ne me le feras pas croire ! Jules n'est qu'un fils de petit marchand, et cependant il m'achète tout ce que je veux. Sans cela, crois-tu que je prendrais la peine de rajuster mon bonnet quand il passe ? Il m'a donné ces pendants

d'oreilles, regarde, et à ton tour montre-moi tes cadeaux.

Mais Bébée s'éloignait en rêvant de Jeanne d'Arc et de Juliette, dont il lui avait raconté l'histoire. Une fois qu'elle passait avec lui devant l'échoppe de Lise : — Eh! la belle innocente, cria insolemment celle-ci, tu ne vaux donc pas mieux que les autres! Ce n'était pas la vertu qui t'empêchait de regarder les étudiants et les soldats! Mademoiselle ne se contenterait ni de noix ni de nèfles, voilà tout, elle les laisse aux pauvres diables de notre espèce, il lui faut un ananas de serre. Prends garde! Les fruits communs durent toute l'année, il y en a des tas au coin de chaque rue; mais l'ananas ne mûrit qu'une fois, ne dure qu'un jour, et ne se trouve pas le long des haies!

Bébée se sentit offensée instinctivement, et leva des yeux inquiets vers Lionel : — Qu'a-t-elle voulu dire? Lui ai-je donc fait quelque tort?

— Vous lui avez fait le tort, répondit-il en riant, d'avoir un teint frais quand sa peau est noire, et un petit pied quand le sien est grand comme celui d'un troupier. Il n'y a pas de plus grand crime

possible entre femmes. N'y prenez pas garde...
C'est une brute jalouse.

— Jalouse?.. — Ce mot n'avait pas de sens pour Bébée.

— Jalouse de ce que je ne suis pas un étudiant ou un soldat comme le sont ses amants.

Était-il donc son amant? L'enfant tressaillit corps et âme de délices et de crainte. Elle n'eut pas de repos avant de s'être agenouillée ce soir-là devant le Dieu des pauvres filles en le suppliant de la rendre digne de son trop grand bonheur.

V

Bébée était seule un matin, au bord de la pièce d'eau, rêvant à cette félicité sans bornes, quand ce qui lui parut être une musique céleste fit tout à coup bondir son cœur.

— Bonjour, ma belle ! Éveillée comme l'alouette ! Je m'en vais à Malines, et j'ai voulu vous voir en passant.

Bébée ne se doutait pas du joli spectacle qu'elle lui offrait, les pieds étincelants de rosée, les joues chaudes de plaisir et de santé, ses cheveux ensoleillés échappant en désordre au petit bonnet blanc ; on eût dit une rose sauvage lavée par la pluie. Lionel pensa qu'il pourrait passer la journée plus agréablement qu'à Malines. — Voulez-vous me donner à boire ? demanda-t-il en entrant.

— Je vous donnerai à déjeuner, s'écria Bébée

avec allégresse. — Elle écarta les branches de lierre pour qu'il pût passer. — J'ai du lait de chèvre et du miel, une salade, si bon vous semble.

Lionel pénétra dans la cabane en regardant autour de lui avec un mélange d'étonnement et de compassion, mais elle n'était nullement embarrassée de la pauvreté de sa demeure. Une paysanne peut avoir autant de dignité qu'une reine, cette dignité qui vient de l'absence absolue d'effort et de prétention. — Asseyez-vous, dit-elle en lui montrant son petit lit, afin qu'il fût mieux, car elle ne possédait que deux escabeaux de bois. Elle le débarrassa de son chevalet, de sa boîte ; elle se serait mise à genoux pour essuyer la poussière de ses souliers, s'il l'eût permis. Elle eut en un clin d'œil cueilli pour lui le cresson et les laitues fraîches de son jardin ; elle apporta le rayon de miel de M. le curé sur des feuilles de vigne, tout cela lestement, sans apparence de servilité, mais avec une grâce souriante qui disait mieux que des paroles : — Si je ne peux faire beaucoup, ce que je fais est de bon cœur.

Il l'observait charmé ; le parfum rustique de

l'humble lavande plaît à ceux qui sont las des camélias effeuillés autour des soupers de minuit. Cet homme n'était pas bon ; il était froid et vaniteux au contraire, gâté par le monde où il avait passé sa vie ; mais il avait un tempérament d'artiste et des fantaisies de poète : il se sentit ému.

— Tout le monde est en pèlerinage, dit Bébée pour expliquer que le village fût silencieux ce matin-là. Ils sont allés prier afin d'obtenir une belle moisson ; moi, je crois que l'on peut prier aussi bien à la maison. La mère Krebs est de mon avis, mais elle dit : « Si je n'y vais pas, cela sera d'un mauvais effet ; on ne me croira point dévote, et comme nous faisons beaucoup de farine, le bon Dieu pourrait s'étonner de ne pas me voir. D'ailleurs cela ne coûte que sept francs, aller et retour, et nous serons payés au centuple en paradis. »

— Vos pèlerins seront absents toute la journée ?

— Oui ; ils sont partis pour le Sacré-Cœur de Sainte-Marie-ès-Bois ; c'est sur le chemin de Liège. On emporte un déjeuner que l'on mange sur l'herbe. Prosper Bac, qui est protestant, prétend qu'il ne faut pas mêler le plaisir et la prière,

le miel et le vinaigre, mais je ne sais pourquoi il appelle la prière du vinaigre. La prière est douce plus que tout au monde. Quand je demande à la sainte Vierge la grâce de vous voir le lendemain, je m'endors contente, parce que je sais qu'elle m'exaucera, si c'est pour mon bien.

— Et si ce n'était pas pour votre bien, Bébée, cesseriez-vous de désirer me voir?

Il se leva, et, saisissant sa main, qui séparait du chanvre, la caressa entre les siennes comme il eût fait de la fourrure d'un jeune chat, en s'amusant à observer les alternatives de tristesse, de désir, de peur, de fascination sur son visage. La question qu'il posait ainsi jeta la perplexité, les ténèbres du doute dans cette conscience d'enfant. Le devoir ne lui avait jamais coûté, il n'avait cessé pour elle de marcher côte à côte avec la joie. Une première fois la lutte entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas s'engageait sous ses yeux.

— Je n'ai jamais fait de mal, que je sache, dit-elle timidement. — Il lui semblait que, comme la petite barque retenue longtemps au port par des liens solides tout à coup rompus, elle fût lan-

cée à la dérive sur une mer inconnue. — Mais quel mal peut-il y avoir à causer avec vous, qui êtes si bon, et qui m'avez rendue moins ignorante? Vous dites cela pour m'éprouver.

Lionel arracha le feuillage du lierre nerveusement, avec impatience, honteux comme pourrait l'être un spadassin de se mesurer à l'épée contre un petit enfant nu, armé seulement de buis béni. Elle avait dégagé sa main et continuait de le servir, lui offrant tout ce qu'elle possédait. Il mangea pour lui faire plaisir, et reprit d'un ton qui lui parut étrange : — *J'ai rompu le pain avec vous, Bébée, je ne peux plus vous trahir.*

— Me trahir!.. quelle idée! Je sais bien que vous ne le voudriez pas.

Il garda le silence. — Asseyez-vous donc et filez, dit-il enfin avec impatience, ne restez pas là debout, les yeux sur moi.

— Pardon, dit Bébée, craignant de s'être montrée importune, et elle s'assit à son rouet. Sous le vieux lierre de la fenêtre, c'était un joli tableau. Lionel pensa qu'il aurait de la peine à le fixer sur la toile. Il fallait saisir cette expression comme on

saisit le vol de l'hirondelle dans le ciel bleu. Si Bébée eût posé, elle eût cessé d'être l'idéal dont il avait besoin.

— Je veux faire de vous une *Gretchen*, dit-il.

— Qui est cette *Gretchen* ?

— Vous lirez son histoire plus tard. Est-il vrai que vous ne vous ennuyez jamais toute seule ici ?

— Non, j'ai tant à faire !

— Vous prenez trop de peine, pauvre petite fille !

— Beaucoup font davantage. La Vannhart a tous ses enfants à soigner et elle s'en tire, bien que la misère soit grande chez eux.

— La misère est partout laide et pénible à voir ; mais vous, Bébée, vous êtes une idylle.

Bébée leva des yeux souriants et cassa son fil. Elle ne savait ce qu'il entendait par là ; pourvu que ce fût quelque chose qui lui plût, elle était satisfaite. — Qui étaient ces belles dames ? demanda-t-elle en rougissant.

— Quelles dames ?

— Celles que j'ai vues l'autre soir à la fenêtre avec vous.

— Ah ! vous avez vu...

— Je vous ai vu rire, et elles avaient des bijoux, elles étaient bien belles...

— A leurs propres yeux peut-être, pas aux miens.

— Vraiment?.. — Elle cessa de filer et l'interrogea d'un regard incrédule. Pouvait-il ne pas les trouver superbes, ces dahlias empourprés? Du reste elle ne leur en voulait plus; il les avait quittées pour elle.

— Ce devaient être de grandes dames, ajouta Bébée pensive, et elles paraissaient bien heureuses; auprès d'elles, je me sentais laide et misérable sans doute, et j'en étais triste,... pourtant...

— Elle s'interrompit, comme si elle eût craint de le fâcher.

— Pourtant?

— Eh bien! elles ne me semblaient pas bonnes, ces femmes, et je ne changerais pas avec elles.

— Vous êtes sage sans livres, Bébée. Que comptez-vous faire ce matin?

— J'irai au marché comme d'habitude.

— Vous ne prenez jamais de congé?

— Pas souvent. Les jours de fête surtout, on a besoin de fleurs.

— Vous n'êtes jamais allée vous promener dans les bois?

— Une fois ou deux, mais c'est un jour perdu.

— Eh bien! perdez un jour pour moi ! Vos voisins sont sortis, ils n'en sauront rien. La soirée sera belle pour dîner en forêt; venez!

— Sérieusement?..

Elle sauta de joie.

— Sans doute. J'allais à Malines pour voir *les Mages* et *le Christ* de Van Dyck; nous irons à Soignies de préférence faire des études de feuillage, et je commencerai votre portrait en plein air. C'est le mieux. Vous appartenez au grand air, Bébée, comme Gretchen.

— Mais je n'ai que des sabots...

Elle rougit, de honte cette fois, en regardant ses pieds. Lui, qui avait voulu lui donner des bas de soie, oserait-il bien se montrer en compagnie de ces deux petits sabots bruyants et lourds?

— N'importe, ma chère! J'ai eu assez de souliers de satin et de talons dorés; ils font autant de

bruit que les vôtres et coûtent plus cher à ceux qui les escortent, en admettant qu'ils daignent marcher. Vos sabots sont pittoresques. Paganini a fait un violon d'un sabot; qui sait quelle musique il y a dans le vôtre? Bac, celui qui vous a donné les souliers rouges, était un barbare; moi, j'ai des goûts différents. Venez.

— Mais au marché on remarquera mon absence.

— On vous croira en pélerinage.

— Et si on me le demande?

— N'arrive-t-il jamais que vous disiez autre chose que la vérité?

— Autre chose que la vérité?.. Ma foi, non! Les gens admettent que vous dites vrai; il me semblerait les voler en mentant... Et vous allez m'emmener dans les bois? Vous me conterez des histoires comme celles que vous me donnez à lire?

— Une plus belle histoire. Fermez votre porte et venez!

— Vous n'êtes pas honteux?

— Honteux?..

— Oui, de mes sabots?..

Bébée prit contre les voleurs la précaution qu'avait toujours prise Antoine de glisser la clé sous le tonneau d'arrosage, et se laissa enlever dans un char-à-bancs qui attendait sur le chemin désert. Les petits chevaux partirent grand train en secouant leurs grelots de cuivre, d'abord à travers la plaine verte, puis sous les épaisses futaies.

Le plaisir lui faisait perdre haleine. Elle n'avait jamais été en voiture, à moins qu'on n'appelât une voiture la charrette du meunier ; elle ignorait l'ivresse de planer pour ainsi dire sur l'aile du vent le long des larges routes bordées de canaux et de villages.

— Que c'est donc bon de vivre ! s'écria-t-elle en battant des mains.

— Oui, ce serait bon, si l'on ne s'en fatiguait pas si vite, dit-il. — Mais rien ne pouvait l'attrister en un pareil moment.

Soignies n'est pas une forêt hantée par les fées comme la Forêt-Noire, ou par les rois comme Fontainebleau ; elle ne commande pas en souveraine à deux cours d'eau historiques comme les

beaux bois de Heidelberg, elle ne trône pas sur de puissantes montagnes comme ceux de la Souabe; c'est une forêt flamande jetée au milieu de champs et de pâturages plats, sans autre panorama qu'elle-même; elle n'a que sa verdure à offrir pendant des lieues de suite, mais il y règne ce vague mystère qu'ont toutes les forêts et qui fait qu'elles semblent infinies; sous les nefv interminables qui s'entre-croisent en labyrinthes, une merveilleuse végétation de fougères et de broussailles abrite le gibier dont les jeux troublent seuls un silence frais, délicieux, parfumé, qui ajoute à la magie du crépuscule, car cette forêt épaisse s'empplit dès l'après-midi des ombres du soir.

Jamais Bébée n'avait pénétré avec les sœurs de Jeannot, ses compagnes, au-delà des clairières de Cambre; elle n'était jamais entrée au cœur même de la forêt, restée la même qu'à l'époque où les bourgeois brabançons y taillaient les arcs et les bois de piques dont ils se servaient contre les armées espagnoles. Pour Bébée, ce fut un pays enchanté où tout était tableau, poème et trésor sans prix. Lionel avait aux jours de sa jeunesse

conduit plus d'une petite ouvrière dans les bois de Meudon et de Montmorency, mais ces pâquerettes, bien que la vue de la campagne leur fit d'aventure monter une larme aux yeux entre deux chansons, n'étaient après tout que des pâquerettes fanées, ternies par la poussière des bals publics, tandis que Bébée était aussi fraîche que les fleurs humides d'églantier qu'elle arrachait gaîment aux épines. Il comptait pourtant la traiter comme on traite ces filles-là : un peu de folie et de passion fugitive comme l'arc-en-ciel, puis une poignée d'or, une caresse, un adieu, un oubli ; mais Bébée sut lui dire ce que jamais les grisettes parisiennes ne lui avaient dit, tandis qu'il errait avec elle sous les grands arbres en parlant de ce ton à demi-tendre et à demi-cynique qui lui était particulier. Tout enivrée qu'elle fût, elle éprouvait cette vague tristesse que le soleil d'été apporte à ceux qui ont une âme pour la sentir ; elle répondait d'une manière si simple, si touchante, bien que déraisonnable souvent, qu'il finit par découvrir en elle une sagesse qui n'était pas de ce monde, et qu'il baissa les yeux devant la lumière divine que sa

pensée, telle qu'une lampe d'albâtre, laissait透paraître. Rarement ses paroles étaient à la hauteur de ce qu'elle voulait dire, mais Lionel savait reconnaître la perle dans la coquille brisée.

— S'il y a un Dieu quelque part, pensait-il en lui-même, cette petite Flamande est bien près de lui. — Elle était si près de lui que Lionel, quoi qu'il ne crût pas en Dieu, n'osa la traiter comme il eût fait d'une grisette de Montmorency.

— Pour être Gretchen, il faut compter les feuilles de vos marguerites, lui dit-il en esquissant son portrait tel qu'elle était là, ses deux sabots mignons l'un auprès de l'autre, le feuillage épais derrière elle, sa petite robe gris sombre sous le corset blanc. Il voulait que tout le charme de son œuvre fût dans le visage enfantin et sérieux levé vers lui, dans le regard souriant et profond.

— Je sais ce que vous voulez dire, s'écria Bébée. Un peu, beaucoup, jusqu'à la mort, pas du tout!.. ce que disent les filles pour savoir si quelqu'un les aime. Croyez-vous que les marguerites les sachent vraiment? demanda-t-elle en écartant les

pétales avec ses doigts. Les fleurs savent bien des choses, cela est certain.

— Demandez-leur vous-même.

— Leur demander quoi?

— Combien quelqu'un vous aime.

— Tout le monde m'aime. Le père Antoine avait coutume de me dire : Ne pense jamais à toi, Bébée ; pense toujours aux autres, et tout le monde t'aimera.

— Ce n'est pas de cet amour-là que parlent les marguerites. Les filles que vous voyez effeuiller ces fleurs ne pensent pas à tout le village, mais à quelqu'un de différent des autres, dont l'ombre passe sur leur chemin au clair de la lune. Vous savez cela ?

— Oui, et ils se marient ensuite, — dit-elle sans embarras. Les pauvres ne se préoccupent guère d'amour. Ils n'ont pas le temps. L'amour pour eux, c'est quelques bouches de plus à nourrir. Par-ci par-là une fille de la commune se mariait et reprendait le lendemain son train de vie habituel.

— On se marie ou on ne se marie pas, cela dépend, répliqua Lionel avec un sourire. Bébée, je

veux vous peindre en Gretchen avant qu'elle eût parlé aux marguerites... Non, vous ne comprendriez pas cette histoire-là encore...

— Mais que lui ont dit les marguerites?

— Ma chère, elles disent toujours la même chose, parce qu'elles disent la vérité et qu'elles connaissent les hommes. Les marguerites répondent *un peu*, et c'est l'oreille de la jeune fille qui lui fait entendre *jusqu'à la mort*, une sottise, un mensonge, dont la marguerite n'est pas responsable.

— Qui donc le dit, si ce n'est la marguerite?

— Le diable peut-être, qui sait? Il se mêle volontiers de ces sortes de choses.

Bébée n'eut garde de rire; ses yeux bleus exprimèrent une horreur profonde, elle fit le signe de la croix et jeta sur l'herbe en frissonnant les fleurs qui remplissaient sa robe. — Pensez-vous que le diable y soit? demanda-t-elle effrayée.

— Quand vous les compterez, il y sera sans doute.

Elle réfléchit une seconde, puis les ramassa :
— Non, dit-elle, je vous comprends, ce n'est pas

elles qui ont tort, ce sont les filles qui ne veulent pas croire une vérité qui les humilie; moi, je ne leur demanderai jamais rien, de sorte que le diable n'entrera pas en elles.

— Ni en vous, pauvre Bébée.

— Pourquoi me plaignez-vous?..

— Parce que les femmes qui ne voient jamais la face du serpent ne respirent jamais non plus les fleurs du paradis, et il sera dur pour vous de mourir sans une seule rose d'amour dans votre joli sein, hélas!

— Vous me faites peur.

Il quitta son chevalet, et, se jetant à ses pieds dans l'herbe, prit les petits sabots entre ses mains, comme s'ils eussent été les pantoufles brodées d'une duchesse. — Pauvre petite, répeta-t-il tendrement, je vous ai fait peur, j'ai failli gâter cette belle journée! Il n'y a pas de diable, il n'y a que des hommes... tels que moi. Demandez aux marguerites si je ne vous aime pas comme vous aimez vos fleurs!

Son visage s'épanouit de nouveau : — A quoi bon? Je le crois, et vous le dites, ce qui vaut mieux.

— Beaucoup mieux, — répondit-il, tenant toujours les petits sabots. Sa propre ignorance de ce qu'elle éprouvait avait à ses yeux un charme indicible. Il aimait lever graduellement le voile, épier chaque pulsation. Pour lui, c'était une vieille histoire : il en avait lu tous les chapitres jusqu'à satiété, bien qu'il n'y eût pas d'histoire à laquelle, malgré cela, il revint aussi souvent ; c'était un sentier battu dont il connaissait chaque tournant ; mais pour elle tout était si nouveau ! Elle se laissait guider par lui comme un enfant aveugle ; quand il arrivait que sa main l'effleurât, elle sentait un bonheur si parfait qu'elle eût voulu mourir ainsi.

Tandis qu'ils poursuivaient leur route, un bûcheron parut courbé sous le faix. — Regardez, s'écria Bébée, c'est Jeannot ! comme il sera surpris de me voir !

Mais Lionel l'entraîna, de sorte qu'il put passer sans les apercevoir.

— Pourquoi faites-vous cela ? dit Bébée. Ne faut-il donc pas que je lui parle ?

— Il parlerait à son tour aux voisins.

— Mais je leur dis toujours tout ! s'écria Bébée,

dont l'imagination enregistrait déjà les merveilles qu'elle aurait à raconter à la mère Krebs et aux enfants Vannhart.

— Apprenez à être silencieuse, Bébée ; c'est le premier devoir d'une femme et le plus difficile.

— Je suis bien aise que vous me le disiez, quoi-qu'en effet je n'aime pas trop leur parler de vous, pas plus que de la musique de la cathédrale, des tableaux des galeries, et de ces grandes soirées tranquilles où la campagne est silencieuse comme si le Christ s'y promenait. Je ne sais point parler de tout cela.

Il lui demanda d'un ton moqueur quel rapport il pouvait y avoir entre lui et le Christ se promenant dans les blés.

— Je ne peux pas bien expliquer ; mais, quand je suis dans les champs et que je pense au bon Dieu, il me semble voir le ciel ouvert derrière les étoiles, et, quand je suis avec vous, c'est la même chose ; seulement ces soirs-là, étant seule, j'aurais voulu m'envoler là-haut, et maintenant, si j'avais des ailes, je les fermerais et ne bougerais pas.

Il lui baissa les mains presque craintif, comme un croyant baise un reliquaire. En cet instant, elle lui était sacrée. Il aurait été aussi impossible à Lionel de l'outrager par un amour impur que de la frapper. Cette émotion ne dura pas ; mais, tant qu'elle dura, elle fut sincère. Puis il l'emmena dîner dans un des cafés sous les arbres, un café à jet d'eau, à balcon, à escalier de bois extérieur, à tonnelles abritant de petites tables bien blanches. Ils eurent un bosquet pour eux deux, et on leur servit un repas délicat tel qu'elle n'en avait jamais mangé. — Si seulement les petits Vannhart étaient ici ! s'écria-t-elle ; — mais ce vœu n'eut pas d'écho.

Le soleil se couchait, des frissons d'or couraient sur l'eau, de l'autre côté du jardin quelqu'un jouait de la guitare, sous un tilleul des jeunes filles se balançaient en criant : — Plus haut ! toujours plus haut ! — Des éclats de rire, adoucis par la distance, arrivaient jusqu'à Bébée avec les couplets d'un opéra-bouffe en vogue. Tout cela était joli, gai, pimpant ; tous les instincts naturels de la jeunesse s'éveillaient confusément dans l'âme de Bébée aux rayons de la joie.

— La vie est-elle toujours ainsi dans votre pays de Rubes ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il, seulement au lieu de ce feuillage il y a des fleurs de serre et des grenades, au lieu de ces chansons des voix d'artistes dont chaque note est estimée comme un bijou de roi, au lieu de ces tonnelles des palais magnifiques. Aimeriez-vous y venir, Bébée, porter les dentelles que vous avez autrefois tissées, entendre rire, chanter toute la nuit, ne plus filer, ne plus vendre au marché les produits de votre jardin ?

Bébée prêtait l'oreille, ses coudes arrondis sur la table, ses joues appuyées sur ses mains, comme un enfant écoute gravement des contes de fées ; mais on ne tente pas, en lui offrant un rubis au lieu d'une cerise, le pinson des bois qui se nourrit de baies sauvages et de rosée. — Quant au travail, dit Bébée, il ne me déplait pas, parce que j'ai travaillé toute ma vie, et je ne tiendrais guère aux dentelles. On doit craindre de remuer, tant elles se déchirent aisément, et puis je sais ce qu'elles coûtent à faire : j'ai vu trop de malheureuses pleurer sur chaque point ; les belles

dames qui les portent, ne s'en doutent pas, mais moi, si je les portais, je serais triste, et, si un clou les accrochait, il me semblerait déchirer la chair de mes amies. Je parle mal peut-être, mais voilà ce que je sens.

— Vous parlez bien au contraire, vous parlez du cœur, répondit-il honteux de l'avoir tentée par les prestiges d'un monde indigne d'elle. Et cependant vous aimeriez voir des pays nouveaux. Que comptez-vous donc y trouver?

— Ah! d'autres choses que celles-là! s'écria Bébée. Danser et chanter, c'est gai sans doute, mais nous chantons et nous dansons aussi chez nous. Le vin, c'est peut-être très-bon, mais je préfère beaucoup du lait frais; non, ce n'est rien de tout cela que je veux. Je veux savoir comment sont faites les étoiles, pourquoi le vent souffle, où s'en va l'alouette quand nous la perdons de vue si près du soleil, comment les vieux peintres s'y sont pris pour voir Dieu et ses anges, comment il se fait que les cloches aient une voix. Je veux savoir pourquoi le matin quand je me promène dans les champs, tandis que le grillon chante et

que les petites souris se sauvent vers leurs trous, je suis triste et contente à la fois, comme si j'étais tout près de Dieu, et cependant toute seule et toute petite!... car, voyez-vous, la souris a son gîte et le grillon sa famille, tandis que moi...

La voix lui manqua; jamais encore elle n'avait exprimé son isolement par des paroles. Sous une autre tonnelle, des voix d'étudiants et de grisettes s'élevaient en chœur : *Ah! le doux son d'un baiser tendre!*

Lionel ne disait rien. Il était troublé comme l'homme le plus dur peut l'être par le regard d'un chevreuil expirant ou par l'écho de la chanson d'une personne aimée qui est morte. Il se leva enfin, écarta ses mains de son visage, qu'il prit entre les siennes, et dit doucement, presque avec un soupir : — Pauvrette, envier le grillon et la souris!

Elle fut un peu saisie; ses joues devinrent brûlantes sous les doigts de Lionel, mais elle continua de le regarder sans crainte. Il s'inclina et toucha son front de ses lèvres, doucement, avec une sorte de vénération. Elle devint rouge jusqu'à

la racine de ses cheveux dorés, et fit un mouvement en arrière, mais elle n'eut ni confusion ni frayeur : Jeannot n'embrassait-il pas sa sœur Fan-chon ? Cependant les arbres et le ciel bleu tourbillonnaient indistinctement autour d'elle, et les chansons se perdirent dans un bruit pareil au bouillonnement de l'eau sous l'influence de la joie soudaine qui semblait emporter sa jeune vie, comme une vague emporte un enfant.

— Vous ne vous sentez plus seule, Bébée ? demanda-t-il tout bas.

— Non, répondit-elle plus bas encore, tandis que tout son être tremblait comme une feuille.

Non, elle ne serait plus jamais seule, avec ce souvenir ; comment pourrait-elle souhaiter désormais d'être autre chose que ce qu'elle était ? En ce moment, un étudiant passa, une plume de papier à son bonnet. Il leur jeta un coup d'œil rapide.

— Il est temps de rentrer, Bébée, dit Lionel.

Il advint donc que la journée de Bébée dans les bois s'écula aussi pure que celles où elle jouait avec les petits Vannhart à l'ombre des

grands hêtres, et, quand il la reconduisit à sa cabane, avant le retour des pèlerins, il n'y avait au milieu du joyeux tumulte de son cœur nul souvenir qui pût empêcher Bébée de saluer en la remerciant la petite Vierge de son jardin.

Elle prit une rose mousseuse pour remplacer celle qu'elle avait donnée le matin à Lionel et qui était fanée.

— Pas un mot à vos voisins, Bébée !

— Bon!.. Je me rappelle votre recommandation. Je ne vais pas leur dire chaque fois que je prie; je me tairai de même. L'un ne sera pas plus mal que l'autre. — Mais sa voix trahissait de l'inquiétude; elle n'était pas bien sûre... Il ne la rassura point, son anxiété lui plut, et il la laissa dans son cœur comme une abeille dans la corolle d'un lis.

Entre eux, il n'y avait que la petite barrière basse; il se demanda s'il ne la pousserait pas une fois de plus. Sa destinée dépendait de cela, bien qu'elle ne s'en doutât pas. Lionel était resté interdit devant sa confiance, sa naïveté, l'élévation inconsciente de son âme;... mais après tout...

— Après tout, qu'arriverait-il? se demandait Lionel en l'observant, tandis qu'elle essayait de fixer le bouton de rose à son habit; elle pleurerait un peu demain, et puis elle épouserait Jeannot, qui serait trop content d'une poignée d'or de plus, ou bien elle le suivrait à Paris, où elle perdrat pour jamais ses deux petits sabots et ses visions du Christ dans les champs, où elle ferait comme tant d'autres! Cela lui avait paru tout simple le premier jour, et maintenant elle l'aimait, elle ouvrait la porte d'elle-même, en lui disant : — N'entrerez-vous pas vous reposer encore un peu? Vous ne resterez pas longtemps parce que j'ai à piquer ce point pour la mère Marie, mais je vous montrerai les roses que je veux porter demain matin à l'église, en actions de grâces d'aujourd'hui. Vous les choisirez vous-même, et si vous les avez touchées, il me semblera que c'est vous qui les donnez à la sainte Vierge. Voulez-vous? — Elle parlait avec sa franchise ordinaire, tempérée cependant par une sorte d'hésitation timide et bienheureuse comme si elle se fût sentie à la fois plus près et plus loin de lui, depuis qu'il l'avait embrassée sous la tonnelle.

Lionel se détourna. — Non, dit-il, cueillez seule vos roses, Bébée ; si j'y touchais, elles seraient flétries. — Avec un regard rapide sur la route, pour s'assurer que personne ne l'observait, il l'embrassa une fois encore, repoussa violemment la porte derrière lui et disparut dans l'ombre. Bébée le suivit des yeux tant qu'elle put. Le village était tranquille ; les beuglements lointains d'une vache dans la prairie indiquaient seuls la présence d'un être vivant.

A moitié chemin, Lionel, qui réfléchissait, fit volte-face par une impulsion soudaine. Les élans les plus contraires dirigeaient toujours sa conduite. Il avait senti que l'heure était venue, qu'il fallait la quitter, l'épargner, comme il le disait lui-même, ou lui apprendre ce que les marguerites disent tout bas aux femmes. — Pourquoi pas ? se répéta-t-il ; de toute façon elle épousera Jeannot. — Puis une étrange pitié le reprit. Puisqu'il fallait lui dire adieu si vite, que Paris le rappelait, qu'il allait reprendre sa vie accoutumée, qu'après tout il avait trouvé la *Gretchen* idéale et la gloire avec elle, autant laisser intacte cette pauvre fleurette

des champs. Son monde rirait trop, s'il ramenait une maîtresse en sabots.

Cependant il avait regagné la porte de la cabane, il frappa et ouvrit. Bébée commençait à se déshabiller; elle avait ôté son fichu et ses sabots. La lune blanchissait encore ses épaules rondes, son cou de neige, ses petits pieds nus sur la glaise battue du sol. Elle tressaillit, et, avec un léger cri, jeta le fichu autour d'elle, par pur instinct de jeune fille, sans avoir peur de lui du reste.

Lionel pensa un instant qu'il ne s'en irait que le lendemain.

— Que voulez-vous? demanda-t-elle, un peu inquiète qu'il ne lui fût arrivé quelque accident pour qu'il revint si tôt.

Sans répondre, il l'enveloppa de ses bras et la sentit palpiter sous cette étreinte, tandis que le clair de lune découpait bizarrement sur le sol les feuilles du vieux lierre.

— Dis-moi, Bébée, tu as passé une heureuse journée, tout à fait heureuse avec moi, n'est-ce pas, mignonne?

Elle exhala un soupir de bonheur plutôt qu'elle

ne répondit : — Oui, — pressée contre lui avec la douceur de ses lèvres sur son front. Était-il possible qu'il ne fût revenu que pour demander cela ?

— C'est quelque chose, Bébée,... tu t'en souviendras toujours?.. Je n'ai pas voulu troubler ton plaisir par un seul nuage, car tu m'aimes un peu, n'est-il pas vrai? de sorte que j'ai attendu jusqu'ici pour te dire que je pars demain.

— Vous partez?

Il la sentit devenir froide comme la glace ; une profonde terreur, d'inférnales ténèbres passèrent sur elle ; jamais l'idée ne lui était venue qu'il pût partir.

Il la caressa comme un écolier cruel caresse un oiseau avant de lui tordre le cou.

— Mais vous reviendrez?

— Sûrement.

— Demain?

— Un peu plus tard.

— Dans une semaine?

— Je ne sais.

— Dans un mois alors?

— Peut-être.



— Avant l'hiver, en tout cas ?

Il détourna les yeux des yeux baignés de larmes qui l'imploraient, baissa ses cheveux, son front, son cou, et répliqua : — Sans doute !

Elle s'attachait à lui, pleurant en silence. Lionel ne pouvait souffrir de voir pleurer les femmes. — Écoute, Bébée, dit-il pour la calmer, tu n'es pas sage et tu me désoles. En mon absence, tu auras tant à faire ! Ne m'as-tu pas dit, folle, que tu voulais apprendre ? Eh bien ! je te laisse des livres, je te retrouverai savante. Crois-moi, les jours passeront vite. M'aimes-tu ?

Pour toute réponse, elle lui baissa la main.

— Tu travailleras donc plus que jamais, murmura-t-il, la bouche appuyée aux jolis bras qui entouraient son cou ; de cette façon, tu oublieras... non, ce n'est pas là ce que je voulais dire... tu prendras patience, — et songe que j'achèverai ton portrait, Bébée, que tout Paris le verra, que les grandes dames envieront cette petite fille en sabots...

Elle sanglotait sans bruit : — Vous reviendrez, vous reviendrez ?...

Il sentit ses yeux se voiler à leur tour, mais il sut mentir. — Je te le promets. — C'était bien plus facile pour lui de répondre ainsi, et pour elle c'était moins dur, croyait-il. Une dernière fois Lionel fut tenté de l'emmener; une dernière fois il se dit qu'il se lasserait d'elle et ne pourrait plus s'en débarrasser. Tout en la couvrant de baisers, il la détacha de lui et s'échappa. Elle le suivit, se jeta désespérée à ses pieds, sur la terre humide qu'elle battait de son front; mais, bien qu'il eût le cœur serré, Lionel ne céda pas.
— Je reviendrai bientôt,... sois tranquille... Adieu! — Il la força de rentrer et ferma la porte sur elle. Un cri étouffé parvint jusqu'à lui, mais il ne se détourna pas. Il traversa le petit jardin où il avait trouvé la paix et laissé le désespoir, et s'en alla comme il l'avait dit. Elle épouserait Jeannot, et il avait sa Marguerite, plus belle que celle de Scheffer.

VI

Les voisins virent que Bébée était devenue très-silencieuse, ce fut tout; les acheteurs la trouvaient pâle, tandis qu'assise au marché elle offrait ses fleurs d'automne, et quand les petits Vannhart l'appelaient pour jouer avec eux, elle répondait doucement qu'elle avait trop à faire pour pouvoir s'amuser.

Lise, la marchande de fruits, ne lui épargna pas les quolibets : — Déjà parti! Qu'est-ce que je disais? Au moins la moisson a-t-elle été belle tant qu'elle a duré? Jeannot te prendra-t-il avec une grosse dot?

Le vieux Jehan, qui était la meilleure âme du village, la regardait parfois en hochant la tête, tandis qu'elle travaillait au jardin : — Chérie, lui disait-il, tu as quelque peine qui te vient de cette image peinte. Tu ne ris plus... Ma fille riait... On

aurait dit un carillon de clochettes, et puis cela s'est arrêté tout à coup, elle était morte ; mais tu n'es pas morte, toi, Bébée, et cependant tu deviens muette comme si tu l'étais.

Ni aux railleries de Lise, ni à la tendresse de Jehan, Bébée ne répondait. Dans ses yeux, il y avait un appel pathétique et navré, comme celui que l'on remarque dans ceux d'un chien battu, qui, tout en souffrant par lui, ne cesse pas d'aimer son maître. Une seule pensée la soutenait : apprendre, être patiente et sage, afin qu'au retour il vît qu'elle avait fait sa volonté en toutes choses.

Les moissons étaient à l'abri, la terre brune fraîchement retournée, les chrysanthèmes blanches et violettes s'épanouissaient auprès des rosiers dépouillés de leurs fleurs, les feuilles commençaient à tomber, les écureuils à rentrer leurs noix et les pauvres à ramasser le bois mort. — Il a promis de venir avant l'hiver, se disait Bébée en sentant chaque matin qu'il faisait plus froid que la veille.

Elle avait la foi, que rien ne tue ; elle ne doutait pas, mais elle était lasse, lasse des insomnies fié-

vreuses, des longues journées vides, de l'attente perpétuelle sur le chemin désert, lasse de prêter l'oreille à chaque pas qui retentissait, de tendre dans le vide un regard anxieux qui ne rencontrait jamais ce qu'il cherchait, lasse comme un enfant perdu dans les bois, à bout de forces pour marcher, et dont le cœur se brise en songeant qu'il ne retrouvera plus jamais sa route.

Cependant elle allait à la ville comme de coutume porter les dernières fleurs de la saison, et, quand celles-ci lui manquèrent, à l'atelier, pour revenir chaque soir user ses yeux sur les livres qui devaient lui faire comprendre la vie et la rendre un peu plus digne de Lionel. A ce régime, elle maigrit, elle s'étiola. Jeannot, en revenant de la forêt la nuit, s'approchait parfois du volet entr'ouvert, derrière lequel brillait une petite lumière, et la voyait courbée sur quelque bouquin, la main enfouie dans ses cheveux, les sourcils rapprochés, les lèvres serrées par l'effort qu'elle faisait. Il s'en allait la rage dans le cœur, les larmes aux yeux, n'osant rien dire, mais sachant trop que Bébée ne l'aimerait plus jamais, pas même

d'amitié, car il avait parlé sévèrement de l'étranger du pays de Rubes, et depuis Bébée l'avait toujours évité.

— Tu m'en veux? avait dit le pauvre Jeannot d'un ton suppliant.

Elle répondait toujours : — Non, mais ne me parle plus. — Et comme il avait maudit son amant, Bébée était rentrée chez elle en fermant la porte au verrou.

Elle ne soupçonnait pas le mal que pensaient d'elle les voisins, mais leur froideur croissante ajoutait à sa tristesse. Les jugements du village sont à peu près ceux du monde; il n'y paraît pas vraisemblable qu'une fille s'enferme et maigrisse pour rien. On lui eût encore pardonné le péché, si ensuite, devenue raisonnable, elle eût épousé Jeannot; mais son chagrin muet était taxé d'hypocrisie, d'endurcissement. Le curé lui-même paraissait mécontent, persuadé qu'elle lui cachait quelque faute. Elle n'en était pas moins assidue à la première messe, car c'était tout ce qu'elle pouvait faire pour l'absent, et elle se sentait moins loin de lui quand elle priait le Christ d'a-

voir soin de son âme et de son corps. Tous ses jolis rêves étaient évanouis ; le chant du rouge-gorge ne lui racontait plus d'histoires, il n'y avait plus de promesses pour elle dans les nuages du couchant, les anges n'entouraient plus son lit, et il lui arrivait de s'écrier la nuit : — Pourquoi m'a-t-il jamais parlé ? J'étais si heureuse ! si heureuse ! — Mais aussitôt elle se reprochait cette ingratitude, cette trahison envers lui, et se haïssait elle-même pour avoir, dans sa pensée, péché contre Lionel un seul instant.

L'hiver vint avec des neiges épaisse ; on ne vit jamais Bébée aux veillées. Peu à peu, chacun s'éloigna d'elle, effrayé de sa morne tristesse. — Quelle honte, quel crime cette enfant a-t-elle donc dans l'âme ? se demandaient les commères. Tu l'as échappé belle ! mon garçon, disaient-elles à Jeannot. Il est clair que ce peintre l'a conduite à mal ; c'est une fille perdue. Elle n'aurait jamais fait le bonheur d'un honnête homme. Prends ton parti, épouse la grande Lise. — Mais Jeannot ne voulut jamais écouter les mauvais propos, ni regarder Lise seulement, bien que la porte de Bébée

restât fermée pour lui, et qu'elle ne semblât pas plus le voir quand il passait près d'elle que la neige foulée par ses sabots.

Une nuit d'hiver, la mère Marie mourut en murmurant : — Regardez bien ! guettez ! il entrera au port cette nuit. — Le matelot n'entra jamais au port, mais sa veuve alla enfin le rejoindre, et Bébée resta plus seule que jamais à réfléchir au sort de cette femme, qui avait attendu pendant cinquante ans un homme mort et un navire naufragé. Elle n'avait plus à travailler pour personne, ni le moindre lien avec qui que ce fût. L'hiver s'écula cependant, elle ne put comprendre comment. Elle avait perdu sa fraîcheur, ses yeux et son front avaient pris en revanche une expression qu'ils n'avaient jamais eue ; elle avait tiré des livres mille bribes éparses de science ; chaque soir, en s'endormant, elle les fermait sur cette pensée : — Je suis un peu plus près de lui ; je sais un peu plus. — L'amour, pour être parfait, doit être non pas seulement une passion, mais une religion. L'amour de Bébée en était une. Toutes ses actions, comme celles des saints, s'accomplissaient en vue

du Seigneur ; seulement le Seigneur de Bébée était un roi de la terre pétri de poussière et de vanité humaines ; mais qu'en savait-elle ? L'hiver s'écoula, et les perce-neige, les crocus, les pâles hépatiques, sortirent de terre souriantes. Toujours au printemps on avait vu Bébée courir d'un pied léger vers la ville, chargée de bouquets de violettes.

— L'hiver est fini, avaient coutume de dire les citadins, voici Bébée avec ses fleurs. — Mais cette année-là ils ne virent pas sa tête blonde se détacher sur le mur noir ci de la Maison du Roi. Bébée n'avait plus le cœur de dépouiller son jardin ; elle y laissait tout vivre et tout s'épanouir, afin qu'il fût dans sa plus grande beauté quand la main de Lionel viendrait soulever le loquet de la barrière. Hélas ! Lionel tarda tant à venir que la saison des violettes fit place à celle des roses, pendant que Bébée se consumait à l'attendre matin et soir. Rien n'est plus pénible dans la jeunesse que d'attendre. On supporte chagrins, privations, coups violents, mais attendre, laisser les longues journées languissantes, uniformes, s'évanouir une à une dans le passé, voilà ce qui tue lentement et

sûrement, comme la chute perpétuelle d'une goutte d'eau finit par user le rocher.

Il y avait près d'un an que Lionel était parti et Bébée ne doutait pas encore qu'il ne revint, car il l'avait promis, et elle se fiait à sa parole comme à celle de Dieu. Elle avait été forcée de s'apercevoir enfin de l'isolement où chacun la laissait, elle en souffrait sans le raisonner, de même qu'un petit enfant souffre de la faim et du froid sans savoir leur donner un nom. Une fois cependant, Reine, la sabotière, lui adressa la parole pour la prier, n'ayant sous la main personne qui pût lui rendre ce service, d'aller en ville appeler le médecin au secours de son enfant malade. Bébée fit la commission avec empressement ; elle éprouvait plus de sympathie que jamais pour les malheureux, ceux-ci lui eussent-ils témoigné de l'injustice. En passant par les rues qui lui étaient jadis familières, comme elle se demandait si c'était bien elle, cette Bébée qu'on avait vue suivre la même route, une année auparavant, choyée par tout le monde, sans autre souci que d'abriter ses fleurs contre le vent et le soleil, la voix forte de Lise la fruitière

éclata brusquement derrière elle : — La sotte ! s'écriait-elle, il ne lui reste plus aux mains que des épines. Pourquoi ne t'es-tu pas fait donner un rouleau d'or avant que ton amoureux ne s'en soit allé mourir à Paris ? Sans doute, malgré ses grands airs, il était gueux autant que les autres. Dame ! ce n'était qu'un peintre après tout.

— Vous avez dit *mourir* ? balbutia Bébée devenue blême.

Lise lui jeta une feuille déchirée dans laquelle elle pesait des fraises. C'était un journal vieux de trois semaines ; il disait que le peintre Lionel, dont *la Gretchen* avait fait sensation au Salon de cette année-là, était gravement malade à Paris, en danger de mort.

Bébée lut avec un cri de détresse qui arrêta le rire brutal de Lise : — Malade,... entendez-vous, il est malade, murmura-t-elle l'œil fixe,... et vous dites qu'il est pauvre ?...

— Sans doute, fit la marchande de fruits en haussant les épaules,... puisque c'est un peintre.

Elle jugeait les peintres d'après les nombreux rapins de sa connaissance.

— Vous avez été bien méchante envers moi, Lise, mais aujourd'hui je vous bénis, je vous aime ; que Dieu vous récompense ! dit Bébée d'une voix brisée qui changea en pitié les sentiments haineux de son ennemie. Puis, sans ajouter un mot, elle glissa le papier dans son sein et s'enfuit. Il était malade, il était pauvre ; comment hésiter ? Tous les dangers, toutes les difficultés, s'effacèrent devant cette pensée. Elle courut jusque chez elle, puis, sans perdre une seconde, fit un petit paquet de linge et porta la clé de sa cabane au vieux Jehan. — Je m'en vais à la ville, lui dit-elle. Si je ne reviens pas ce soir, voudrez-vous donner à manger aux poules, au sansonnet et arroser mes fleurs ? Faites-le pour l'amour de votre fille morte.

Elle ne lui laissa pas le temps de l'interroger. Chaque minute qu'elle perdait lui semblait précieuse et terrible. Bébée partit avec l'intrépidité de la jeune hirondelle, qui, du Nord, où elle est née, s'envole d'instinct à tire-d'aile par-delà des mers inconnues, vers des pays nouveaux, quand commence l'automne. Elle avait eu la force d'at-

tendre en silence pour lui obéir, quitte à ce que la vie se tarît chez elle goutte à goutte ; elle avait la force maintenant de se jeter dans des périls et des misères sans nombre, avec l'unique espérance de pouvoir le servir.

VII

Il faisait nuit. Elle avait son petit manteau d'hiver en drap de Frise, ses sabots et un panier où elle avait glissé parmi son linge quelques œufs frais et le rameau bénit des dernières Pâques. Elle ne savait pas au juste où était Paris, mais, ayant vu tant de gens y aller et en revenir, elle ne craignait nullement de ne pouvoir le trouver.

Bébée se rendit droit à la place du quartier Léopold, où les locomotives fument et grondent jour et nuit sur la voie ferrée. Des cloches sonnaient, des lumières s'entre-croisaient rapides, avec de longs sifflements; la foule se pressait bruyante, affairée.

— Pour Paris?.. dit-elle avec un accent de prière en suivant les autres voyageurs vers un guichet grillé.

— Vingt-sept francs ! Allons, vite ! lui répondit-on.

Bébée demeura tremblante, atterrée ; elle n'avait jamais pensé à l'argent, elle ignorait que la jeunesse, la force, l'amour, la bonne volonté, la prière, ne comptent pour rien en ce monde-ci. Une inspiration lui vint : elle détacha ses agrafes d'argent et les tendit à l'employé : — Voudriez-vous prendre ceci, qui vaut beaucoup plus ?

On se mit à rire autour d'elle. La pauvre enfant restait le bras tendu, suppliante : — Emmenez-moi, de grâce, emmenez-moi ! J'irai avec les moutons, avec les bestiaux, emmenez-moi seulement !

Mais le tumulte grossissait ; personne ne prit garde à elle, sauf un voleur qui lui arracha ses agrafes des mains et disparut dans cette cohue.

Ce qui lui parut être un énorme animal passa devant elle comme l'éclair, en soufflant par ses naseaux d'airain des tourbillons de flamme et de vapeur ; il y eut comme un roulement de tonnerre, puis tout rentra dans la nuit ; le train direct pour Paris venait de passer.

Un instant, Bébée demeura immobile, écrasée

par ce bruit, ce désastre, cet abandon : — Ne pourrais-je donc partir sans argent ? — demanda-t-elle à l'employé. Celui-ci la regarda d'un air de surprise et de pitié : — Vous devez certainement savoir que c'est impossible ! dit-il en fermant son guichet.

Elle sortit sur la grande place, le cœur endolori, mais non pas abattu. — Ainsi, dit-elle à une vieille femme qu'elle connaissait un peu et qui vendait des jouets de bois à l'entrée de l'avenue, il n'y a aucun moyen d'aller à Paris sans argent ?

La vieille secoua la tête : — Il n'y a rien à faire au monde sans argent.

— Est-ce loin pour y aller à pied ?

— Loin ! mon doux Jésus ! C'est au cœur de la France, à deux cent milles et plus, dit-on. Je ne connais que mon garçon qui y soit allé à pied, et il est cordonnier, il sait ce qu'il en coûte de marcher. Maintenant il fait de bonnes affaires là-bas ; non pas qu'il me le marque par écrit : quand ils n'ont besoin de rien, les gens n'écrivent pas.

— Votre fils est allé à pied, dites-vous ?

— Eh ! oui, il y a une dizaine d'années. Il n'a

vait que quelques sous et son bâton, il a voulu tenter le sort. Après tout, nos pieds nous ont été donnés pour voyager. Si vous y allez et que vous le rencontriez, dites-lui donc de m'envoyer quelque chose. Je suis lasse du métier.

Bébée s'éloigna résolue. Puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen que de marcher, elle marcherait. La fatigue n'effrayait pas ses deux petits pieds, habitués à braver la poussière brûlante de l'été, les boues glacées de l'hiver; mais combien, hélas! il faudrait de temps pour le rejoindre! et il était malade, elle le voyait dévoré par la fièvre... Bah! de bonnes âmes lui donneraient bien de temps en temps une petite place sur une charrette. Le monde avait toujours été bon pour elle, jusqu'en ces derniers temps. Pour atteindre Paris en quinze jours, il fallait faire des étapes de vingt milles; elle en aurait la force. Bébée compta ses sous et ses œufs, en se disant qu'elle vivrait de cela. D'abord elle avait pensé à lui offrir les œufs, mais l'important était d'arriver à Paris.

Elle fit une courte prière devant une petite chapelle au coin de la rue, essuya les larmes d'an-

goisse qui roulaient encore sur ses joues, et prit bravement la grande route sud-ouest de Paris.

La nuit était claire, étoilée. Bébée fit dix milles sans aucun effort, bien qu'elle n'eût jamais été aussi loin de sa vie, qu'une fois à la kermesse de Malines. Avec le mouvement et la pensée que ce mouvement la portait vers Liouel, il lui revenait quelque chose des douces visions d'autrefois ; elle souriait aux étoiles, et les peupliers agités par le vent lui faisaient l'effet des ailes et des épées d'une armée d'archanges. La route traversait la forêt ; elle y était à l'aise et rassurée comme les fauves eux-mêmes. A Boisfort, ce fut différent : les restaurants en plein air, les tonnelles ouvertes aux amateurs d'excursions champêtres et devant lesquelles stationnaient des chars-à-bancs égayés de grelots, lui rappelaient trop vivement cette journée funeste et délicieuse où il l'avait embrassée pour la première fois. Elle frissonna et se mit à courir jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé la solitude. Minuit sonnait quand elle atteignit le vieux prieuré en ruines de Groenendaal. Le village tout entier dormait. Elle avait froid, elle était lasse ; cepen-

dant elle n'osa frapper à aucune porte et continua son chemin sans faire de mauvaise rencontre ; tout au plus quelques rares passants, prenant cette petite forme grise qui trottait dans deux petits sabots pour une paysanne des environs qui se rendait à la foire, lui souhaitèrent-ils une bonne nuit en flamand. Quand l'aube commença de blanchir les plaines à l'orient, elle fit halte sous un hangar rempli de trèfle sec et y dormit deux heures ; mais elle se hâta ensuite de baigner son visage au ruisseau voisin et de déjeuner d'un sou de lait dans la première chaumière qu'elle rencontra, pour reprendre sa route au plus vite, en récitant son chapelet. La forêt l'entourait toujours avec ses mille chansons d'insectes et d'oiseaux. Non, Dieu ne le laisserait pas mourir... avant du moins qu'elle ne l'eût embrassé pour mourir avec lui.

A Rixensart, enfoui dans la verdure, des paysannes lui proposèrent avec bonté de partager leur repas, et remarquèrent entre elles qu'elle avait l'air d'un petit Jésus.

Réconfortée tantôt par un peu de nourriture et une bonne parole, tantôt par quelques heures de

repos dans une étable, tantôt par ses propres pensées, car l'espoir seulement de toucher la main de Lionel, d'entendre sa voix, faisait vibrer dans son cœur comme un chant d'alouette, elle arriva en passant par Ottignies, La Roche, Villers, Tilly, Ligny, Fleurus, aux champs de fer et de charbon qui entourent Charleroi. Là elle demeura consternée devant la sombre et bruyante laideur de ce qui lui parut être l'enfer. Cette épaisse poussière, pareille à de la suie, ces mineurs, ces verriers, ces cloutiers nus, hâves et noirs, le blasphème à la bouche, ces femmes qui n'avaient plus figure de femmes, ces enfants déguenillés qui hurlaient ou qui lâchaient leurs chiens après elle, le fracas qui résulte de l'activité incessante de quatre-vingt mille ouvriers, tout cela ne ressemblait à rien qu'elle connût. Elle préféra ne pas dormir cette nuit-là plutôt que de pénétrer dans aucun de ces antres, et lorsque Charleroi fut derrière elle, il lui sembla, pauvre fille, avoir vieilli de dix ans, depuis l'époque où elle filait paisible dans son petit jardin. La vue même de la vallée de la Sambre ne ranima guère ses forces épuisées par le manque

de sommeil et de nourriture. Elle n'osait dépen-
ser trop vite son mince trésor et se serait fait
scrupule de mendier. D'ordinaire cependant on
était bon pour elle, la voyant si jeune et si pauvre ;
on lui eût donné l'hospitalité, si elle eût voulu
s'arrêter ; mais comment aurait-elle cédé à la fa-
tigue, dans l'ignorance où elle était de ce qu'il de-
venait à Paris ? Tout au plus faisait-elle halte
dans les églises de village, le temps de prier pour
lui. Ses petits sabots étaient si usés qu'à travers,
les pieds sentaient la chaleur de la route. Quanc
elle atteignit la frontière, elle crut voir tout le
pays qu'elle venait de parcourir tournoyer autour
d'elle ; cet étourdissement se dissipia, chassé par
une nouvelle angoisse. Le pire de tous les obsta-
cles, le plus imprévu, le plus incompréhensible
pour elle, était encore à surmonter. Elle n'avait
point de papiers, on la repoussait comme une cri-
minelle. Bébée ne savait rien de la loi, mais elle
comprit vaguement qu'il lui était défendu d'entrer
en France, et se laissa tomber sous un arbre avec
des sanglots de désespoir. Pourquoi ne passerait-
elle pas ? C'était la même route, les mêmes haies,

les mêmes maisonnettes blanches, les mêmes paysans en blouses bleues, les mêmes attelages de bœufs; elle ne voyait point de séparation, point de différence, et ces hommes lui disaient qu'elle était en Belgique, qu'ils étaient en France, qu'elle ne passerait pas! Cette déclaration faite, ils lui tournerent le dos. Les nuages blancs continuaient à voyager vers le sud, mais elle,... elle pouvait mourir ici, tandis que lui mourrait là-bas! nul ne s'en souciait.

Un colporteur passa cependant, chargé d'horloges de la Forêt-Noire. Il s'arrêta pour lui demander ce qu'elle avait. Aussitôt elle fut à genoux devant lui : — Venez à mon secours, ayez pitié de moi! Je suis venue à pied de Bruxelles, mon pays, et les soldats refusent de me laisser passer parce que je n'ai pas de papiers... Quels papiers? Je n'ai jamais fait de mal, je ne dois un sou à personne, j'ai marché tout le temps. Est-ce de l'argent qu'ils veulent? Je n'en ai pas, on m'a volé mes agrafes, et, si je n'arrive pas enfin à Paris, je ne le reverrai plus jamais,... plus jamais, grand Dieu!

Ses cris, ses larmes, touchèrent le colporteur,

qui avait vu des gens de toute sorte et savait reconnaître la vérité du mensonge. — Levez-vous, dit-il tout bas, et je vous ferai passer. C'est contre la loi, je risque d'être mis en prison,...tant pis ! Ma fille est restée à Marbois avec un amoureux ; son nom et son signalement serviront pour vous. Je ne sais pas quelle est votre peine, mais elle est grande, et vous êtes gentille, pauvre petite ! Debout, suivez-moi, pas un mot surtout ! Il faut que l'on vous prenne pour une Allemande muette comme souche.

Elle obéit, ne comprenant rien, sauf qu'il était bon et qu'il la ferait passer en France.

Alors le bonhomme joua fort bien une petite comédie pour tromper les douaniers, la grondant d'avoir perdu son chemin, de n'être pas restée avec lui, de pleurer comme une sotte. Les douaniers regardèrent Bébée tout juste assez pour plaindre le prétendu père sur sa jolie figure, examinèrent les papiers, et les laissèrent passer tous deux. — Maintenant, dit le colporteur, ne me remerciez pas et ne faites pas mine de me quitter, nous sommes encore trop près de la douane. Racontez-moi votre histoire plutôt.

Mais Bébée ne pouvait parler ni de lui ni d'elle-même, et son silence offensa le colporteur, qui l'appela ingrate, en regrettant, disait-il, de ne l'avoir pas abandonnée à son sort, ce qui ne l'empêcha point, après l'avoir rudoyée, de lui glisser de force une pièce d'argent dans la main lorsqu'il se sépara d'elle sur le chemin de Saint-Quentin.

Ce chemin était plat et triste, mais d'un aspect qui lui rappelait son Brabant natal ; elle était à bout de forces, mais elle se sentait en France, dans sa patrie à lui. Dieu était bon !

Cependant Bébée avait parfois le vertige, le sol semblait trembler sous ses pas, ou bien elle s'éveillait en sursaut dans des lieux inconnus, croyant voir la vieille Marie ; mais Marie ne pouvait lui faire de mal, elle n'avait pas peur. Jamais, en somme, depuis le soir où il lui avait dit adieu, elle n'avait été aussi heureuse. A mesure que son corps devenait plus faible, son imagination s'exaltait. Elle se rappelait nettement tout ce qu'elle avait appris dans les livres. Certes, auprès de lui, elle allait être encore bien ignorante,... un

peu moins pourtant ; elle se promettait de lui faire la lecture, elle se voyait à genoux devant lui, le soignant, le servant, l'adorant, trop récompensée s'il daignait seulement l'effleurer de ses lèvres. Les pensées de Bébée n'allait pas au-delà. Quand l'amour atteint ce degré de ferveur, il ne se souvient que de lui-même, le reste cesse d'exister.

Quiconque se rappelle le monde extérieur peut jouer avec la passion ou s'amuser du sentiment ; il n'aime pas. Bébée n'entendait rien de ce qu'on lui disait, n'avait point conscience de ce qu'elle faisait, sauf de marcher, de marcher toujours, sur la route qui se déroulait comme un interminable ruban pâle. Dans ses yeux bleus finit par s'allumer une flamme intense qui effrayait ceux qui la rencontraient ; ils la croyaient prise de fièvre ou folle.

Sa jupe était déchirée par les ronces, tachée par toutes les intempéries des saisons ; elle n'avait soin que de ses boucles blondes auxquelles il tenait tant et sur lesquelles il promènerait bientôt sa belle main effilée. Quinze jours après celui où elle avait quitté son village, Bébée vit Paris resplendir

au soleil. Le moyen de se reposer maintenant si près du but ! Ses oreilles bourdonnaient, sa tête était alourdie par une douleur persistante. Quelqu'un qui cueillait des cerises dans un jardin de banlieue lui demanda : — Étes-vous malade ? — Bébée répondit avec un radieux sourire : — Je ne sais pas, je suis contente !

Il y avait vingt-quatre heures qu'elle n'avait mangé quand elle passa une rivière dorée par le soleil couchant. Paris l'environnait dans sa gloire ; mais le pigeon qui regagne son pigeonnier ne regarde pas autour de lui. Personne ne fit attention non plus à cette petite paysanne qui portait sur l'épaule un paquet au bout d'un bâton. Il en vient tant d'autres à Paris chercher fortune, trouver la honte ou la misère ! — Bien qu'elle ne regardât rien, Bébée aperçut quelques paquets de roses moussues qu'une bouquetière vendait sur le quai, comme elle avait vendu les siens devant la Maison du Roi. Il ne lui restait que deux sous, elle acheta deux de ces petits boutons que Lionel avait aimés. La bouquetière lui indiqua la rue qu'elle cherchait ; il lui semblait maintenant avoir des ailes

et entendre autour d'elle une délicieuse musique. Bébée tira son chapelet de sa poche et dit rapidement quelques *Ave* d'actions de grâces. La nuit était venue quand elle entra dans la maison de Lionel. Elle prononça son nom à voix basse comme si c'eût été une chose sacrée qu'on ne pouvait nommer tout haut. Le concierge lui indiqua l'étage et se mit à rire en écoutant ses sabots claquer languissamment sur les marches. Elle en compta dix, vingt, trente, quarante, trois étages enfin! — Il faut qu'il soit bien pauvre, pensa-t-elle, pour demeurer si haut! — Et cependant la maison était belle, on eût dit un palais.

Le cœur de Bébée battait si fort, qu'elle était comme suffoquée, ses membres tremblaient, elle avait devant les yeux un brouillard rouge, mais elle remerciait Dieu à chaque marche. Encore un instant, et elle verrait le visage du seul être qu'elle aimât au monde. — Comme il sera content! se répétait-elle pour combattre une inquiétude éveillée pour la première fois. Ne le fût-il pas, qu'importait après tout? Puisqu'il était malade, elle serait là pour le soigner, et quand il guérirait,

s'il lui ordonnait de s'en aller, eh bien! on pouvait toujours mourir. Elle était devant la porte; elle sonna. La porte parut s'ouvrir d'elle-même, et, n'apercevant personne, elle avança. Elle vit des lampes allumées, elle respira des parfums lourds, étranges; il y avait dans toutes les chambres une profusion de tapisseries, d'armes, de vieux tableaux qu'elle trouva tristes et magnifiques. Le clic-clac de ses sabots était étouffé par l'épaisseur moelleuse des tapis. Non, ce n'était pas la demeure d'un homme pauvre.

Une terreur profonde la glaça. Au bout de la troisième chambre, elle se trouva devant un rideau qu'elle écarta timidement. — C'est moi, Bébée, dit-elle en tendant les deux boutons de roses moussues.

Les paroles moururent sur ses lèvres; elle demeura immobile, rivée au sol. Une grande chambre éclairée à demi lui était apparue comme en rêve. Étendu sur son lit, le coude enfoncé dans un oreiller de dentelle, il jouait aux cartes. Des femmes parées, dont les cheveux flottaient artistement crépelés sur des épaules nues, des hommes qui

riaient et qui buvaient entre eux, faisaient cercle autour du lit, et, plus rapprochée de lui que les autres, son bras superbe, auquel s'enroulaient des anneaux d'or, passé autour du cou de Lionel, Bébée vit surtout, dominant toute cette scène, une belle créature brune et rieuse, qui lui fit l'effet de quelque serpent velouté. Des nuages de fumée, des éclats de voix joyeuses et perçantes, l'odeur du vin et des fleurs, troublèrent ses sens ; elle restait là, pétrifiée, ses boutons de roses à la main. Soudain elle les laissa tomber, et, avec un cri déchirant, se détourna. Lionel, à ce cri, avait levé la tête. Il la vit et poussa un sourd blasphème en secouant l'étreinte de la courtisane qui l'enlaçait ; mais Bébée était déjà loin. Elle avait fui à travers les salons vides et l'escalier, comme un lièvre devant la meute ; elle courait maintenant le long des rues éclairées. Elle continua toujours ainsi jusqu'à la rivière et arrivait au bord quand un homme la saisit, l'arrêta. La malheureuse lutta contre lui. — Laissez-moi mourir ! laissez-moi ! criait-elle, s'élançant de toutes ses forces vers l'eau silencieuse qui emblait l'attendre ; puis elle perdit connaissance.

Lorsqu'elle revint à elle, le visage de Jeannot était penché, tout humide de larmes, sur le sien. Il était parti pour Paris en apprenant sa disparition du village, il l'attendait depuis de longs jours à la porte de la maison de Lionel. Bébée recula en frissonnant, et l'œil sec, égaré : — Ne me touche pas, emmène-moi !

Ce fut tout ce qu'elle lui dit. Elle ne parut jamais s'arquer comme un fait étrange qu'il se fût trouvé là, au bord de l'eau. De son côté, il ne lui adressa aucune question et l'emmena, puisqu'elle le voulait. Dans le wagon, elle se tenait droite et muette, l'expression de son visage effrayait Jeannot. Quand il voulait la toucher, elle se rejetait en arrière, tremblante. Le pauvre brûleur de charbon finit par se blottir dans un coin pour pleurer comme un enfant, le visage caché entre ses mains. Cette affreuse nuit se passa de la sorte ; elle ne comprit rien de ce qui lui arrivait jusqu'à ce que, entrant vers l'aube dans son petit jardin, elle entendit le sansonnet crier : — Bonjour ! bonjour ! — Même alors, elle promena autour d'elle des regards effarés, sans prononcer une parole. Ces

seize jours étaient-ils un rêve? Elle n'en savait rien.

Les femmes du village, que Jeannot appela, s'empressèrent d'accourir, en déplorant la dureté dont elles s'étaient rendues coupables. Elles la déshabillèrent, la mirent au lit. Bébée les laissa faire. Tout ce que put raconter Jeannot fut qu'il l'avait trouvée à Paris et qu'il l'avait empêchée de se noyer. Les voisines se reprochèrent entre elles de lui avoir fermé leurs portes et leurs cœurs; en admettant qu'elle eût été coupable, elle était si jeune! Les trous dans les semelles des petits sabots les touchaient profondément. Qu'avait pu voir la pauvre petite dans ce terrible Paris qui l'eût changée à ce point? Elles ne s'en doutaient pas; Bébée n'en parla jamais.

Le coq chantait gaîment au soleil, les abeilles bourdonnaient dans les poiriers fleuris, les feuillesjetaient sur le sol leur ombre capricieuse. Tout était exactement de même que l'année précédente, où Bébée s'était éveillée dans la joie d'avoir seize ans; mais Bébée, incerte sur son petit lit, ne paraissait reconnaître personne.

Jeannot resta tout le jour assis sous la porte auprès du rouet abandonné la mère; Krebs la gardait, le vieux Jehan murmurait sans cesse : — Morte aussi!

Le soleil allait se coucher, quand Bébée, se soulevant, appela tout à coup. On courut vers elle. — Allez me chercher un bouton de rose, de ceux qui ont de la mousse, dit-elle. — On lui en apporta un tout humide de rosée. Elle le baissa et le coucha dans un de ses petits sabots.

— Vous lui enverrez cela, reprit-elle épuisée; vous lui direz que j'ai marché tout le temps. — Sa tête retomba, la vie s'éteignit de nouveau sur ses traits.

Les voisines avaient laissé le bouton de rose dans le sabot, sans comprendre ce qu'elle voulait dire.

La nuit venue, Jeannot était en prière à la chapelle des Sept-Douleurs avec le curé, la mère Krebs dormait sur sa chaise; elle était vieille et avait beaucoup travaillé. Une seconde fois Bébée regarda autour d'elle. Bébée ne vit pas sa petite maison remplie des objets qui lui avaient été

chers ; elle ne voyait que cette femme brune et hardie, un bras passé autour de son cou. Ses deux pieds se posèrent à terre, ces jolis pieds qu'il avait voulu vêtir de bas de soie. Pauvres petits pieds ! elle les plaignait, ils l'avaient si bien servie, ils étaient si las ! Son corps, son cerveau, lui faisaient mal. Elle baissa le bouton de rose une fois de plus et le remit dans le sabot, en pensant qu'elle était dans une grande ville, bruyante, insensible, avec la rivière tout près et ses rêves morts quis'en allaient à la dérive, tandis que cette femme l'embrassait, lui ! En un instant, elle fut debout. La porte sur le seuil de laquelle elle avait filé, chanté pendant mille heureux jours, était ouverte. Les lis se balançaient au vent, elle ne les reconnut pas. Tout ce qu'elle voyait, c'était cette femme qui l'embrassait. Là-bas s'étendait la pièce d'eau, l'eau douce et calme, assombrie par l'ombre des noisetiers et des saules, où les cygnes dormaient dans les roseaux, où se berçaient les larges nénufars ; mais elle prenait cette eau amie pour la cruelle rivière de la ville étrangère, et elle sortit dans les allées familières à son enfance, elle

courut faiblement parmi les buissons, se croyant toujours au milieu des rues de Paris. — Il n'a pas besoin de moi! disait-elle aux étoiles, il n'a pas besoin de moi! D'autres femmes sont là pour l'embrasser... Puis, avec un petit cri tremblant comme celui de l'oiseau qui reçoit du plomb dans l'aile, elle demeura une minute en suspens au-dessus de l'eau et lui tendit les bras. — Il n'a pas besoin de moi, et je suis si lasse, mon Dieu! — Elle se pencha en avant, telle qu'un enfant fatigué qui se traîne vers sa mère, et laissa les eaux vertes et profondes la reprendre où naguère on l'avait trouvée souriante parmi les nénufars. Là, elle reposa bientôt paisible, le visage tourné vers les étoiles. Elle n'avait été que Bébée : les voies de ce monde s'étaient trouvées trop rudes pour elle.

Quand les messagers de Lionel arrivèrent ce jour-là, ils ne purent que lui reporter un bouton de rose mort et une paire de petits sabots percés par la marche.

— Quelqu'un m'a aimé une fois, dit-il aux femmes qui s'étonnent de voir ces sabots chez lui.

LA BRANCHE DE LILAS

I

Oui, je serai fusillé dès l'aube, on le dit, — et pour une branche de lilas! Vous ne me croyez point?.. Souvent, pour faire tuer un homme, il n'en a pas fallu davantage. Un regard, un sourire, une larme, une fleur fanée, — c'est peu, et c'est beaucoup quand cela vient d'une femme, — beaucoup, tout le présent, tout le passé, tout l'avenir.

Voici le lilas,... regardez. Il n'a plus ni couleur, ni parfum, ni beauté, il est flétris; ne dirait-on pas un amour mort?

Vous m'avez demandé mon histoire. A quoi bon? Avoir une histoire, c'est un luxe pour les

riches. Que sert aux pauvres d'en avoir une ? S'ils la racontent, qui les écoute ? Et j'ai toujours été pauvre. Cependant je fus heureux jusqu'au jour de printemps où fleurit ce lilas.

Je suis un comédien ; ma mère était danseuse. Mon père... Bah ! c'est encore là un luxe pour les riches.

Ma mère fut toujours fort obscure ; elle allait avec sa troupe, en certaines saisons, de ville en ville. Je me rappelle que, quand j'étais petit, elle me portait sur son épaule, et que j'attrapais les papillons au soleil le long des routes, tandis que nous avançions. J'étais un gros enfant brun et turbulent, laid comme je le suis encore ; mais pour elle sans doute, chère âme ! j'étais beau. Je devais lui donner beaucoup d'embarras, toujours en route comme elle l'était ; mais elle ne me le marqua jamais. Quelque fatiguée qu'elle fût, elle ne l'était jamais assez pour ne pouvoir jouer avec moi. Pauvre petite mère, fluette et blanche, je la vois encore danser sous ses paillettes, du rouge aux joues, cherchant toujours des yeux son cher garçon, qui ne savait que grogner quand il avait faim, et j'avais faim souvent,

je m'en souviens aussi; ce n'était pas sa faute, elle se serait usé les pieds à danser pour pouvoir m'élever comme un prince, si la danse avait pu lui donner la fortune. Pauvre mère! elle tomba d'un ciel de carton, et la chute fut mortelle. Je n'avais que cinq ans, et je me la rappelle pourtant comme si c'était hier, dans son corset d'écarlate et ses jupes courtes, s'élançant hors de scène, son rôle joué, pour me saisir dans ses bras et me couvrir de caresses... Je me la rappelle pleine de grâce, la grâce d'un oiseau sur quelque branche fleurie par l'été; mais si j'ai raison de la voir ainsi, ceux pour qui elle dansait avaient tort, car le public ne trouva jamais rien de remarquable en elle, et elle mourut comme elle avait vécu, actrice ambulante jusqu'à la fin.

Piccinino fut le dernier mot qu'elle prononça; elle m'avait toujours appelé ainsi, je restai Piccinino. Je devais avoir quelque autre nom que me donnait la loi, mais la loi et moi nous ne fûmes jamais grands amis.

La petite troupe à laquelle appartenait ma mère fut bonne pour moi. J'étais orphelin, sans le sou,

fort laid, je l'ai dit ; mais ces bohèmes sont charitables. Ils rivalisèrent à mon égard de procédés généreux. En grandissant, je pris le goût du théâtre. Comment me serais-je figuré la vie sans l'aigre petit orchestre qui avait couvert mes premiers cris, qui m'avait égayé ensuite ? Cette flûte, ce tambour me semblaient aussi nécessaires à l'existence que la lumière du soleil elle-même. Je jouais les petits rôles qui peuvent convenir à un enfant, et je les jouais bien, au dire de mes amis. Quant à moi, je n'en sais rien ; tout ce que je sais, c'est que les planches de notre petit théâtre étaient pour moi la patrie, et que je ne fus jamais intimidé par les regards du plus nombreux public ; c'étaient pour moi au contraire des regards amis, ceux des seuls amis que j'eusse au monde. J'aimais tant les faire rire ! Moi, un petit laideron que les autres enfants huiaient dans la rue en l'appelant vilain saltimbanque, je pouvais par ma gaîté, par mon talent, tenir sous le charme des hommes, des femmes, des pères de famille, des grands parents ; ces enfants, mes ennemis, n'auraient pas exercé sur leurs ainés l'influence irrésistible que je possépais.

C'était ma vengeance, et elle m'était douce. Du reste je n'en voulais à personne, j'étais de bonne humeur, et je le fus toujours jusqu'au temps où fleurit ce lilas. Nous menions joyeuse vie en somme. Il fallait voyager par toutes les intempéries des saisons, afin d'atteindre telle ville ou tel village pour tel anniversaire ou telle solennité, coucher dans des greniers quand les auberges se trouvaient pleines; souvent nos recettes couvraient tout au plus les frais d'installation et d'éclairage. N'importe! nous tirions le meilleur parti possible des circonstances, unis comme doivent l'être de bons camarades, sans autres rivalités que celles de notre art, libres d'abord. Combien de fois, en traversant les villes, nous disions-nous que notre sort valait mieux que celui des bourgeois, condamnés au même toit et au même horizon jusqu'à l'heure où la tombe s'ouvre pour eux dans le lieu même où ils sont nés, tandis que nous allions devant nous, à notre guise, sans jamais nous arrêter assez longtemps dans un même site pour nous en lasser, sans que rien se dressât entre nous et l'immen-sité des cieux! L'hiver nous faisait cependant payer

un peu nos jouissances, — l'hiver est rude aux races errantes : si l'été durait l'année entière, tout le monde voudrait être bohémien ; mais les autres se privaient volontiers du nécessaire pour que je ne manquasse de rien. J'étais l'enfant adoptif de toute la troupe, et ma pauvreté était si riante que je ne désirais rien de mieux, n'ayant jamais du reste connu autre chose. Quant à ma laideur, je ne la regrettai pas, puisque chacun déclarait que ma physionomie était des plus heureuses pour l'emploi comique dont j'étais chargé.

La première fois que je désirai plaire aux yeux, c'était un jour de procession dans une ville de province. Des petites filles voilées de blanc, qui passaient auprès de moi, la croix en tête, reculèrent, et l'une d'elles, la plus jolie, me poussa du trottoir sur la chaussée en disant : — C'est bête d'être aussi laid que cela ! — Je trébuchai tout éperdu sous le mépris de ce petit ange ; mais le soir vint, et je revis la même tête blonde au théâtre que nous avions dressé sur la place du marché. Je ne vis qu'elle. La fillette riait, elle applaudissait, émerveillée, hors d'elle-même. Mes

camarades me dirent que je n'avais jamais aussi bien joué. Tandis qu'ils me félicitaient, je ne les voyais toujours pas, je ne voyais rien que cette petite tête blonde. — Demandez-lui maintenant s'il est bête d'être laid! dis-je, éclatant d'un rire nerveux. — La pièce jouée, je m'évanouis.

Tout ceci ne vous intéresse pas. Que j'aie souffert ou été heureux, que j'aie aimé ou haï, personne ne s'en souciera. Un chien savant souffre cruellement sous le bâton, et il est capable de s'attacher de toutes ses forces à quiconque ne le bat pas, mais les douleurs, mais l'amour d'un chien savant ne comptent pas dans le monde. Je n'étais rien de plus que lui. N'est-il pas horrible de penser aux émotions, aux efforts qui sont sans cesse gaspillés en pure perte! Des millions de créatures vivantes prodiguent à chaque instant le sang de leur cœur. Si c'était pour quelque chose encore; mais non, point de but!.. Je divague, je ne puis m'en empêcher. Il faut que je parle de moi à ma manière ou que je n'en dise rien.

Je grandis au milieu de ces bonnes âmes, qui étaient des parias pour le grand nombre. La mort

de notre vieux directeur, — il mourut de froid, ayant donné par une rude nuit d'hiver son manteau à une pauvre femme en mal d'enfant, — cette mort fut cause que notre petite troupe se dispersa. J'allais tantôt avec les uns, tantôt avec les autres. J'aimais la liberté, le changement, l'aventure, jusqu'aux risques et aux privations de la carrière que j'avais toujours suivie ; j'atteignis ainsi dix-huit ans. J'étais robuste de corps, j'avais au moins le talent de faire rire. Ai-je besoin d'ajouter que je ne craignais pas l'avenir ? Je me joignis à diverses troupes, et j'eus des succès, qui ne suffirent néanmoins à me faire remarquer par aucun *impresario*, ni attirer dans aucune capitale. Je n'étais pas, je crois, assez grossier pour les grands théâtres. Ne vous figurez pas que ce soit là de l'ironie. Le goût des villes exige des gestes indécents et n'estime la plaisanterie que si quelque gravure se dérobe sous l'équivoque. Or mes bouffonneries étaient franches, ma gaieté de bon aloi et fort inoffensive. La populace qui venait oublier au spectacle ses labeurs et ses besoins ne fut jamais pire pour avoir ri en m'écou-

tant. Qu'importe encore? dira-t-on. Rien à vous, peut-être; mais, quand on va mourir au point du jour, il n'est pas désagréable de se rappeler qu'en faisant de l'art selon ses moyens on n'a corrompu personne. Je n'étais pas un saint, loin de là. J'avais mes folies et mes vices comme un autre; ce que je prétends seulement prouver, c'est qu'il n'est pas de carrière qu'on ne puisse ennobrir par la manière dont on l'exerce, fût-ce celle de bouffon. — Vois-tu, me disait notre vieux directeur quand j'étais enfant, ces gens-là viennent se réjouir chez nous pour un peu de temps, et puis ils emportent dans leurs mansardes un refrain de nos chansons, un éclat de rire qui reviendra peut-être aux mauvais jours sur leurs lèvres affamées; ce sera le rayon de soleil dans la caverne, Piccinino; pensez-y quand un sot te jettera au visage comme une injure ton titre de comédien ambulant.

Je me trouvais heureux, je le répète, bien que je n'eusse jamais plus d'argent qu'il ne m'en fallait pour le plus mauvais gîte et la plus maigre chère; mais notre bonheur dépend beaucoup de nous-mêmes. C'est un lieu-commun de prédica-

teur, je le sais; c'est vrai malgré cela. Tant qu'on n'a pas de regrets, on peut être heureux, et je n'enviais personne, par ignorance sans doute. Si j'avais su ce que c'était que la richesse, sa puissance et ses plaisirs, j'en eusse été avide comme le reste des hommes; mais je ne savais pas, et ce n'était point ma nature d'être jaloux de la simple possession des choses. Boiteux, j'eusse envié passionnément ceux qui marchent droit et vite; puisque je pouvais franchir d'un pas leste les prairies, et les bois, et les neiges, à quoi bon envier les gens qui roulaient en carrosse? J'eusse trouvé cela sot, puéril et ingrat. Ignorance, je le répète! Chacun a pu remarquer que les hommes qui savent beaucoup de choses en envient beaucoup d'autres; ne sachant rien, je n'enviais rien.

J'avais mes peines, mais comme elles sont effacées aujourd'hui! Je ne me rappelle plus que les paysages ensoleillés, le ciel bleu, les chants d'oiseaux, la fenêtre qui s'ouvrait pour laisser voir une rose pareille à la joue d'une jeune fille ou une jeune fille pareille à une rose, les treilles hospitalières et ces vieilles églises où j'entrais volontiers

seul le soir pour errer avec recueillement, dans le crépuscule, la fraîcheur, les odeurs vagues d'eau bénite et d'encens, parmi les tombeaux. Ils sont bien passés, ces jours, ces nuits; ne me mesurez pas les réminiscences. Laissez-moi me souvenir tandis que je le peux, puisque tout est oubli là-bas, assure-t-on.

BIBLIOTECA CENTRAL

UNIVERSITATI

BUCHARESTI

II

Au printemps, j'arrivai avec mes camarades dans une petite ville des bords de la Loire, une ville ancienne, haut perchée sur un coteau rocheux, entourée de remparts croulants tout en fleurs, de fossés tout blancs de muguet. Par-dessus les murs des jardins, les lilas secouaient leurs panaches. Je respire encore ce parfum, je le respirerai, je crois, dans la fosse où l'on me jettera. Nous entrâmes à midi; le lendemain était jour de fête, et la vieille ville grise, momentanément éveillée de sa torpeur, était animée par une affluence de paysans qui se joignait à la population pour encombrer le champ de foire et le mail. Comme je passais, portant ma part de tente, le flageolet et le tambour sonnant avec leur gaité ordinaire devant nos pas fatigués, j'entendis soudain une voix au-dessus de ma tête, une voix de femme, haute et claire. — Qu'il est

laid celui-là ! s'écriait-elle en riant. Sa figure à elle seule est une charge. Il ferait mourir de rire les chiens de la rue.

— Chut ! dit une autre voix. Qui sait ? peut-être entend-il, et il a l'air si fatigué !

La première voix éclata de plus belle : — Bah ! il est trop laid ! Pourquoi Dieu met-il au monde des êtres pareils ?

Et une branche de lilas m'effleura le visage d'une caresse singulièrement fraîche et suave. Celle qui parlait si haut me l'avait jetée dans sa gaîté moqueuse. Il y avait dessus un petit papillon couleur de safran et une abeille dorée. L'abeille s'arrêta sur ma main l'espace d'une seconde, puis s'envola ; le papillon resta collé aux fleurs. Je levai les yeux. Elle s'appuyait au vieux mur moussu, les branches de lilas s'entre-croisant au-dessus, au-dessous et tout autour d'elle ; ses cheveux d'or brillaient au soleil ; elle avait une grappe de lilas au corsage. Vous la peindrai-je ? Non. Pensez seulement à la femme qui, pour vous, entre toutes celles de son sexe, a représenté l'amour ; Ce n'était qu'une fille du peuple, une orpheline

qui, simplement vêtue, se reposait de son travail de la journée en regardant les passants par-dessus le mur. Pour moi, elle devint l'univers. Chose étrange, nous voyons des milliers de visages, nous entendons des milliers de voix, nous rencontrons des milliers de femmes une fleur au corsage, un sourire dans les yeux, et elles ne nous touchent pas. Puis il en passe une qui est pour nous la vie et la mort, et qui joue avec l'une ou l'autre aussi étourdiment qu'un enfant avec ses hochets. Elle n'est ni meilleure ni plus belle que toutes les précédentes, et pourtant sans elle le monde serait vide pour nous.

Je continuai ma marche, tenant la branche de lilas, cette pauvre branche aujourd'hui desséchée. Elle était si brillante alors, si parfumée, si fraîche sous les baisers du papillon et de l'abeille! Il y a de cela juste deux ans. Les lilas sont-ils en fleur là-bas, je me le demande? Bien sûr, et elle les cueille, et elle les jette à son amant. Pourquoi pas?

Pensera-t-elle à la branche qui est morte, à la branche qui fleurissait dans la saison dernière,... il y a si longtemps, si longtemps? Non, sans doute.

Les lilas ne vivent qu'un jour, mais cette journée rapide est moins courte que la mémoire d'une femme... Je ne pourrais dire comment je jouai ce soir-là ; je ne savais ce que je faisais. Tout autour de moi flottait l'odeur des lilas, et dans la foule houleuse je ne cherchais qu'un seul visage. Il n'y était pas.

Quand le spectacle fut terminé au milieu des applaudissements, je me débarrassai de mes camarades et des braves gens qui nous faisaient accueil pour retourner à cette petite rue escarpée qu'embaumait les lilas. Ceux-ci avaient perdu leur couleur sous les rayons de la pleine lune, et leurs arômes chargeaient lourdement la brise.

Je me promenai de long en large toute la nuit. Au lever du soleil, je demandai à un tailleur de pierre qui se rendait à sa besogne quels gens demeuraient derrière ces murs en ruines. — Personne, me répondit-il ; ce sont les murs d'un ancien jardin de couvent où maintenant tout le monde se promène à son gré. — Je ne lui adressai pas d'autre question. Un étrange silence, une timidité nouvelle, pesaient sur moi.

Rentré dans la misérable petite auberge où la troupe avait cherché gîte, je regagnai ma mansarde pour contempler et baiser à mon aise la branche de lilas. Il me semblait que ma destinée y fût attachée en quelque sorte. Je l'avais mise dans l'eau et à l'ombre, mais déjà elle était flétrie, et le petit papillon jaune était mort. Tout le jour, je m'efforçai de découvrir la femme qui l'avait laissé tomber avec de si dures paroles ; je n'y parvins pas. C'était grande fête, les rues étaient pleines de monde, ruisselantes de bannières, de banderoles, d'enfants de chœur en robes blanches, de petits chérubins une couronne printanière au front ; parmi tous ces visages, je ne reconnus pas le visage que je cherchais. Elle devait être là cependant, mais pour une raison ou pour une autre elle m'échappait. La nuit vint, et je remontai sur les planches, toujours poursuivi par son image.

— Que cherches-tu donc, Piccinino ? me demandaient mes camarades.

Je me mis à rire en répondant : — Une branche de lilas. — Ils crurent à une plaisanterie, car partout dans la ville les lilas blancs et violets

servaient en ce moment d'abri aux petits oiseaux.

Je me rappelle bien la pièce que nous jouâmes ce soir-là. J'étais chargé du rôle principal, le rôle d'un savetier de village qui, vieux et infirme, aime une belle et malicieuse fille, passion ridicule et dédaignée qui le met en butte aux railleries de toute la jeunesse du pays. Ce rôle était fort comique, il me convenait à merveille, et j'avais l'habitude de m'en acquitter au milieu des fous rires du public. Cette fois je l'interprétai dans un esprit tout différent. Les paroles : — qu'il est laid ! — me bourdonnaient aux oreilles jusqu'à m'étourdir.

On me fit une bruyante bienvenue, car la pièce était en vogue autant que moi-même. La présomption, l'extravagance amoureuse d'un être sans jeunesse et dénué de grâce, ont toujours été un thème favori de dérision pour le public. Tant d'aveuglement est ridicule sans doute, et pourtant sont-ce les plus jeunes et les plus beaux qui sentent le plus vivement ? Je compris soudain la situation d'une manière nouvelle. Je ne sais ce qui

me possédait. Ce rôle était franchement comique, je le répète, et j'avais toujours été un acteur comique; n'importe, je changeai, et le rôle avec moi. Une impulsion plus forte que ma volonté me fit transformer ce personnage grotesque en un personnage infiniment plus grand, plus noble, plus triste que le pauvre sot qu'il m'avait plu jusque-là de livrer à l'hilarité du public. Je ne vous expliquerai pas comment cela se fit, je n'altérerai en rien l'action, je ne remplaçai pas un seul mot par un autre, et pourtant le rôle cessa d'être absurde et méprisable; il devint touchant, digne, presque héroïque. Cet infortuné, disgracié par la nature, n'avait-il pas un cœur susceptible d'amour infini et d'infini désespoir, un cœur plus sincère, plus fidèle et plus désolé qu'aucun de ceux qui battaient autour de lui tout bouillants de jeunesse? et le monde faisait de lui un jouet, et il était bafoué par la créature même pour qui volontiers il eût souffert mille morts. Y avait-il vraiment de quoi rire?

Ce fut ainsi que je compris et que je jouai. La pièce terminée, je regardai les spectateurs pour

la première fois de la soirée ; j'observai que tous étaient silencieux et haletants, je m'aperçus avec surprise que moi, le bouffon à leurs gages, je les avais fait non pas rire, mais pleurer. Ils ne se rendaient point compte de ce qu'ils éprouvaient; seulement le lien étrange qui unit l'acteur au public était cause que la douleur vague et profonde qui m'étouffait était passée en eux.

— Qu'est-ce qui t'a pris, Piccinino ? demandèrent mes camarades, se pressant autour de moi.

Je recommençai de rire ; ma gorge était serrée, mes yeux humides : — C'est la faute de cette branche de lilas.

Ils durent me croire fou décidément. Je le croyais moi-même.

Le directeur vint à moi, me toisa d'un air curieux, puis, frappant sur mon épaule, laissa échapper un juron d'ébahissement : — Tu deviendrais tragédien que je n'en serais pas surpris; mais une autre fois ne fais pas pleurer toute la salle quand nous annonçons une bouffonnerie. Notre métier est de faire rire; n'oublie plus cela.

— Je me tus ; comment aurais-je expliqué la révolution qui s'était produite en moi ? Cette branche de lilas... mais qui l'eût cru ? On ne croit jamais ce qui est vrai.

Il se trouva que, malgré les craintes du directeur, le public ne se plaignit pas de l'émotion qu'on lui avait imposée en promettant de le divertir ; la pièce lui plut tout autant sous son dernier aspect ; on admira en outre la variété de mes moyens. — Qui sait ? dirent quelques prophètes en quittant le théâtre, il pourra être célèbre un jour et aller même à Paris. — Lorsque la pièce fut affichée de nouveau, je voulus revenir à l'ancienne manière ; mais les gens de la ville exigèrent en chœur que Piccinino donnât une fois de plus la preuve du nouveau talent que le temps ou le hasard avait développé en lui. Nous n'étions pas des artistes de génie pour disposer à notre guise du public ; il n'y avait qu'à obéir. Dès mon entrée en scène, je sentis, avant même de l'avoir vue, qu'elle était là. L'éclair de ses yeux d'enfant si doux et si malicieux jaillit sur moi par-dessus la rampe fumeuse : je bégayai, je trébuchai, le sang m'aveu-

gla. Les camarades qui me donnaient la réplique me soufflèrent, avec aigreur cette fois, à l'oreille : — Qu'est-ce qui te prend, Piccinino ? es-tu donc ivre ou malade ? — Ils ne parvinrent pas à rompre l'enchantedement qui me maîtrisait. Je restai muet, l'œil fixe... Le public s'irrita : sa faveur était mon pain quotidien, son courroux pouvait être ma ruine ; je n'en tenais pas compte. La tête dorée qui m'était apparue derrière les lilas rayonnait seule pour moi, effaçant tout son rustique entourage. Soudain il me sembla que les murmures croissants étaient dominés par une petite voix argentine : — Si laid et si bête à la fois, disait-elle avec son insouciante cruauté ; c'est vraiment trop pour un seul ! — Ces mots furent suivis de l'éclat de rire mutin qui avait accompagné le don de la branche. Il n'en fallut pas davantage pour me réveiller ; imaginez une épine qui s'enfonce dans une blessure ouverte. Je ne savais pas ce que je faisais, ce que je disais ; le public avait plus que jamais disparu, mais je jouais pour une seule personne avec toute l'âme qui était en moi, et on prétendit que je me surpassais moi-même ; l'admiration gé-

nérale devint de la stupeur, presque de l'effroi ; du moins ceci me fut dit depuis, car je ne compris rien, bien entendu, sauf que j'étais rappelé à plusieurs reprises, que les chapeaux, les mouchoirs s'agitaient en mon honneur, que je sortais enfin au milieu d'un rugissement de bravos. L'ovation se serait terminée au cabaret, si je n'eusse échappé avec une sorte de fureur aux mains qui m'entraînaient pour courir guetter en cachette le passage des femmes ; mais j'arrivai trop tard. Elle était partie, et j'ignorais si auprès d'elle j'avais triomphé, si une larme avait noyé ces yeux clairs où se mirait si bien le soleil. Je rentrai donc le cœur serré en dépit de mon succès. Un succès de cet ordre-là, auprès de gens simples, sans goût et sans jugement, que valait-il ? peut-être m'eût-on sifflé dans les grandes villes. Pour la première fois mon métier me parut misérable, car je suivais en imagination la radieuse créature jusqu'à sa demeure, et je la voyais dénouer son épaisse chevelure devant le miroir, en riant à la seule pensée qu'un garçon aussi laid, aussi obscur que moi, crû atteindre à la gloire parce que des ouvriers ou des

paysans applaudissaient. Comme je regagnais mon logis dans l'obscurité, son rire éclatait à l'entour de moi dans le feuillage, dans les fontaines, dans la chanson frémissante des insectes cachés sous l'herbe. Oui, tout cela riait de son rire et répétait avec une moquerie d'autant plus amère qu'elle venait de choses si faibles et si douces : — Laid et bête à la fois ! Pourquoi Dieu met-il au monde des êtres pareils ? — Pourquoi ? Je me le suis demandé souvent aussi.

Vous voyez que mon histoire n'a rien de neuf ; elle est bien commune au contraire. J'étais un sot.

Ce soir-là, mon directeur me suivit dans la mansarde où je couchais, et me dit qu'il augmenterait mes appointements si je voulais rester un mois entier avec lui dans cette petite ville où nous étions populaires, et dont les habitants, tanneurs ou vigneron, étaient gens fort à leur aise qui n'auraient garde de manquer le spectacle de toute la saison d'été.

Je profitai avidement de son offre, ne connaissant désormais sur la terre qu'une seule route qui

valût la peine qu'on y marchât, la route où fleurissaient les lilas.

Nous restâmes jusqu'à ce qu'ils fussent fanés, et longtemps auparavant je connaissais son nom et sa demeure. Son nom, je ne le prononcerai pas; qu'il meure avec moi! Du premier jour où je la vis, elle fut toujours *Elle* dans ma pensée.

Sa chambre était au plus haut d'une vieille maison, au coin de certaine rue sombre et montueuse, tout près du ciel. Le jardin où je l'avais entrevue d'abord était proche, et elle y allait souvent. Elle gagnait son pain en faisant de la dentelle. Combien de fois l'ai-je épiée, assise à la fenêtre treillissée, ses cheveux d'or noués dans un foulard couleur d'or aussi, ses petits doigts rosés courant parmi les bobines, et le coussin inerte pressé contre la tiède blancheur de son sein! J'étais, moi, caché dans l'ombre d'un porche en face, bien au-dessous d'elle. Et durant tout ce temps les lilas fleurissaient; elle en avait une grosse touffe dans certain vase de terre brune écorné, sur le rebord de sa fenêtre; tandis que je l'admirais d'en bas, le vent m'apportait une bouffée de leur parfum. Je me disais

alors qu'elle ne m'eût point jeté une branche de sa fleur favorite, si elle m'eût trouvé aussi ridicule et hideux que le prétendaient ses paroles. J'étais craintif, moi qu'on avait vu rarement reculer devant une impertinente entreprise. La conscience que j'avais de mon infériorité à leurs yeux, quant à la figure et à la fortune, m'avait toujours rendu d'autant plus hardi avec les femmes, et bien que le souvenir de ma mère m'eût conservé moins vicieux qu'on n'eût pu le croire d'après le genre de vie que je menais, je ne m'étais jamais distingué par de bien délicats scrupules; mais auprès d'elle j'étais muet, tremblant, différent de moi-même. Dès le premier instant, elle m'avait imposé comme une créature infiniment belle et sainte, supérieure à moi comme si elle eût été reine, dans un palais, entourée de ses gardes, au lieu d'être une pauvre fille du peuple tissant de la dentelle à la lucarne d'un grenier. Elle avait seize ans, elle était sans famille, sans appui; voilà tout ce que j'appris. D'ailleurs je n'osais pas faire beaucoup de questions; il me semblait que tout le monde dût me voir changer de couleur lorsque je parlais

d'elle. Bientôt elle découvrit mon poste d'observation ; elle souriait de temps à autre avec un regard de côté ou quelque charmant petit geste à demi encourageant, à demi dédaigneux. Et elle était pudique avec cela. De grand matin, sur le chemin de l'église, elle comptait les graines rouges qui lui servaient de rosaire, ses longs cils baissés sans rien voir à droite ni à gauche, tant la prière paraissait l'absorber.

Dieu du ciel ! qui donc enseigne ces choses aux femmes ? Celle-ci n'avait pas encore dix-sept ans révolus, elle était la fille de braves artisans, elle n'avait rien vu du monde, sauf cette petite ville paisible, et pourtant il n'y avait point d'artifice féminin qui lui fût étranger. Personne n'aurait eu là-dessus rien à lui apprendre, pas même celui par qui fut tentée la mère de Caïn, à ce que disent les prêtres. C'est inoui, c'est atroce ; pourtant je crois qu'elles ne savent pas ce qu'elles font : elles sont naïvement rusées, cruelles de gaité de cœur, elles dévorent qui les aime, d'instinct, comme c'est l'instinct du jeune chat de jouer avec sa souris.

D'autres ont dit tout cela mieux que je ne peux le dire sans doute. Seulement pour chaque homme qui souffre la souffrance est nouvelle, et il s'imagine qu'aucune blessure ne fut jamais aussi âpre, aussi profonde que la sienne. Nous restâmes jusqu'à ce que les lilas eussent disparu, et que par-dessus les murs, entre les pignons, dans les jardins qui surplombent la rivière, les roses de l'été se fussent épanouies à leur place. Ma branche était flétrie, presque réduite en poussière ; mais elle aussi fut remplacée par la fleur magique d'une suprême félicité. *Elle* venait souvent au spectacle avec quelqu'un des gens de la ville, et je me persuadai qu'après m'avoir vu jouer elle me méprisait moins. Loin d'elle, je jouais mal ; aussitôt qu'elle apparaissait, il me venait un feu, une âme, certainement inspirés par elle. — S'il était moins inégal, ce serait un talent digne de Paris, disait-on autour de moi. Mon directeur lui-même était de cet avis.

N'est-il pas désolant d'avoir son talent, sa force, sa vie, réglés uniquement par la présence ou l'absence d'une créature humaine ? C'était cepen-

dant le cas pour moi. Si je pouvais amener la gaieté sur ses lèvres ou allumer une lueur de sympathie dans ses yeux, je devenais momentanément un grand artiste : sans elle, la salle était vide, j'étais froid et stupide, et je me traînais avec effort jusqu'au bout de la corvée qu'il me fallait accomplir ; mais elle était là souvent, Dieu merci. Comme tous mes camarades, j'avais droit à une entrée de faveur, et chaque matin elle trouvait le billet sur sa petite table, joint parfois à quelque bagatelle dont j'avais prélevé le prix sur ma maigre part de bénéfices. Elle prenait tout ce que j'offrais, et j'étais plus que payé quand elle y répondait par un signe de tête ou un sourire. Il lui arrivait de me refuser l'un et l'autre, et de passer près de moi avec un petit frisson d'horreur quand elle n'affectait pas de ne point me voir sur son chemin.

Un jour, il avait fait très-chaud, aucune brise ne rafraîchissait l'air embrasé, le soleil dévorait la vieille rue sombre, l'emplissant d'une teinte ambre. On voyait des oiseaux en cage ouvrir convulsivement un bec altéré, et les œillets rouges

des fenêtres se pencher tristes sur leurs tiges, et les chiens se trainer, quêtant un peu d'ombre sous tous les porches en saillie. Le ciel bleu sans nuage étincelait entre les toits. Je vois encore frémir les arbres poudreux plaqués sur lui, j'entends le lent murmure de la rivière invisible ; tous les volets étaient clos, personne ne bougeait, la ville entière semblait dormir.

Seul, j'étais dehors, moi qui ne sentais ni le froid ni la chaleur, qui ne distinguais pas même s'il faisait jour ou nuit, mais qui, nuit et jour, errais, les yeux rivés à une étroite fenêtre pour voir les rayons du soleil éclairer cette main de jeune fille active parmi ses bobines, ou ceux de la lune glisser dans leur pureté sereine sur la fenêtre assombrie derrière laquelle elle dormait. J'étais sorti par cette après-midi brûlante, espérant qu'elle viendrait travailler à sa place accoutumée. Longtemps j'attendis, me promenant, comme toujours, de l'autre côté de la rue. La fenêtre était vide ; les fleurs qui la garnissaient, mes fleurs étaient mortes. J'en avais d'autres à la main, j'attendais qu'elle se montrât pour les déposer,

selon mon habitude, sur le banc de pierre devant la porte; mais au lieu de se pencher vers moi d'en haut, elle descendit la rue, revenant de porter quelque dentelle. Nous nous trouvâmes soudain tout seuls, elle et moi, en face l'un de l'autre, sous ce soleil, dans ce silence.

Elle portait une jupe verte, je me le rappelle, et un corsage blanc, elle abritait ses cheveux, qui brillaient sous le petit mouchoir jaune, d'une touffe de larges feuilles entrelacées. On eût dit une fleur sortie tout à coup du pavé grisâtre et fendillé. Soit chaleur, soit fatigue, elle était plus pâle qu'à l'ordinaire, ses yeux étaient plus doux. Il me vint un peu de courage, et j'osai lui parler. Je savais que c'était insensé, je savais qu'aucune femme ne pouvait me regarder avec d'autre sentiment qu'un sentiment de dégoût, tout au plus de pitié, je savais qu'un cœur d'homme pouvait se briser sans que personne s'en souciât, si l'homme était fait comme moi; cependant je parlai, sans avoir conscience de ce que je disais, sous cette impulsion qui parfois au théâtre m'élevait au-dessus de moi-même. Je n'espérais pas la toucher, ce-

pendant je parlais : — Ce sera fini ensuite, pensais-je, il le faut.

Je dus la prier comme on prie Dieu. Je ne lui demandais pas d'amour, — autant demander le soleil lui-même ; j'implorais un peu de compassion, un peu de patience. N'était-ce pas un crime, hélas ! de la part d'un pauvre diable déshérité tel que moi de parler d'amour à aucune femme ?

Quand mon cœur se fut répandu, quand la voix eut expiré sur mes lèvres arides, je frissonnai de terreur. J'attendais son rire, son rire charmant, cruel, naïf, impitoyable. Elle garda le silence, puis trembla, pâlit à son tour, et se tut encore. J'écoutais mon cœur battre lourdement dans le silence. C'était tout le bruit de ce moment-là. Soudain elle me regarda, sa bouche frémît, et bien bas, dans un soupir :

— Je suis toute seule, dit-elle, toute seule.

Que devais-je penser ? La rue ensoleillée, les œillets rouges, le ciel d'un bleu cru, le feuillage altéré, tout tourna autour de moi. C'était impossible !

Elle continua de me regarder, rit d'un petit rire

léger, et avec l'air de dédain coquet que je lui connaissais, murmura très-rapidement à travers ses larmes : — Entendez-vous bien ? Vous êtes si laid, si absurde, vous avez une bouche de grenouille, des yeux de poisson ; mais vous êtes bon, vous savez dire de belles choses, et je suis toute seule.

Alors je compris ce qu'elle voulait dire. Ah ! Dieu, si j'avais pu mourir quand le ciel s'ouvrait ainsi !

Tout était-il mensonge ? Je me le suis souvent demandé. Non,... elle était jeune et pauvre, et lasse de sa misérable solitude au point de pouvoir agréer même un homme tel que moi, s'il l'aimait passionnément, s'il pouvait la délivrer. En tout cas, je ne crus pas à un mensonge alors. Elle ne m'aima jamais sans doute, mais elle savait que je l'adorais, et peut-être pensait-elle : — Mieux vaut suivre ce pauvre fou à travers le monde que de perdre ma jeunesse à tisser des toiles d'araignée qui ne serviront qu'à parer d'autres femmes. — Peut-être aussi avait-elle entendu dire que j'avais du génie, que je pourrais un jour me faire

un nom dans quelque grande ville. Peut-être encore ne raisonnait-elle, ne réfléchissait-elle pas, se bornant à sentir, et quelque vague instinct la remuait-il intérieurement lorsqu'elle m'écoutait lui dire que je l'aimais comme jamais femme ne fut aimée. Quoi qu'il en fût, elle pleura un peu, puis sourit doucement, ne sachant pas au juste ce qu'elle voulait, ne prévoyant pas l'avenir. Oui, c'est le plus probable. Elle ne mentait pas alors.

Je l'épousai. Savez-vous ce que la vie devint pour moi? Un paradis, le paradis d'un fou sans doute, mais qui ne connut ni nuage, ni inquiétude, ni regret tant qu'il dura. Elle m'aimait, elle l'avait dit, elle l'avait prouvé. Ceci me semblait un miracle. Jour et nuit j'en remerciais le ciel, car je croyais au ciel désormais. Qui donc, si ce n'était un Dieu, avait pu créer des perfections semblables? Quand je contemplais à la première clarté de l'aube son sommeil paisible et que je me répétais que cet être divin, pétri d'or, de lait et de roses, était à moi, rien qu'à moi, je croyais rêver, tant étaient profondes mon extase et l'ivresse de cette possession. Chaque jour je bénissais les hasards

sacrés qui avaient guidé mes pas jusqu'à elle dans le mois des lilas. Je ne m'étais point séparé de ma chère branche, toute morte qu'elle fût ; je n'aurais pas été plus surpris de la voir refleurir un matin que je ne l'étais de cette floraison de joie et de beauté qui s'était soudain produite dans ma vie.

J'ignore si elle comprit jamais bien à quel point je l'aimais. Les pauvres ne peuvent témoigner leur amour par ces symboles des présents que les femmes apprécient plus facilement que tout le reste. On paraît insensible et froid quand on ne prodigue pas à sa bien-aimée tout ce qu'elle désire. Une jeune femme étourdie doit croire que la volonté plus encore que le pouvoir nous manque lorsque nous ne suspendons pas des diamants à son cou, — et quand non-seulement les diamants font défaut, mais que nous ne pouvons approcher de ses lèvres adorées que la nourriture la plus commune, ni offrir à ses membres délicats autre chose qu'une couche rude et grossière, elle doit se dire qu'un véritable amant saurait bien découvrir au péril de son corps ou de son âme un moyen

quelconque de lui donner le luxe. Oui, il doit en être ainsi, et j'étais pauvre, je ne pouvais changer mon genre de vie du jour au lendemain ; je faisais ce que je pouvais pour atténuer ses privations, mais c'était encore si peu ! Ce qu'un homme riche accomplit tous les jours d'un geste, d'un trait de plume, nous autres nous n'y parvenons que lentement, laborieusement, maladroitement en apparence. L'impossibilité où l'on est d'ajouter le superflu au pain quotidien que l'on gagne à la sueur de son front est taxée de dureté, voire d'avarice. Une femme ne peut croire que nous tenions beaucoup à elle, si nous ne rendons possible l'impossible lui-même.

Je pris en horreur les habitudes de bohémien qui longtemps m'avaient été chères ; l'y exposer, elle si jeune, si frêle et si belle, me semblait odieux. Pour la première fois je connus l'envie. J'aspirai à lui donner pour abri une de ces blanches villas, un de ces châteaux imposants que nous rencontrions en route. Autrefois je les avais toujours salués avec plaisir, content en somme qu'il y eût des gens heureux ; maintenant je me disais :

— Pourquoi n'a-t-elle pas des jardins comme ceux-ci ? Pourquoi ses enfants naîtront-ils dans la pauvreté quand j'en vois là-bas qui sont nés dans le bien-être ?

Peut-être n'aurais-je pas éprouvé cela, si elle eût paru contente de notre médiocrité ; mais elle ne l'était pas. Donnez à une femme un grand amour, elle vous rendra le chagrin en échange, — non que je la blâme : aucun homme ne devrait offrir son cœur sans tenir de l'autre main des idoles d'or et d'argent. Sans or, comment être magicien ? On m'a conté que jadis il y eut des hommes qui usèrent leur vie et perdirent la raison à essayer de transformer de vils métaux en or. Sûrement ils n'y eussent jamais songé, si quelque femme aimée n'eût pleuré devant eux pour avoir un hochet qu'ils ne pouvaient payer.

A quoi s'était-elle donc attendue ? Je n'avais jamais essayé de lui dissimuler les difficultés de ma situation ; elle n'en avait voulu voir que l'extérieur, elle comptait sur plus de variété, de plaisir. Le désappointement vint, et rien de ce que je tentais pour la satisfaire n'atteignait le but. Il y eut,

il est vrai, un de ses désirs, un seul, auquel je résistai toujours. Elle prétendit monter sur les planches elle-même ; quelques-uns de mes camarades lui avaient dit que c'était pécher que de cacher un visage tel que le sien dans la coulisse au lieu de l'exposer aux feux de la rampe, à l'enthousiasme du monde. Je lui répondis nettement, violemment même, que j'aimerais mieux la tuer de ma main que de livrer sa beauté à d'impures convoitises. C'était la vérité. Je ne pouvais souffrir seulement que le regard des passants l'effleurât, j'aurais frappé en plein visage mon meilleur ami, s'il eût échangé un propos léger avec elle. — Tu es un imbécile, Piccinino, me dit mon directeur ; le sort t'a donné en la personne de ta femme une lanterne d'Aladin, et au lieu de t'en servir, tu l'enfouis sous le boisseau. — Il ne me répéta pas deux fois ces paroles ; jamais depuis nous ne fûmes amis.

La vieille intimité n'existant plus entre mes camarades et moi. J'entendis un jour l'un d'eux qui disait à un autre : — Prends garde ! ce chien-là grogne à présent et mord aussi, paraît-il. On le

faisait enrager impunément dans le temps, mais aujourd'hui...

Ma jalouse n'avait cependant, je crois, rien de barbare; seulement, quand un homme est aussi laid que moi, quand il regarde sa femme comme un ange descendu d'en haut et trop parfait pour rester longtemps à ses côtés ici-bas, il ne peut que se révolter contre un regard, un mot qui semblerait abaisser ce don de Dieu au rang d'une chose tout simplement précieuse et rare que le premier venu peut désirer ou voler. Il y a des pays où les femmes ne sortent que voilées. Je ne voudrais pas qu'il en fût de même en France, je ne souhaiterais pas que l'on empêchât la beauté que Dieu a donnée aux femmes pour les délices de nos yeux de rayonner sur les objets environnants; pourtant, s'il est permis à l'homme de contempler les étoiles avec une émotion respectueuse, il doit lui être défendu d'examiner effrontément ou d'aborder avec familiarité un de ces êtres dont les charmes extérieurs ne doivent être que le reflet de la pureté intime. C'était pour cela que je cherchais à la protéger contre des paroles ou des re-

gards qu'elle eût pu ne point remarquer ni comprendre, et parfois, ne sachant pas pourquoi j'agissais ainsi, il lui arrivait de s'impatienter, de bouder comme un enfant gâté auquel on résiste ; mais elle savait si bien redevenir gaie, et rire, et chanter ! Non, je ne puis croire qu'elle fût malheureuse !

Au milieu de l'hiver, un grand événement survint dans ma vie ; je l'avais toujours rêvé, sans oser jamais croire que je fusse digne de tant d'honneur. Tandis que nous étions dans une province du centre, vers l'époque de Noël, le directeur d'un théâtre de genre me vit et prit de moi une opinion assez favorable pour me dire après le spectacle : — Vous êtes un vrai comédien. Personne ne vous l'a donc jamais dit, que vous errez de la sorte avec une baraque de foire ? Venez, je vous ferai connaître à Paris.

J'acceptai l'offre, cela va sans dire, et je courus avertir ma femme. Elle jeta ses bras avec transport autour de mon cou, et au milieu de mille caresses : — Je vais donc être heureuse, répétait-elle, et voir le monde ! — Puis elle entama une série

de jolis projets de plaisir et de parures comme si une grosse fortune me fût tombée des nues. Je ne songeais pas à raisonner avec elle, j'étais triomphant moi-même. Quelle joie, quel orgueil j'éprouvais à cause d'elle, comme j'étais en bons termes avec la création tout entière! Je donnai un souper à mes camarades, j'achetai pour elle des sucreries, une rose de serre et un fil de perles d'ambre, car elle aimait en enfant tous les colifichets. C'était la nuit des Rois, toute la ville était en réjouissance, mais je ne crois pas qu'il y eût sous aucun de ses nombreux toits un groupe plus joyeux que le nôtre : le vin de Bourgogne était bon, elle était délicieuse avec sa rose d'hiver si rouge sur sa poitrine blanche, et je savais que tous les hommes m'enviaient. Ce fut sans l'ombre d'une crainte ni d'un souci que je portai mon toast à l'avenir.

La même semaine, nous arrivâmes à Paris, où j'obtins tout d'abord un succès dans mon humble sphère. Le théâtre n'avait pas grande importance, il était surtout fréquenté par des étudiants et des artistes ; n'importe, c'était un théâtre de Paris, un théâtre fixe, bâti de pierre. Pour moi, qui n'avais

jamais joué que sous une toile gonflée par les quatre vents du ciel, le progrès était immense; d'ailleurs je m'élèverais de là... au premier rang peut-être... La grande affaire est d'avoir le pied posé quelque part et de parvenir à se faire entendre au milieu de la foule et des clamours d'une capitale. Chaque soir, la salle était pleine; j'avais donc captivé jusqu'à un certain point ce public parisien, difficile, capricieux, insaisissable. Durant une saison, je fis des rêves d'or. Elle était contente aussi. Nous avions une petite chambre blanche et rose, dorée comme une bonbonnière, très-haut perchée sous le toit de zinc d'une maison à nombreux étages, tout près du théâtre. Cette chambre coûtait fort cher, et n'était guère plus grande qu'une coquille de noisette; mais pour elle c'était le paradis, parce que, surmontant la cheminée, il y avait un miroir, et en face, dans la rue, un café qui se remplissait toute la journée, et au-dessous un grand magasin de dentelles et de châles où les marchands lui permettaient d'aller voir et même toucher les plus précieux tissus pour l'amour de ses beaux yeux. Moi, je pensais souvent avec

un vague regret à nos mansardes d'autrefois avec leurs murailles nues, et aux vieilles villes de province où le beffroi sonnait dans l'air tranquille. J'avais toujours vécu un peu à la belle étoile, voyez-vous ; les rues populeuses, l'océan du gaz, m'oppressaient ; il me semblait être en prison, et une prison, même aussi belle que l'est Paris, n'était pas mon fait, cependant je ne le lui laissai jamais voir ; c'eût été égoïste : elle était si contente ! Quand je rentrais dans la journée, je la trouvais toujours à la fenêtre, sa tête fine appuyée sur sa main, s'amusant de l'animation du café en face de nous. Il y avait une caserne tout près, de sorte que ce café était sans cesse égayé par les uniformes, par le cliquetis des sabres et des épérons. Les officiers s'attablaient dehors ; c'était un gai spectacle. Je dus lui paraître brutal et fantasque le jour que je l'arrachai de sa place favorite pour baisser brusquement la jalousie. Que voulez-vous ? les regards hardis que ces soldats levaient vers elle m'exaspéraient.

Elle se mit à sangloter tout bas en demandant : — Qu'ai-je donc fait ? — Je m'agenouillai à ses

pieds, j'implorai son pardon, je m'accusai, je maudis le monde qui n'était pas digne qu'elle y jetât les yeux. Alors elle éclata de rire, appuya sa main sur ma bouche pour me faire taire, puis m'échappa et releva la jalousie, riant toujours de faire si bien sa volonté. Les cuirassiers du café voisin riaient aussi. Un pauvre diable laid et jaloux, jaloux de sa femme, est une chose ridicule entre toutes, bien entendu. Ils me croyaient jaloux et ils s'en moquaient, ces beaux garçons insouciants occupés à boire. Pourtant leur pensée me faisait tort; ce n'était pas le sentiment qu'ils supposaient et qui implique le soupçon, car ma confiance était absolue. J'aurais voulu qu'on s'inclinât en sa présence avec autant de vénération que devant une image de la Vierge; mais, s'il m'avait semblé prodigieux naguère qu'elle m'eût donné sa beauté, à moi qui en étais indigne, l'idée que s'étant donnée elle pût me trahir m'eût semblé un outrage dont je ne me rendis jamais coupable envers elle. Et je suis heureux de pouvoir me dire cela maintenant.

— Heureux d'avoir été dupe, aveugle et fou? s'écriera-t-on peut-être.

Bon ! ce sont ces moments d'aveuglement et de folie qui sont les meilleurs ; nous ne voyons clair que lorsque nous avons atteint les profondeurs de l'affliction.

Le temps s'écoulait, confirmant mes succès, et selon ses goûts à elle. Jeune, ignorante de tout comme elle l'était, un petit souper au restaurant, quelques chiffons à la mode, le plaisir seulement de regarder les choses bruire, changer, chatoyer autour d'elle, suffisaient à la distraire. En outre elle avait ce qui est cher à toute personne de son sexe : l'admiration ; elle la rencontrait partout, les uns la lui criaient dans l'argot des rues, les autres la lui eussent manifestée par des bouquets, des bonbons, des bijoux, si je ne me fusse tenu entre elle et leurs œillades. On me raillait, cela va sans dire ; mais je faisais la sourde oreille aux quolibets, et, quelque mépris envieux qu'inspirât sans doute le pauvre comédien possesseur d'un trésor, aucune provocation directe ne vint jamais m'obliger à sortir de ce rôle. Mon seul chagrin était de la laisser si souvent seule. Les répétitions occupaient presque toutes mes journées, le soir je

jouais ; du moins j'avais soin de rendre son petit intérieur aussi agréable que possible, et le quartier était si brillant, si tumultueux, qu'elle prétendait avoir suffisamment de plaisir à suivre de sa fenêtre fleurie ce torrent de la vie des rues qui me semble étourdissant et odieux, mais que les femmes, si rarement poëtes et plus rarement artistes, voient d'un autre œil que nous autres ! Je me fis nombre d'ennemis en la tenant reléguée à l'écart de tous mes camarades de théâtre. Souvent depuis j'ai songé que j'avais été dur et injuste sous ce rapport. Quel droit avais-je de me poser en juge ? Les amours de ma pauvre mère n'avaient été bénies par aucun prêtre ; cependant jamais âme plus douce ni plus tendre ne palpita dans un corps humain. Et parmi les membres même les moins respectables de cette confrérie frivole qui m'avait toujours entouré, n'avais-je pas rencontré à certains moments de la générosité, de l'abnégation, jusqu'à des actes d'héroïsme, depuis les jours de mon enfance où la grande coquette de notre troupe avait vendu son collier de verroterie pour m'acheter du pain ? Ne sont-ce pas des vertus que la pa-

tience, le contentement de peu, la bonne humeur, le dévouement à plus malheureux que soi, et faut-il les nier parce qu'il en manque une au nombre ? Oui, ce fut de ma part ingratitudo et présomption, je m'en aperçus trop tard, et j'en ai été puni ; il me faut alléguer pour excuse la crainte presque religieuse que j'éprouvais qu'un souffle profane seulement ne troublât l'atmosphère où s'épanouissait mon lis sans tache.

Le printemps revint. C'était absurde peut-être, car je n'avais pas d'argent à perdre, nos dépenses augmentant avec mon gain, mais je ne cessais de remplir sa chambre de ces lilas qui me semblaient être le symbole de la félicité la plus complète qu'aucun homme eût jamais connue. Je les chérissais jusqu'à la superstition, et, quand ils étaient flétris, j'éprouvais à les jeter une sorte de répugnance. Jamais, bien que les allées des jardins publics en fussent jonchées, je n'ai pu fouler un de leurs pétales sans regret.

III

Quand les lilas furent passés, la troupe dont je faisais partie accepta des offres avantageuses qui la conduisirent à Spa pour la saison. Je connaissais le pays. Au temps de ma jeunesse errante, nous l'avions souvent traversé en nous rendant, par la Lorraine et le Luxembourg, aux kermesses des divers bourgs et villages flamands; il y avait longtemps de cela, et il ne s'agissait plus de dresser humblement sa tente dans quelque quartier retiré à l'intention des gens du peuple; c'était le monde élégant qui allait venir applaudir un acteur d'une réputation bien établie, sinon très-brillante, et qui avait le prestige de Paris autour de son nom. La vue des bois et des champs, l'air des montagnes, me donnèrent une nouvelle verve; je respirais enfin. La saison commençait à peine lorsque nous arrivâmes; j'eus donc tout le temps d'explo-

rer avec ma femme les délicieux environs. Quelques artistes, jeunes gens pleins d'entrain et d'espérances, nous accompagnaient parfois, et l'écho des rochers retentissait de nos chants, de nos rires, à la profonde stupéfaction des grands bœufs qui sortaient d'entre les arbres pour nous regarder de leurs yeux graves et doux. Ce fut un instant de plaisirs purs et sans mélange. Je me rappelle pourtant un nuage, si léger qu'il fût. Dans la partie la plus ancienne de la ville demeurait un vieux couple qui gagnait sa vie en peignant des éventails, des écrans, des bonbonnières et autres menus objets, l'industrie de Spa. Ces gens m'avaient obligé autrefois; j'allai leur rendre visite, et ils eurent grand'peine à croire que le Piccinino qu'ils avaient connu tout petit eût grandi au point d'aborder une scène qui leur paraissait la plus brillante du monde. Ils s'émerveillèrent surtout de la beauté de ma femme, et le bonhomme voulut lui faire un présent. C'était un petit éventail noir où il venait de peindre avec beaucoup de grâce et de vérité une touffe de violettes. La vieille leva les yeux par-dessus ses lunettes et ne fit pas d'objec-

tions, mais je l'entendis marmotter ensuite : — Est-ce qu'elle s'en soucie ? Il n'a ni pierreries ni dorures. — Souvent j'ai eu lieu de constater la sûreté, la cruauté de coup d'œil avec laquelle toute femme lit dans le cœur d'une autre.

Peu de jours après, ce cadeau fait avec tant de bonté fut réduit en mille pièces. Elle l'avait laissé tomber par mégarde du haut d'un balcon. Je lui fis doucement reproche de sa négligence : — Ne sais-tu pas, lui dis-je, que c'est son travail de plusieurs jours qu'il t'a sacrifié, au risque de bien des privations ?

Elle haussa les épaules et répondit : — Bah ! cela n'avait pas de valeur. — Je ramassai les débris dans la rue pour les conserver. Ce n'est qu'étourderie, me disais-je, elle est jeune, elle est femme ; mais pour la première fois il me sembla surprendre une dissonance dans le gazouillement des ruisseaux, une ombre sur le soleil, et je humai avec moins de délices les parfums de l'été. Pourquoi se serait-elle souciée de mon amour plus que de ce pauvre éventail brisé ? S'il n'était question que de valeur, valait-il davantage ?

Bientôt l'avenue ruissela de cavaliers et d'équipages, les oisifs affluèrent dans ces poétiques campagnes, tout devint mouvement et bruit. J'en fus bien aise pour le théâtre. L'accueil qu'on me fit dépassa mes ambitions ; j'acquis même une notoriété assez grande pour qu'on me désignât avec intérêt quand je passais, à l'heure de la musique, sur la jolie promenade de Sept-Heures. — Regardez cet individu mal bâti, disait celui-ci, c'est Piccinnino ; je l'ai vu dans *le Chevreuil* ; il joue mieux que Ravel. — Oui, répondait celui-là, il a du talent, mais quel monstre !.. Et cette jolie créature, on dit que c'est sa femme ! — Et de rire. Alors la musique me paraissait discordante, — non que je fusse blessé des réflexions sur ma laideur : j'y étais habitué, et je savais à quoi m'en tenir là-dessus ; c'était cette façon de parler d'elle, comme si étant laid je n'eusse pas mérité de l'avoir... Au fond, j'étais parfois de leur avis, et je me demandais avec inquiétude ce qu'elle pensait de son côté.

Parmi les curieux qui regardaient avec surprise ces époux mal assortis, il y avait un jeune marquis de Carolyié, officier de cavalerie, beau

comme une femme. Il fut beau vivant et mort. Je vois ses traits là-bas, là où se trouve la branche de lilas. Vous ne comprenez plus?.. Je suis seul dans ma prison, et l'automne touche à sa fin, et les lilas ont été déchirés par la mitraille, labourés par les boulets sur toute l'étendue de la France ; ils ne fleuriront plus cette année, ni aucune autre, ils sont tous morts, pour jamais, pour jamais... Il vous semble que je délire. Non pas ! vous ne pouvez voir la figure du mort, vous ne pouvez respirer les lilas, mais moi je le puis. Non, je ne suis pas fou,... je suis calme au contraire ; je vous dirai comment tout est arrivé. Laissez-moi continuer à ma manière.

Je me tenais autant que possible à l'écart de la foule élégante, n'ayant rien de commun avec elle, aucun moyen d'y briller ; je jouais chaque soir, et comme je ne connaissais pas de personne de son sexe à qui je pusse confier ma femme, je l'emmenais avec moi au théâtre. Tandis que j'étais en scène, elle restait dans ma loge. C'était triste pour elle, je le conçois. Elle eût voulu entrer au Kur-saal, aller au bal ; mais les honnêtes femmes eus-

sent tourné le dos à une femme de comédien, et je ne lui eusse jamais permis d'échanger un mot avec des femmes d'une condition douteuse. Nous n'allions donc nulle part, et cependant nous rencontrions tout le monde à la promenade, à la musique. On se rencontre sans cesse à Spa. C'est ainsi que le hasard ou sa volonté amenait dix fois par jour sur notre chemin le jeune marquis de Carolyé. Il passait et repassait à cheval devant notre chalet de l'avenue du Marteau. Je le remarquai d'abord pour sa figure ; les gens aussi laids que moi ne manquent jamais d'être frappés de la perfection physique. Il courait brillamment les *steeple-chases*, il gagnait sans relâche au jeu, où il lui eût été si indifférent de perdre ; il était adoré par les beautés à la mode, riche, aimable, un de ces hommes en un mot dont tout le monde parle.

J'aurais dû dire déjà qu'elle avait eu contre moi sa première colère, du moins la première qu'elle montra, au sujet du jeu. Elle employa toutes ses séductions pour me persuader de faire fortune en une nuit à la roulette. Je refusai. Je n'étais pas plus vertueux qu'un autre, je ne blâmais pas ceux

qui jouaient; mais quant à moi j'eusse trouvé extravagant de risquer le peu que nous avions sur une carte. Ma résolution fut donc ferme et lui sembla cruelle. Elle voulait des robes, des bijoux, comme les grandes dames, elle voulait passer en voiture sur les routes verdoyantes, déployer le soir à la redoute ses traînes de satin, elle voulait en un mot être tout autre que ce qu'elle était. C'est une maladie très-commune et toujours mortelle. Que le luxe fût l'élément de cette petite brodeuse de dentelle, je ne m'en étonnais pas, élégante et délicate comme elle l'était naturellement; mais pouvais-je le lui donner? Elle le croyait sans doute, elle me reprochait de ne pas vouloir me procurer en une heure autant et plus que je ne gagnais en plusieurs années; elle ne me pardonna jamais d'agir selon la raison et ma conscience. Je crois que Carolyié attira d'abord son attention parce qu'il passait pour jouer follement et gagner toujours.

Il connaissait notre directeur, je ne sais comment; un soir il vint dans la coulisse me faire les compliments les plus courtois. Sa franchise, sa aisance, me plurent; néanmoins je lui fermai au

nez la porte de la loge où je rentrais m'habiller. Ma femme était là faisant de la dentelle pour elle-même désormais; de grosses larmes coulaient sur son ouvrage.

— C'est si ennuyeux, murmura-t-elle piteusement, si triste! Vous n'y pensez pas, vous! On vous applaudit, on vous rappelle! mais ici... Je n'y peux plus tenir. J'entends les rires et les bravos, et je suis toute seule!

Je ne pus supporter de la voir dans cet état; je me blâmai de l'abandon où je la laissais, et dès le lendemain je l'amenaï dans la salle afin qu'elle s'ennuyât moins. Tout en jouant, j'aperçus à ses côtés Carolyé, qui avait demandé, paraît-il, au directeur de le présenter. Je les rejoignis dans l'entr'acte. Il disait combien il était las des folies quotidiennes où il s'était engagé; il nous demanda la permission de se joindre à nous pour un de nos déjeuners dans les bois. J'y consentis volontiers; je me sentais attiré vers ce jeune homme, et j'avais en elle une foi parfaite. Le lendemain, il vint donc, et notre partie se trouva gâtée, car il voulut nous conduire dans sa voiture attelée de quatre che-

vaux en harnais flamands à clochettes, et mes camarades qui nous rejoignirent à pied sous la poussière, par la chaleur, ne furent pas gais comme de coutume. Une sorte de gêne régnait dans la réunion : ce n'était pas la faute du marquis ; n'eût-il été qu'un bohème comme nous, il n'eût pu se montrer plus simple et plus cordial ; mais les chevaux piétinaient à quelques pas sous leurs clochettes d'argent, notre petit vin léger avait été remplacé par du champagne, de grands laquais avaient étendu des tapis sur la mousse, et je ne sais quel charme subtil s'était évanoui au moment même où chacun de nous sentait que nous n'étions plus entre égaux. Il dut s'ennuyer tout autant que dans son monde. Néanmoins il persistait à rechercher notre société : mes camarades en étaient flattés ; pour ma part, j'esquivais les invitations. Ce fut encore là une cause de discussion entre nous deux. Elle ne pouvait comprendre que nous ne nous rendissions point aux soupers et aux fêtes de toute sorte que donnait cet homme du monde dont l'opulence l'avait éblouie, et, comme il ne me convenait pas de souiller son

oreille en lui répétant les mauvais propos que je prévoyais, elle dut croire que je lui résistais par caprice ou tyrannie. Le dépit lui dicta souvent d'injustes reproches ; elle m'accusait avec des violences d'enfant gâté de ne pas vouloir qu'elle fût heureuse. Puis peu à peu les reproches cessèrent, elle devint douce et soumise, parlant peu, ne tenant plus à sortir et restant volontiers des journées entières à une fenêtre de notre chalet, sa dentelle à la main. Ses longues rêveries souriantes m'étonnaient, et quand après un silence de quelques minutes je lui adressais la parole, il lui arrivait de tressaillir comme si je l'eusse éveillée d'un rêve.

Je la crus malade : elle m'affirma qu'elle ne souffrait pas, et en réalité je ne lui avais jamais vu des yeux aussi brillants, un teint aussi animé. L'air des montagnes, pensai-je, était peut-être un peu vif pour elle et la rendait nerveuse.

Comment aurais-je évité de la laisser souvent seule ? Il n'y avait pas d'autre troupe théâtrale à Spa ; pour amuser un public qui se renouvelait à d'assez longs intervalles, nous étions donc obligés

de varier sans cesse le répertoire, et l'étude de mes rôles me laissait de moins en moins de loisir à mesure qu'avançait la saison.

Le soir, ma femme allait s'installer dans la petite loge de baignoire que j'avais obtenue pour elle ; parfois, assez rarement, dans les entr'actes, j'y trouvais Carolyé. Il paraissait m'éviter. Je pensai qu'il m'en voulait d'avoir repoussé ses avances. Un jour aussi qu'il avait envoyé à ma femme un magnifique bouquet de fleurs rares, je l'avais pris à part pour lui dire tout sincèrement :

— Votre intention est bonne et gracieuse, mais ne recommencez pas, je vous prie. Songez que ce qui n'est que courtoisie avec vos égaux est pour des gens de notre sorte une dette que nous ne contracterions qu'en perdant le droit de nous respecter nous-mêmes, qui est notre honneur à nous autres.

Il parut ému, rougit légèrement et me serra la main. Depuis il n'envoya plus de fleurs ; toutefois je me figurai qu'il m'avait su mauvais gré, en y réfléchissant, de cette petite leçon.

J'allais jouer une pièce inédite qui devait être, croyait-on, mon plus brillant succès. Il y avait de

grands personnages à Spa en ce moment, et, faute de meilleure distraction, ils venaient au théâtre. La bienveillance qu'ils me témoignèrent avait augmenté la popularité dont je jouissais, et mon mérite aux yeux du directeur.

Ce soir-là, elle prétexta un mal de tête qui lui faisait redouter l'atmosphère suffocante du théâtre. Avec son plus beau sourire, elle me dit qu'elle attendrait le récit de mon triomphe dans son fauteuil, près de la fenêtre ouverte. Je trouvai sa résolution raisonnable par l'extrême chaleur qu'il faisait. Je ne la pressai nullement de m'accompagner et partis, lui laissant une énorme gerbe de roses blanches que j'avais rapportée de la ville. Elle la mit dans son vase bleu, déclara que cette fraîche odeur lui avait déjà fait du bien, m'embrassa en murmurant d'une voix tendre : — Au revoir ! au revoir !

— Le dernier regard que je fixai sur elle me la montra assise dans le profond encasement de la fenêtre, ses roses et son métier à dentelle sur la table auprès d'elle, et agitant la main en signe d'adieu. Je n'avais pas l'ombre d'un soupçon, d'un pressentiment. Je me disais au contraire : — Elle

a sûrement appris à m'aimer un peu. — Vieille histoire, dites-vous. — Oui, bien vieille.

Je me dirigeai vers le théâtre. L'avenue, au coucher du soleil, était inondée d'or et de pourpre, la musique jouait sur la place royale, tout le monde était dehors. Il avait plu, de sorte que la végétation prenait un nouvel essor dans cette humidité chaude. Des nuages de mille formes charmantes effleuraient les vertes collines et semblaient s'y reposer. Je vis la foule entrer dans les salons de jeu et en sortir. Carolyé sortait; il ne parut pas me voir. Quelqu'un dit auprès de moi : — Une veine extraordinaire ! Il gagne tous les jours; si cela continue de même, une semaine encore, il fera sauter la banque. — Un autre passant ajouta : — Parce qu'il n'a besoin de rien, tout vient à lui.

J'entendais ce qu'on disait du marquis, mais je ne l'enviais pas, je n'enviais personne. Je n'eusse pas changé ma place de comédien pour celle d'un roi. Jamais je ne m'étais senti si heureux que ce soir-là en traversant la ville pour passer du parfum des jardins à l'antre obscur où devaient s'exercer mes talents. La pièce nouvelle, *le Pot-de-*

Vin de Thibautin, bien qu'elle n'eût pas le sens commun, était des plus gaies et assez spirituelle. Je ne l'ai jamais jouée depuis; chaque ligne du rôle est gravée cependant au fer rouge dans mon cerveau. Je fus rappelé cinq fois. Un grand-duc étranger m'offrit sa tabatière d'or en me félicitant. Je compris que j'avais un avenir assuré, une réputation qui grandirait d'année en année. Je sortis du théâtre plus heureux que jamais. La nuit, très-chaude encore, était sans étoiles, des nuages épais pesaient dans l'air, qui semblait faire silence. La petite ville n'avait que juste assez de lumières pour rendre plus sombre par le contraste le cercle des montagnes. Les plantes exhalait des parfums enivrants inconnus dans le jour et étaient chargées de rosée. Rien ne troublait ce grand calme; chacun était au bal ou au salon de jeu; en atteignant ma demeure, je vis une faible clarté briller entre les volets autour desquels se découpait en noir une vigne grimpante. Je levai les yeux vers le ciel, et bien que jusque-là j'eusse fort peu pensé à Dieu dans la vie que j'avais menée, je le bénis. Oui, je bénis Dieu cette nuit-là. Ouvrant la porte, je mon-

tai l'escalier. J'entrai, je la cherchai à sa place accoutumée, près de la lampe ; elle n'y était point. Inutile de vous en dire davantage,... une si vieille histoire ! Pendant les semaines qui suivirent cette nuit, je ne me rendis compte de rien ; j'étais fou, à ce qu'on dit. Je ne me rappelle rien,... rien que cette chambre déserte, cette gerbe de roses blanches, cette lampe avec le petit crucifix au-dessous, et la chaise vide à côté de laquelle le réseau de dentelle était tombé tout emmêlé. Elle était partie sans un mot, sans un signe, et cependant c'était si simple. Chacun l'avait prévu, excepté moi. On n'entendit plus parler de lui ni d'elle. Les gens de la maison prétendirent ne rien savoir ; mais par terre on avait oublié une lettre déchirée. Cette lettre ne renfermait que peu de mots, assez cependant pour me prouver que, lorsqu'elle avait baisé mes lèvres en souriant pour me renvoyer au théâtre, elle savait déjà que la même nuit elle devait me trahir. Ce sont-là, dit-on, des façons de femme.

Il se peut que j'aie été fou. L'automne était fort avancé quand j'eus de nouveau conscience de

ce que je faisais, de ce que je disais. Le pays était désert, les bois étaient jaunis, la musique éteinte, les fleurs mortes.

Je m'éveillai stupide, mais calme, et comprenant ce qui était arrivé. Il me semblait avoir vécu bien des années depuis cette horrible nuit. Mes cheveux étaient devenus gris ; je me sentais faible et vieux, ma vie était finie ; je m'étonnais de n'être pas, comme les autres, tranquille dans ma tombe.

Quand on me permit de sortir, je me mis à errer par les rues en proie à une idée fixe : les suivre, les retrouver. Combien de temps j'avais perdu déjà !

Ma troupe était partie, bien entendu, le peu d'argent que je possédais avait été pris, on me dit que je devais ma vie à la charité. Ma vie ! je leur éclatai de rire au visage. Ils eurent peur, me croyant encore fou ; je ne l'étais plus, je savais ce que je faisais, j'avais un but qui seul me donnait le courage de vivre, ne fût-ce qu'une heure de plus. Elle ne valait rien sans doute, mais je l'ai-mais... Non que je songeasse à la reprendre... je ne descendis pas si bas ; ma vie avait été droite

et sans tache aux yeux des hommes, et j'étais incapable de la marquer d'une telle lâcheté. J'avais d'autres desseins.

Dès l'aube, je quittai la ville, je n'avais pas un sou. Mon talent, on l'avait tué ; pour moi, il n'était plus de carrière, ma réputation à son aurore était déjà une chose du passé. Vous voyez qu'elle avait tout détruit. Oh ! sans calcul ! ils ne pensent pas, ces êtres charmants et doux !

Peu importe la façon dont j'ai subsisté entre la jour où je partis de Spa et le jour où une sentence de mort fut prononcée contre moi. Mon ancien métier m'était devenu odieux, impossible ; en vain eussé-je essayé de le reprendre, je n'aurais jamais pu faire un mouvement en scène, ni prononcer un mot. Des hommes, des femmes aussi, ont joué le cœur brisé, saignant, et le monde les a applaudis, mais il m'eût suffi à moi d'entrer dans un théâtre pour que ma raison s'égarât de nouveau. Le dernier soir, songez-y donc, j'avais été si heureux ; ce dernier soir, dans mon ivresse, j'avais prié ! Je menai la vie d'un misérable, non pas celle d'un mendiant. Les difficultés que j'avais traversées

depuis l'enfance m'avaient accoutumé à me contenter de peu et à imaginer plus d'une manière de gagner le pain quotidien.

Tout l'hiver je m'informai vainement d'elle et de lui ; j'attendis d'abord à Paris, un homme de son rang et de sa fortune ne pouvait manquer d'y revenir ; ensuite j'allai chercher ses traces dans le midi, d'où il était originaire. Je vis son château, un château princier, au milieu de forêts de pins, mais on me dit qu'il n'y était pas venu depuis des années, qu'il devait être en Italie. Je parcourus donc l'Italie : j'arrivais toujours trop tard, il avait toujours quitté chacune des villes où j'entrais. Une fois, à Venise, je ne le manquai que de vingt-quatre heures. Un gondolier me dit qu'il avait une femme avec lui, une vraie rose. Ah ! Dieu, c'était au printemps, partout fleurissaient les lilas ; je vécus pour les voir et pour entendre cela. Comment les balles de demain me feraient-elles souffrir ?

Laissez moi terminer vite. Je ne voulus pas mourir sans vengeance. L'été vint, avec l'été la guerre. Quand elle fut déclarée, j'étais à la fron-

tière. Je rentrai dans mon pays le plus vite que je pus, voyageant à pied. J'avais tout perdu, force, intelligence, sous l'empire de ce qu'on appelle une monomanie. Je croyais toujours la voir me regarder au milieu des lilas. Je fuyais mes anciens camarades. Quelques-uns me seraient venus en aide volontiers, leur intention était bonne, mais j'eusse préféré un coup de couteau. J'évitais tout ce qui pouvait me rappeler ce que j'avais été. J'étais morose, peut-être fou en somme; quand on me parla de la guerre, je me réveillai. La guerre me rappela au nombre des vivants. Je n'étais plus bon à autre chose, cependant je pouvais encore frapper; puis je savais qu'il était soldat! Comment ne l'aurais-je pas retrouvé quelque part dans la mêlée? D'ailleurs, tout en ne me connaissant pas de patrie, j'aimais la France; même dans ma misère, je l'aimais pour ce qu'elle m'avait donné, pour son soleil, pour sa gaieté, pour ses nuits étoilées, ses riants villages, ses treilles hospitalières, pour sa beauté. Elle m'avait prodigué des heures délicieuses, elle avait été ma nourrice, elle m'avait

consolé par ses chansons quand j'étais nu et affamé. Je n'étais pas ingrat.

Au mois de septembre, je rentrai donc en France. C'était le lendemain de Sedan. J'entendais tout le long des routes courir comme un murmure de révolte et d'angoisse la nouvelle de nos désastres. Ce n'était jamais l'exacte vérité, c'était assez près de la vérité pour être horrible. La soif de sang qui m'avait possédé depuis la nuit maudite où j'avais trouvé sa chaise vide sembla s'exaspérer jusqu'à ce qu'enfin je ne visse plus que du sang dans l'air et dans les eaux. J'avais toujours été d'humeur pacifique, je détestais les querelles, et mes camarades avaient coutume de dire en plaisantant que je serais le premier à protéger contre la justice quiconque m'aurait dévalué; mais tout était changé. J'étais devenu une sorte de bête de proie, j'avais besoin de tuer pour apaiser la soif ardente qui me consumait. Vous ne me comprenez pas? Eh bien! priez Dieu, si vous avez un Dieu, de ne me comprendre jamais! Personne n'en peut répondre. Il arrive qu'un seul jour nous change à tel point que la mère qui nous a portés

ne reconnaîtrait pas ses fils. Je me haïssais, et néanmoins je ne pouvais être différent. Si nous devenons responsables de nos transformations dans la suite, ce sera bien injuste. Nous ne pouvons y échapper.

Quand j'arrivai dans le centre, il se formait partout de nouveaux corps, des bandes de francs-tireurs; je m'engageai dans une de ces dernières. J'étais robuste et d'assez grande taille, quoique mal bâti; je m'engageai avec une seule pensée: frapper pour mon pays et tôt ou tard l'atteindre, lui. Je me battis plusieurs fois, fort bien, m'a-t-on dit... C'est probable, car des fureurs de tigre se déchaînaient en moi, et je n'avais conscience daucun péril personnel.

Nous vivions dans les bois. Nous nous cachions le jour; la nuit, nous battions la campagne, nous arrêtons les convois, nous coupions les fils télégraphiques, nous interceptions les dépêches, nous attaquions et souvent nous mettions en déroute la cavalerie ennemie. Nous savions que pris nous serions pendus comme des meurtriers ordinaires, pour le crime de patriotisme, mais je ne crois pas

que cette pensée ait jamais fait hésiter personne. Parfois dans les forêts ou le long des routes, nous rencontrions le cadavre d'un des nôtres pendu à un arbre, et ce spectacle ne nous rendait pas plus doux. Notre sang coulait comme de l'eau, et le sang de la vieille noblesse ne manqua pas au sacrifice. Oui, la France eût été sauvée, rien ne m'empêchera de le croire, si quelqu'un avait su nous discipliner et nous conduire. Les guérillas peuvent faire beaucoup; pour aller jusqu'à la victoire, il faut un chef de génie. Nous n'en avions point. Si le premier Bonaparte eût été là, nous eussions chassé l'ennemi comme Marius les Cimbres. Je crois que les autres nations en conviendront dans l'avenir; pour le moment, elles sont éblouies, elles ne voient plus clair, elles adorent le soleil levant. Il est rouge de sang et il les aveugle.

Avec le temps, le bruit courut que je me battais comme dix hommes, et j'obtins un grade d'officier dans l'armée régulière. Pour moi, cela ne signifiait rien. Nom, rang, renommée, qu'en aurais-je fait? J'étais mort, mort avec ma vie d'aut-

trefois. Il me semblait que mon corps fût habité par un démon, qui, à force de s'enivrer de sang, prenait une ressemblance avec l'humanité... telle qu'elle est en temps de guerre.

Je passai des corps francs dans l'armée de Bourbaki. À mes côtés, je reconnus souvent d'anciens camarades de théâtre. Les artistes ont accompli, eux aussi, leur devoir envers la patrie. Le royaume bafoué de la bohème a envoyé ses enfants par centaines à l'appel de la mort. Pendant tout ce temps, je ne me trouvai jamais en présence du visage que je cherchais partout dans la mêlée, puis, l'ouragan passé, dans les monceaux de cadavres.

— Est-ce un frère que vous voulez retrouver? me demandait-on souvent en me voyant relever, puis laisser retomber un à un les morts sur le champ de bataille. Et je répondais toujours : — Quelqu'un de plus proche qu'un frère. — N'était-ce pas vrai? Mais longtemps je cherchai en vain. La France était un océan soulevé par la tempête et sur lequel toutes nos existences ressemblaient à de frêles esquifs ballottés vers la tombe, celles-ci

poussées à l'est, d'autres à l'ouest; elles s'entre-croisaient dans la nuit sans fin, ne se doutant pas que les vents soufflaient si fort.

Lors de la lutte suprême, nous avions fait une tentative pour nous frayer un chemin à travers le mur de fer qui entourait Paris. Soudain, dans l'épais linceul de blanche fumée où je m'enfonçais avec la ligne, s'élança superbe, prompte comme l'éclair, une compagnie de cavalerie. Ses rangs étaient bien éclaircis, mais des nuages d'aveuglante poussière dérobaient ces désastres, et quelque décimés qu'ils fussent, les cuirassiers de Corrèze, un des corps-francs formés par la noblesse du midi, chargeaient encore avec entrain. Tout près de moi, certain cheval gris tomba mortellement frappé; celui qui le montait disparut une seconde, puis se releva. C'était lui! Je bondis, féroce; mon épée était sur sa gorge, la fumée nous enveloppait, personne ne l'aurait vu. Il était désarmé, en mon pouvoir. — En avant! crièrent mes hommes, qui se croyaient victorieux.

J'entendis, et je me souvins... Lui aussi combat-tait pour la France. Je n'osai le tuer; je le lâchai.

— Après! après! lui dis-je à l'oreille. — Il savait bien ce que je voulais dire. Arrêtant un cheval qui passait libre au galop, ramassant son sabre, il rejoignit les siens, et moi je chargeai en ligne avec mes hommes. Au milieu du rugissement de la fusillade et des cris d'un triomphe imaginaire, je poussai dans les rangs ennemis, puis je tombai sans connaissance.

Lorsqu'un chirurgien me trouva le lendemain matin, je n'avais pas la moindre blessure. Quant à la victoire, elle n'avait existé que dans les rêves des soldats vaincus, comme toutes les victoires de la France à cette triste époque. Je m'éveillai au sentiment du passé, du réel, en répétant dans mon cœur : — Après! après!

Le moment ne tarda pas à venir. Les cuirassiers de Corrèze étaient passés dans l'est. L'année nouvelle commençait. Bientôt sonna cette heure mortelle où tout ce que nous avions fait et enduré reçut pour récompense la honte de la capitulation. Combien y a-t-il de cela? Un jour? une année?.. J'étais parmi ceux qui crièrent au crime et à la trahison. Je n'avais aucune prétention d'être un

homme d'état, mais je savais que, si j'eusse été au pouvoir, plutôt que de rendre Paris je l'aurais brûlé comme les Russes brûlèrent Moscou. Bien des gens pensaient de même: on ne les consulta pas, on ne les compta point. Nous n'avions qu'à nous taire et à regarder tranquillement les Allemands entrer à Paris.

Quand la lutte et le carnage eurent cessé, j'éprouvai une impression étrange. Je me trouvais comme les gens qui, ayant entendu longtemps le fracas d'une cataracte, rentrent dans un lieu où tout est silence. Le calme les étourdit, les confond. Je me serais figuré que tout avait été une hallucination, un cauchemar, sans ce regard que je me rappelais si bien et qu'il m'avait jeté quand le fer s'était appuyé sur sa gorge. Lorsqu'il m'arrivait de m'endormir, je me redressais tout à coup en murmurant: — Après! après! — J'étais rentré alors dans la capitale, et j'allais souvent regarder la maison que j'avais habitée avec elle. Un obus avait ouvert la petite chambre rose et blanche sous les toits; les murailles trouées à jour permettaient de distinguer la dorure du miroir, adhérente

encore par places. Un autre obus avait fait du joyeux petit théâtre où j'avais joué à Paris, la première et la dernière fois, une ruine fumante. Et il y avait si peu de temps!.. grand Dieu! Dans ces moments-là je me demandais: — Pourquoi l'avoir épargné?

Tous ceux que j'avais connus étaient tués ou morts de besoin; je ne voulais pas de nouveaux amis, je me tenais à l'écart de tout. Néanmoins un jour vint où j'eus à prendre parti. Tant que l'on est sur terre, on ne peut se montrer poltron. Une autre guerre éclata, la guerre civile. Je choisis le parti populaire; je restai à Paris. Le peuple avait-il raison? avait-il tort? Je n'en sais rien, mais je lui appartenais.

Je ne faisais pas de politique, je demandai à peine ce que l'on se proposait. J'aurais trouvé lâche d'abandonner mes frères, mes pareils, voilà tout. Cette horrible saison s'écoula lentement, lentement... C'était hier, dites-vous; je crois qu'il y a mille ans.

Le second siège fut pire que le premier. Je ne doutais pas qu'il ne fût à Versailles, et chaque

jour je me disais : — Il sera inutile de l'épargner maintenant.

Du haut des bastions où flottait le drapeau rouge, je regardais à travers la fumée de la fusillade les bois de Versailles en songeant : — Si nous pouvions nous rencontrer encore une fois, une seule fois ! — car j'étais libre désormais ; les siens étaient contre les miens. Cette pensée donnait du nerf à mon bras pour la Commune.

Les rues ruisselaient de vin et de sang, la populace était ivre d'une ivresse sauvage. On pillait les palais, on profanait les églises. Je me battais hors des portes quand c'était possible ; le reste du temps, je m'enfermais afin de ne pas voir ni entendre ; je souffrais pour la France autant que je pouvais souffrir encore !

Un jour que je revenais des fortifications, je passai dans une rue qui avait été presque entièrement détruite : les maisons n'étaient plus que des monceaux de décombres calcinés. Peut-être y avait-il dessous les cadavres de leurs malheureux habitants. C'était d'une désolation inexprimable. Cependant sur toutes ces ruines une chose

charmante survivait. De ce qui avait été un petit jardin s'élançait un jeune lilas en pleine fleur, seul dans ce naufrage.

Pour la première fois depuis qu'elle m'avait quitté, je tombai à genoux, je cachai ma tête dans mes mains, je pleurai comme pleurent les femmes.

La fin était proche.

On massacra les otages, on mit le feu à Paris, il se passa des choses monstrueuses dont vous vous rendez compte mieux que moi qui étais au milieu de la tourmente, et des flammes, et de l'ignorance, et du carnage, trop près de tout cela pour pouvoir rien juger. Du jour où l'on massacra les prêtres, je ne servis plus la Commune ; mais je savais qu'elle périrait, et à cause de cela je ne désertai pas. Bien d'autres ont comme moi abhorré les derniers excès commis par le peuple sans le renier cependant au jour de sa défaite. Je ne me battis ni pour ni contre lui ; je sortis dans la rue et je regardai.

C'était l'enfer ; le ciel était noir, tout le reste illuminé par le feu. Les Versaillais se répandirent

comme un flot, j'ignore pendant combien d'heures ou de jours ; cela me fit l'effet d'une nuit interminable qu'éclairaient les flammes éternelles. Des enfants couraient, l'incendie à la main ; des femmes noires de poudre, échevelées, la poitrine nue, semblables à autant de furies, vociféraient et maudissaient jusqu'à ce qu'une balle les renversât sur le pavé. Des fenêtres, des toits, le peuple tirait sur les soldats, les soldats répondaient en donnant l'assaut aux maisons et en jetant des cadavres par les fenêtres. Vous savez tout cela ; inutile de vous le raconter. Ce qui vous paraîtra étrange, c'est que je pensais à mon lilas, et que j'allai voir ce qu'il devenait.

Les rues voisines brûlaient, une lutte acharnée avait eu lieu dans le jardin, où nombre de morts gisaient baignés de sang ; mais il était toujours debout, ses grappes odorantes et son frais feuillage se balançait dans l'air infecté.

Je m'assis sur un tas de bois de charpente qui avait écrasé l'herbe au pied de l'arbuste, et j'attendis. Je n'avais rien à faire. Tandis que j'étais là, un officier, son sabre nu à la main, descendit

rapidement la rue fumante en jetant autour de lui des regards inquiets, comme s'il eût perdu son chemin ou ses hommes. Son uniforme était déchiré, poudreux, couvert de sang. Quand les flammes éclairèrent son visage, je jetai un cri de joie. Dieu me l'avait livré. Nous mettons toujours nos crimes sur le compte de Dieu.

Je me dressai et lui barrai le passage : — Enfin! lui dis-je, enfin!

Il s'arrêta et me regarda stupéfait ; sans doute j'avais changé, moi, et il ne reconnaissait point mes traits. Je ne lui donnai pas le temps de respirer. Tirant mon épée, je me jetai sur lui : — Défends-toi, lui dis-je avant de le toucher.

Nous nous battrions jusqu'à la mort, cela, je le jurais, mais loyalement, homme contre homme.

Quand je parlai, il me reconnut. Il était brave. Il n'appela pas ses camarades, il accepta le combat comme je l'offrais. Tombant en garde : — Je suis prêt, dit-il.

Le feu nous environnait de tous côtés, les morts étaient nos seuls témoins ; le petit lilas se berçait au vent. Nos épées se croisèrent une di-

zaine de fois, puis il tomba. Son corps se ploya tel qu'une branche brisée. L'acier avait percé sa poitrine. J'étais vengé.

Ce fut un combat loyal d'homme à homme.

Il me regarda en s'affaissant sur le pavé, un sourire étrange effleura ses lèvres : — Vous étiez vengé déjà, murmura-t-il lentement, et chaque mot, chaque souffle passait avec effort. Ne le savez-vous pas ? Elle m'a trahi l'automne dernier... Elle avait un amant parmi les Prussiens, un plus grand personnage que moi. — Un flot de sang l'étouffa. Il demeura silencieux, appuyé sur une de ses mains, le reflet des flammes sinistres se jouant sur son visage. Tout à coup la rue se remplit de soldats, les siens. Ils m'entourèrent pour le venger, mais le dernier geste qu'il fit les écarta : — Ne le touchez pas, dit-il tout haut, c'est moi qui l'ai offensé. Le duel était régulier.

Comme il parlait encore, un frisson le secoua de la tête aux pieds et il mourut.

Ses cheveux trempaient dans le sang répandu à cette place, une pâleur grise couvrit son visage ; dans cet état même, il était beau.

Je ne bougeai pas; je restai debout, le contemplant. Ma haine s'était éteinte avec cette jeune vie. Je le plaignais passionnément. Périr tous deux pour une cause si vile !

Bien entendu, on ne tint pas compte de ses ordres; on m'arrêta, je ne résistai pas. J'avais brisé mon épée, que je jetai près du cadavre. Elle avait atteint son but, je n'avais plus besoin d'elle.

On m'a amené ici, on m'a jugé, paraît-il, et demain on me fusille. Je suis aise que ce soit fini.

Si vous demandez une grâce pour moi, ne demandez que celle-ci : que les soldats qui me tueront ne soient pas les mêmes hommes avec qui j'ai si longtemps combattu pour la France. Et quand on me jettera dans la fosse commune, qu'on enterre avec moi cette branche de lilas. Elle ne vaut plus rien,... elle est morte.

UNE
FEUILLE DANS L'OURAGAN

I

Le Berceau-de-Dieu était un petit village de la vallée de la Seine. Quelques paysans avaient confié leurs fermes et leurs chaumières aux grands bois qui longent la rivière sinueuse, comme l'alouette cache son nid dans l'herbe. Le bourg se composait d'une seule rue rapide, abritée par les ormes et les peupliers, de vieux toits moussus autour desquels voltigeait tout le jour une nuée de pigeons, d'une petite église au clocher de briques, et de granges tapissées de plantes grimpantes ou rongées de lichens jaunissants au soleil. Tout autour

s'étendaient les herbages qui engrassaient le bétail de Normandie et des forêts où la jeunesse allait chaque dimanche d'été cueillir les anémones, les campanules sauvages et la fleur fraîche de l'églantier.

Le Berceau-de-Dieu datait de loin. On prétend qu'il était déjà debout au temps de la Pucelle, et une croix de pierre du XII^e siècle se dressait encore près de l'étang au bas de la rue, sous un châtaignier, où, la besogne faite, les villageois se réunissaient le soir. Il n'y avait pas de ville dans le voisinage : la plus proche était à quatre lieues. Les habitants, de braves gens laborieux et paisibles, récoltaient plus d'orge, plus d'avoine, plus de fruits, qu'il n'était nécessaire pour leurs modestes besoins. Les rumeurs de la guerre, le fracas des révolutions, les querelles militaires et politiques, étaient au Berceau choses inconnues ; ces vents orageux pouvaient souffler sur les pays environnans, jamais ils n'atteignirent le nid privilégié que protégeait son isolement. Quelques hommes, il est vrai, étaient partis au chant de *la Marseillaise* pour combattre dans les plaines de la Champa-

gne, quelques patriotes en bonnet rouge étaient venus distribuer à la population des cocardes tricolores avec ordre de les porter au nom de la république une et indivisible ; nul n'avait compris, et la moisson s'était faite comme de coutume, sans que l'écho du canon la troublât : aussi la terreur de ces jours sinistres ne s'était point imprimée dans le souvenir des générations. Reine-Alix, la plus âgée du village, se rappelait bien avoir entendu son père, quand elle était enfant, parler tout bas, avec les voisins, d'un roi condamné par le peuple ; elle se rappelait aussi, parce que ce soir-là avait été celui de ses fiançailles et le seizième anniversaire de sa vie, avoir vu un cavalier traverser au galop la rue en émoi, avec des cris de victoire ! *Marengo ! Marengo !* — Au bourg, on avait senti vaguement que quelque chose de merveilleux se passait au loin pour la France ; les frères, les cousins, le fiancé de Reine-Alix, et elle avec eux, avaient gravi la côte pour y empiler une pyramide de branches de sapin, de paille, de mousses sèches, et allumer un feu de joie. — Nous ne l'aurions pas fait, ajoutait-elle lorsqu'il

lui arrivait de raconter ces choses aux enfants, si nous avions su que le petit Claude, le dernier-né de ma tante, un volontaire de dix-neuf ans, avait été tué dans cette victoire-là.

Reine-Alix était la plus heureuse créature de tout le Berceau. — Je suis vieille, disait-elle souvent, très-vieille ; mais quand on a un toit pour s'abriter, la soupe tous les jours, et un petit-fils comme le mien, quand on a vécu toute sa vie au Berceau, c'est bon d'être vieille. On a le temps de penser et de remercier Dieu, mieux que dans la jeunesse, qui est l'âge du travail.

Reine-Alix était une grande femme robuste, flétrie cependant et courbée, mais encore belle, quoiqu'une longue suite d'années pesât sur sa tête : la flamme de ses yeux noirs était restée ardente et douce. Elle marchait d'un pas ferme encore dans ses sabots, appuyée sur un bâton, la tête encadrée d'un haut bonnet blanc et portant aux oreilles les grandes boucles d'argent qui avaient été à la fois pour elle un héritage et un cadeau de noces. Le monde au-delà de son village n'était rien pour elle, à peine croyait-elle à son existence.

Elle ne savait ni lire ni écrire, elle avait toujours dit la vérité, pieusement élevé ses enfants et loué le Seigneur: aussi dans sa vieillesse avait-elle trouvé la paix. L'un de ses fils, ayant cherché fortune au dehors, lui avait laissé quelques sous, et, devenue maîtresse d'une maisonnette, d'un champ et d'un verger, elle passait pour riche.

Bernadou vivait auprès de son aïeule, l'entourant de respect et travaillant dur. Pas plus qu'elle, il n'était savant; mais il avait foi dans le prêtre qui l'avait baptisé, dans le foyer dont il ne s'était jamais éloigné un seul jour. En qualité d'unique soutien de veuve, il avait échappé à la conscription. Quand on l'avait sommé de voter, il avait demandé, non sans méfiance, à quoi cela l'engageait.

— A vivre en bon fils, en honnête homme et en bon Français, lui avait-on répondu.

Et le sourire était revenu sur le franc visage de Bernadou, qui, se redressant de sa haute taille vigoureuse, s'était dirigé d'un pas joyeux vers l'urne du vote.

Vous voyez que, sous certains rapports, Reine-

Alix, quoiqu'elle eût l'esprit avisé, n'avait pas su l'éclairer. — Occupe-toi, lui disait-elle, de ta maison et de ta besogne, ne sois jamais de ceux qui veulent apprendre au bon Dieu à diriger le monde, tandis que leur foin pourrit, et que leurs enfants crient sur une écuelle vide.

On aurait bien trouvé le soir, dans le cabaret du village, une demi-douzaine de mécontents qui dissertaient du communisme à leur manière, vociférant contre le mauvais temps et le prix du blé devant un verre plein, et qui le soir remontaient la rue bras dessus bras dessous en chantant des refrains patriotiques ; mais Bernadou n'était jamais en leur compagnie. Il avait cet instinct conservateur qui met le paysan français en opposition flagrante avec l'ouvrier généralement socialiste.

Il aimait la terre qu'il labourait, et cet amour avait des racines aussi profondes que celles des vieux chênes qui s'y enfoncent. De Paris, il avait une crainte vague comme celle que pourrait inspirer je ne sais quelle bête féroce sans cesse occupée à tout dévorer. Peu lui importait le gouvernement, pourvu que le soleil fit mûrir sa récolte.

Cette sagesse ignorante était le résultat des leçons de la nature et de celles de Reine-Alix.

Quelques-uns raillaient son excessive docilité ; il n'était point sot pourtant et plaisait aux jeunes filles. Quant à lui, une seule lui plut. Un jour de printemps, il dit à Reine-Alix, en lui souhaitant sa fête, le petit bouquet d'usage à la main : — Grand'mère, que diriez-vous, si je pensais à me marier ?

Cette question fut posée timidement ; la vieille garda le silence une minute ou deux, puis, ayant placé le bouquet avec soin dans un petit pot de terre brune. — Qui est-ce, mon enfant ? demanda-t-elle avec une fermeté qui ne se montrait pas moins dans sa voix que dans ses yeux noirs.

Le regard de Bernadou rencontra franchement le sien.

— Margot Dax, répondit le jeune homme ; cela vous convient-il, grand'mère ?

— Oui, dit-elle ; — mais les coins de sa bouche frémissaient un peu, et sa tête blanche se pencha sur son bouquet de fête pour cacher quelques larmes. Elle l'avait prévu, elle en était bien aise,

et néanmoins pour l'instant c'était une souffrance.

— Merci, s'écria Bernadou, transporté de joie.

Il avait vingt-cinq ans, il était indépendant, car, n'eût-il pas fait d'économies, il pouvait vivre et faire vivre une femme par son travail quotidien ; mais l'idée ne lui serait pas plus venue de désobéir à sa grand'mère que de lever la main sur elle.

— J'irai voir Margot ce soir, reprit Reine-Alix. C'est une brave fille d'une réputation sans tache. Tu as bien choisi.

Ce soir-là, au coucher du soleil, Reine-Alix tint parole, et alla trouver la jeune fille qui avait pris le cœur de son gars.

Margot, orpheline, élevée par charité, était servante de ferme, une belle fille, ayant de la modestie et des vertus simples, estimées de Reine-Alix, qui avait depuis longtemps les yeux sur elle.

— Sans doute, pensait la grand'mère en gravissant la rue escarpée que ses sabots avaient foulée si souvent, bien des familles se plaindraient de ce qu'elle n'a ni meubles, ni linge, ni dot enfin. Bah !

nous en avons assez pour trois. Les parents ont tort de ne pas amasser de quoi vivre à leurs enfants, mais ce n'est pas la faute de l'enfant après tout. Qu'on dise donc ce qu'on voudra. Si elle est pauvre, j'y vois une raison de plus qu'on lui donne une demeure et un mari.

En réfléchissant ainsi, elle atteignit la ferme, et trouva Margot occupée à quelque soin du ménage. Selon l'habitude du pays, elle s'était préparée à parler d'abord aux maîtres de la jeune fille, mais l'accueil craintif de cette dernière lui inspira le bienveillant désir de rassurer d'abord la pauvre enfant. — Ma petite Margot, dit-elle en souriant, je sais un grand secret depuis ce matin. Devine lequel?

Margot rougit, puis devint pâle. Bernadou ne lui avait pas encore parlé; mais quand on a dix-sept ans et qu'on a dansé souvent avec le même garçon, effeuillé peut-être en cachette quelque marguerite, les aveux parlés ne sont point nécessaires.

En l'observant, les yeux de la vieille femme devinrent humides. Elle souriait encore, mais avec

plus de tendresse que de gaîté. — Tu l'aimes? demanda-t-elle à demi-voix.

— Ah! mère Alix! — Margot n'en put dire davantage; elle se couvrit le visage de ses mains, et fondit en larmes.

— Eh bien! rends-le heureux seulement, murmura la grand'mère en attirant l'orpheline dans ses bras, car je suis bien vieille, et il serait seul.

Reine-Alix parla dans les formes au fermier et à sa femme, qui ne trouvèrent aucun prétexte pour refuser; puis, serrant sa pelisse autour d'elle, elle redescendit dans le crépuscule jusqu'à sa chaumièrre. — J'ai bien fait, se disait-elle, tandis que s'éteignaient sous ses yeux les dernières teintes dorées du couchant. Encore une année ou deux, et je serai dans ma tombe. J'y dormirai plus tranquille, sachant que ces enfants continuent de vivre au Berceau; ils penseront peut-être à moi quand les soirées seront longues et qu'ils causeront autour du feu.

Dans la petite chambre basse, elle trouva Bernadou pensif. Appuyant ses deux mains sur ses

larges épaules : — Que la bénédiction de Dieu soit avec toi, mon gars, et avec les enfants de tes enfants, dit-elle d'une voix solennelle ; Margot sera ta femme.



II

A un mois de là, ils furent mariés. C'était vers la fin de mai. Le nid de verdure qu'on appelle le Berceau semblait déborder de fleurs et de chansons ; par une riante matinée de printemps, Bernadou et Margot montèrent, entourés de leurs amis, à la petite église couverte de lierre, dont un grand Christ crucifié gardait le porche ouvert toujours. Un violon jouait gaîment devant eux, et Reine-Alix les accompagnait d'un pas presque aussi alerte que celui qui l'avait portée soixantedix ans auparavant devant le même autel pour ses propres noces. Ils étaient si joyeux ! et tout leur petit monde se réjouissait avec eux si volontiers ! Après la bénédiction du prêtre, après la fête célébrée au logis, ayant reçu les dernières félicitations des amis, quand le violon et les chants eurent cessé de retentir, la nuit venue, Reine-

Alix, assise seule à sa fenêtre, se mit à songer. Le clair de lune permettait à ses regards de plonger dans l'ombre de la longue rue, de distinguer la demeure de chacun des voisins, les pentes fertiles où verdissait le blé, l'éclat argenté de l'eau, la blancheur du grand Christ qui se détachait sur le ciel nocturne. Tout lui était familier, et tenait à son cœur par ces associations intimes qui ne peuvent exister que pour le paysan rivé au même lieu depuis son berceau jusqu'à la tombe. Dans ces demi-ténèbres, elle voyait le moindre objet comme s'il eût été en pleine lumière. Au temps des jeux de son enfance, dans les joies et les épreuves de la maternité, dans les tristesses du veuvage, dans les années de privation, de lutte et de maladie, dans la sérénité de la vieillesse, elle avait toujours eu sous les yeux cette rue ombreuse avec ses chaumières basses pareilles aux ruches d'un jardin, et cette nappe d'herbages ceints de forêts, arrosés d'une eau limpide, s'étendant à perte de vue. Chaque coin de terre, chaque pli de route, était consacré pour elle par d'innombrables souvenirs, tous ses morts bien-aimés dor-

maient au pied de cette croix, et, quand le temps viendrait, elle irait les y rejoindre. Des larmes de reconnaissance coulèrent sur les joues ridées de Reine-Alix ; ses genoux tremblants fléchirent, elle demanda pour ses enfants de vivre et de mourir comme elle dans cette chère maison.

L'année s'écoula, et la chaumière ne perdit rien à posséder un nouvel hôte. Bernadou avait toujours été sérieux de caractère, et la vivacité, l'enjouement de Margot, faisaient dans cet intérieur l'effet d'un perpétuel rayon de soleil. Reine-Alix se félicitait sans cesse de l'avoir acceptée pour fille, toute pauvre qu'elle fût. Quant à Bernadou, il parlait peu, parler n'était pas son fait ; mais son regard exprimait la joie calme d'un paisible bonheur, et sa voix avait la douceur d'une caresse lorsqu'il s'adressait à l'une de ces deux femmes. Le bambin, qui était venu avec les premières pâquerettes du printemps, avait appris à reconnaître la voix de grand'mère : il se détournait du sein qui l'allaitait pour tendre ses bras à la bonne vieille.

L'époque de la moisson approchait : jamais on

n'avait vu pareille abondance de blé, toutes les récoltes étaient magnifiques, et les paysans, disposés d'ordinaire à se plaindre, ne pouvaient nier cette année-là les bons profits qu'ils tiraient de l'envoi de leurs denrées au marché. Par une des plus belles soirées de cette saison, hommes et femmes étant assis sur leurs portes, soit à tricoter, soit à jaser, à jouer avec les enfants, l'ancien maître de Margot passa, revenant de la ville, éloignée de quatre lieues, grande distance pour ces bonnes gens, et parcourue seulement par les gros fermiers et cultivateurs. Il s'arrêta devant la demeure de Reine-Alix. Il avait l'air abattu. — Mauvaises nouvelles! dit-il, tirant un journal de sa poche. Mauvaises nouvelles! Nous allons avoir la guerre. — La guerre? — Tout le village se groupa autour de lui. On avait entendu parler déjà d'expéditions lointaines en Afrique, en Italie, au Mexique, et quelques garçons avaient disparu, fauchés avant le temps par le canon; jamais l'idée ne leur était venue que cette chose terrible, dont ils ne concevaient qu'une vague image, pût atteindre un jour la France et surtout le Berceau.

— Lisez ! dit le vieillard tendant la feuille imprimée à Picot le tailleur, qui passait pour le plus savant. Picot épela, ânonna la déclaration de guerre de la France à la Prusse, et un long gémissement s'éleva parmi les femmes dont les fils étaient conscrits ; les autres demandèrent tremblantes : — Cela nous fera-t-il du tort ?

— A nous ? répliqua le tailleur avec mépris. Allons donc ! Nos braves troupes seront à Berlin avant quinze jours ; la gazette le dit.

Chacun le crut, car personne ne savait au juste ce que c'était que Bèrlin, et personne n'osait le demander. — Mon gars ! mon gars ! sanglota une mère de soldat.

Reine-Alix se rappela Marengo, le jour lointain où un cavalier avait traversé le pays comme l'éclair en criant *victoire*, et où l'on avait allumé des feux de joie.

— Le pain sera cher ! murmura le meunier. Bernadou baissait les yeux sans rien dire.

— Pourquoi es-tu triste, lui demanda Margot, puisque que tu es exempt du service ?

Il secoua la tête : — Le pauvre monde en souf-

frira d'une manière ou d'une autre, répondit-il.

Cependant pour lui comme pour tous, la nouvelle n'avait rien de bien terrible, le mal étant si lointain qu'on ne pouvait lui prêter une forme précise. Picot, qui savait lire, courait de maison en maison, de groupe en groupe, hors d'haleine, orgueilleux, répétant que dans quinze jours les Français feraient ripaille dans le palais du roi de Prusse ; on le croyait volontiers : à force de bavarder sur l'événement de la soirée, le village finit par se persuader que la nouvelle était excellente. Dans les jours qui suivirent, il fallut bien que le Berceau-de-Dieu envoyât quelques-uns de ses laboureurs rejoindre les convois que l'on dirigeait sur la frontière du Rhin ; mais, presque tous les hommes étant mariés, les sacrifices au total n'étaient pas nombreux. On parlait avec fierté de Louis et de Jean, de Jacques et d'André, qui, partis l'espoir dans l'âme, reviendraient peut-être avec des épaulettes et la croix d'honneur. Pourquoi étaient-ils partis ? On ne se l'expliquait pas bien clairement. Il s'agissait d'augmenter encore la grandeur de la France, et le peuple du Ber-

ceau ne demandait pas mieux, ayant au fond du cœur un certain amour tranquille, somnolent, mais profond, pour quelque chose qui est plus ou moins déterminé suivant la culture des esprits, et qui s'appelle la patrie.

Les nouvelles ne vinrent d'abord que lentes et rares. Il falait pour en avoir qu'un paysan fit le voyage de la ville ou qu'un étranger par hasard vint s'égarer dans le bourg loin des grandes routes; dans l'un ou l'autre de ces cas, les bruits étaient recueillis sans discernement. Tant que dura le mois d'août, tant que la moisson ne fut pas rentrée, la foi resta grande dans les prodiges accomplis du côté de l'est par une invincible armée, dans le brillant avenir de Louis et de Jean, de Jacques et d'André, desquels on n'avait d'ailleurs rien appris. Sans doute ils étaient en train de jouir de leur gloire là-bas où s'écroulait le palais saccagé du roi de Prusse.

Reine-Alix seule, dont la mémoire embrassait près d'un siècle, demeurait soucieuse : — Pourquoi? lui demandait-on. Il n'y a pas lieu de s'affliger. Nous sommes victorieux, paraît-il, et nos

gars nous enverront le bétail et le blé prussien, de sorte que les mendiants eux-mêmes n'auront plus l'estomac vide.

Mais Reine-Alix, filant au soleil, hochait la tête : — Mes enfants, je me rappelle le temps de ma jeunesse, notre armée était victorieuse alors, du moins on le disait ; moi, tout ce que je sais, c'est que le petit Claude et bien d'autres ne sont jamais revenus ; quant au pain, on n'aurait pu en avoir ni par charité ni pour de l'argent, et les gens mourraient de faim sur les grandes routes.

— Mais il y a si longtemps de cela ! objectaient les plus jeunes.

— Oui, il y a longtemps ; c'est égal, je ne crois pas que les choses aient changé beaucoup.

Par respect, chacun gardait le silence ; cependant ils se disaient entre eux : — Elle est bie vieille ! Tout change.

Un soir que le soleil se couchait sur les champs moissonnés, deux hommes passèrent au galop, pressant du fouet et de l'éperon leurs chevaux épuisés ; sans s'arrêter, ils crièrent aux paysans de leur dire s'ils n'avaient pas vu passer un fuyard.

Sur la réponse négative : — Si vous le voyez, ajoutèrent-ils, tâchez de l'attraper et pendez-le sans miséricorde ; c'est un espion prussien.

— Un Prussien ! répéterent les paysans stupéfaits... Un Prussien en France !

L'un des cavaliers les regarda par-dessus l'épaule : — Imbéciles, ne savez-vous donc pas que nous sommes battus, battus partout, et que l'ennemi marche sur Paris ?

L'espion ne fut pas découvert au Berceau ; mais la sinistre nouvelle apportée par ceux qui le poursuivaient empêcha les yeux de se fermer cette nuit-là.

— C'est ce maudit empire qui nous a perdus ! s'écriaient les patriotes du cabaret.

La plupart étaient trop consternés pour se soucier de l'empire ni des patriotes. Ils ne pensaient qu'à Jacques et à Jean, qui étaient partis.

— Hélas ! dit Reine-Alix, pour l'amour du gain, nous avons tout envoyé, notre lait, nos œufs, nos légumes, nos plus beaux fruits, jusqu'à nos jeunes filles, à ce Paris, qui achetait tout. Nous avons péché par là... Soumettons-nous à notre punition

III

Ce fut là pour un temps tout ce qu'ils apprirent. La loi leur enleva de nouveau quelques-uns de leurs fils pour le service militaire, on leur envoya des armes de la ville la plus proche, et un vieux soldat entreprit de leur enseigner à en faire usage ; mais nul ne profita de ses leçons aussi bien que Bernadou, qui apprit bien vite à manier un fusil. Il parlait moins que jamais ; une profonde tristesse s'était emparée de lui. — Tu es marié, disait le vieux soldat, tu as ta grand'mère, ta femme, un enfant à soutenir, on ne t'appellera que le dernier ; mais un vigoureux gaillard comme toi ne devrait pas attendre l'appel ; tout le monde te blâme de ne pas t'engager comme volontaire.

— Je servirai quand mon tour viendra, répondait simplement Bernadou.

Il ne voulait pas laisser ses champs sans culture,

abandonner sa femme au désespoir, sa grand'mère si près de la tombe. Les patriotes qui déclamaient contre l'empire déchu ne lui épargnaient ni railleries ni reproches ; il les regardait droit dans les yeux, ne répondait pas, et s'en allait à son travail journalier. — Quand on aura besoin de lui, disait Reine-Alix, il ne manquera pas à son devoir.

Jusqu'au bout, Bernadou demeura obstinément attaché à son foyer ; il travailla pour sa famille et pour les épouses, pour les mères abandonnées, qui n'auraient pu ni cultiver leur terre ni soigner le peu qui leur restait de bétail.

A l'automne, on sut enfin à quoi s'en tenir : les familles fugitives accourues des villes envahies dans les lointains villages, les décrets du gouvernement nouveau affichés partout, des rumeurs rarement exactes, mais sinistres, avertirent successivement les gens du Berceau des tristes péripéties de la guerre. Celles-ci ne les touchaient pas encore directement ; une distance qui leur semblait infranchissable les séparait encore des catastrophes dont ils étaient incapables d'approfondir les consé-

quences ; néanmoins de sombres pressentiments pesaient sur eux : déjà les chevaux et le bétail étaient réquisitionnés, les charrues se trouvaient réduites à une oisiveté forcée : les privations devenaient chaque jour plus pénibles à supporter. Le soir, la rue demeurait silencieuse. A peine les voisins osaient-ils échanger tout bas leurs réflexions, de crainte qu'un espion n'entendît. — Il en était de même dans ma jeunesse ! disait Reine-Alix, accablée par l'effroi de cet ennemi inconnu, de cette misère sans forme et sans nom qui les menaçait à tout instant.

Sans doute le village était encore tranquille, mais ses habitants savaient qu'à l'improviste le tonnerre du canon pouvait les arracher à leur sommeil et l'incendie courir dans leurs champs. Ce qu'on disait à ce sujet leur fit l'effet d'un rêve horrible jusqu'au jour où ils virent les étables vides et la terre stérile faute de bras. Novembre arriva. — Il fait froid ce soir, Bernadou, apporte du bois, dit Reine-Alix.

Le bois du moins ne manquait pas dans le pays, et Bernadou en chargea la cheminée ; puis il se

remit à tourner une baratte pour sa femme : il était assez habile tourneur à ses moments perdus. L'enfant dormait auprès du feu, le sourire sur les lèvres ; Margot filait au rouet ; de temps à autre, Reine-Alix levait les yeux de son tricot pour regarder la petite couchette d'osier. On avait fermé les volets.

Soudain un cri s'éleva au dehors, le cri d'un grand nombre de voix désolées.

Bernadou se leva, saisit son fusil et tira la barre de la porte. Tout le monde était dans la rue, et les femmes avec de bruyantes lamentations retenaient leurs enfants autour d'elles. — Du côté de l'est une lueur rougeâtre s'élevait dans le ciel, le vent apportait comme un rugissement sourd. — Qu'y a-t-il donc ? demanda le jeune homme.

— Les Prussiens marchent sur nous, répondit-on en chœur. Cette lueur là-bas, c'est la ville qui brûle.

Puis le silence se fit plus terrible que les gémissements. Reine-Alix sortit à son tour : — Si nous devons mourir, mourons ici, dit-elle d'une voix

basse et grave. — Bernadou lui prit la main et y colla ses lèvres. Elle fut satisfaite de cette réponse.

Margot s'était avancée derrière eux, tenant son fils serré contre son cœur. — Que pourraient-ils nous faire ? demanda-t-elle, tandis que ses vives couleurs s'éteignaient sur ses joues.

Bernadou sourit pour la rassurer. — Je n'en sais rien ; mais sois tranquille, les Prussiens eux-mêmes ne sont pas capables d'égorger des femmes et des enfants.

— Si fait, dit une voix dans la foule, et vous le verrez bien.

Personne ne répondit. La rue était sombre. Au loin, la lueur sanglante grandissait, et ce même bruit, faible et menaçant à la fois comme un hurlement de loups affamés, continuait toujours. C'était le rugissement du feu et de la guerre.

Dans le silence, la voix de Reine-Alix s'éleva : — Dieu est bon ; n'aurons-nous pas confiance en lui ? — Un long sanglot de tous ces cœurs brisés lui répondit.

Toute la nuit, on resta dans la rue, n'osant se remettre au lit, car d'un moment à l'autre l'en-

nemi pouvait fondre sur le village, n'osant fuir non plus, car il pouvait les surprendre dans les bois.

Un homme cria bien : — Resterons-nous dans nos maisons pour y être enfumés comme les abeilles dans leurs ruches ? Sauvons-nous !

Mais la voix calme et ferme de Reine-Alix le réprimanda de nouveau : — Que celui qui veut courir comme un lièvre devant les chiens le fasse donc ! moi et les miens nous gardons la maison.

— Et les hommes furent humiliés de se trouver moins courageux qu'une femme de quatre-vingt-dix ans ; personne ne parla plus de fuir.

La nuit s'écoula ainsi, les enfants grelottaient roulés dans les jupes de leurs mères ; les hommes observaient les progrès du feu sur le ciel sans étoiles, et prêtaient l'oreille à la fusillade. Au point du jour, un épais brouillard blanc et froid couvrait la rivière, et du côté où devait se lever le soleil on ne voyait que le reflet livide des flammes ou des tourbillons de fumée noire se confondant avec les nuages de plomb.

— Eh bien ! dit le tailleur, s'ils viennent, nous les laisserons faire. Nous n'avons point d'armes

point de poudre,... ou si peu ! point de soldats,... aucun moyen de défense !

Bernadou ferma le poing, se redressa, et un éclair passa dans ses yeux bleus. Sa grand'mère échangea un regard avec lui. — Tes mains sont nettes, ta conscience est pure, dit-elle, n'aie donc pas peur de mourir, s'il le faut. — Il sourit. Margot s'attachait à lui en pleurant, et il l'étreignait avec tendresse ; mais la femme qui avait su lire dans son cœur était celle qui l'avait reçu dans ses bras à sa naissance. Le peu d'hommes qui restaient, des vieillards ou des enfants pour la plupart, tinrent conseil. Les plus fortes têtes décidèrent que, quoi qu'il pût survenir, la résistance était impossible, et que le mieux était de cacher les armes et les provisions avant l'arrivée du vainqueur.

— Si nous résistions, dirent-ils, ce serait notre perte; que voulez-vous que fasse un misérable petit hameau contre le canon ?

Bernadou seul opposa des remontrances; ses joues étaient en feu, et pour la première fois les mots lui venaient aisément : — Quoi ! dit-il, livrerons-nous donc nos foyers, nos femmes et nos

enfants, sans tirer un coup de fusil? Serons-nous assez lâches pour montrer que nous avons peur d'eux? Ce serait une honte. Nous ne mériteraisons plus le nom d'hommes. Prouvons qu'il y a en France des gens qui ne craignent pas de mourir. Défendons-nous tant que nous pourrons. Nous avons de bons fusils, et, si nous les attirons dans nos bois, ils seront, du temps qu'il fait, avalés par les fondrières. Le rendez-vous des francs-tireurs n'est qu'à trois lieues, on viendra sûrement à notre secours. N'y eût-il que peu de chose à faire, essayons. Si chaque homme de France faisait ce qu'il peut, l'invasion ne durerait pas longtemps!

Les raisonneurs le traitèrent de fou. Ne savait-il pas qu'un seul coup de fusil, une arme seulement trouvée dans le village, produiraient l'incendie et le massacre?

— Je le sais, dit Bernadou avec énergie, mais si nous avons le choix entre la honte et la mort, ayons soin d'abord d'éviter la honte. La mort est entre les mains de Dieu !

— De belles paroles! lui cria-t-on. Que ton toit brûle, cela te regarde, nous prétendons préserver

les nôtres : libre à toi de te rompre le cou ; nous ne voulons pas être pendus.

Il lutta, supplia, il fut éloquent sous l'influence des sentiments nouveaux qui bouleversaient son âme honnête ; mais ils ne se laissèrent pas persuader. Il s'agissait de sauver quelques pièces d'or cachées dans une paillasse, quelques moutons dérobés aux réquisitions, et surtout leur vie, qui, toute misérable qu'elle fût à cette époque de périls et de terreur, leur était chère. On le somma de livrer son fusil, afin de l'enterrer avec les autres sous le maître-autel. Les yeux de Bernadou ruisellaient de larmes brûlantes : — J'aimerais mieux, répondit-il, m'en servir contre vous, poltrons, que de vous laisser vivre pour nous déshonorer tous !

On se jeta sur lui, et Reine-Alix intervint : — Mon fils, dit-elle, tu as raison, et ils ont tort ; cependant que la division entre voisins n'ouvre pas nos portes à l'ennemi. Tu peux disposer de ta vie, elle est à toi ; qu'ils fassent de la leur ce que bon leur semble. Tu ne changeras pas des brebis en lions, et il ne faut pas que le premier sang versé soit celui d'un frère.

La tête de Bernadou s'affaissa sur sa poitrine. Il prit son fusil et alla le porter à l'église comme les autres.

— Maintenant nous n'avons rien à craindre, dit le tailleur aux prétendus patriotes. Si cet enragé avait agi à sa guise, tout était perdu.

Reine-Alix dit à son petit-fils quand il lui revint : — Tu as fait ce que tu as pu. — Puis elle se détourna, s'enveloppa la tête de sa cape et fondit en pleurs, n'ayant vécu si longtemps que pour assister à ce naufrage.

Bernadou était redevenu calme et silencieux comme de coutume. Il n'avait plus d'espoir. Fermant la porte, il passa un bras autour de sa femme et laissa son autre main dans celle de Reine-Alix, qui priait. — Nous n'avons, dit-il, qu'à attendre. — Le jour leur parut long. La fusillade cessa quelque temps, puis elle reprit et se rapprocha ; de nouveau tout fit silence.

Vers midi, un berger arriva entrébuchant, pâle, ensanglanté, meurtri. — Les Prussiens, dit-il, l'avaient forcé de leur servir de guide, ils l'avaient attaché à un cheval et traîné avec eux jusqu'à ce

qu'il fût presque mort de fatigue. La nuit, il était parvenu à leur échapper, mais ils ne devaient pas être loin, ajouta-t-il. S'ils avaient brûlé la ville, c'est qu'un homme avait tiré sur eux du haut d'une maison. Il n'en savait pas davantage.

Bernadou, qui était allé chercher des nouvelles, revint accablé et cacha son visage dans ses mains : — Si je n'agis pas comme un lâche, dit-il, vous êtes perdus.

L'alternative était cruelle : suivre son instinct et voir égorger les siens et brûler le village, ou courber la tête misérablement et se mépriser lui-même pour toujours. Sa grand'mère l'embrassa.

— Ne te désole pas. Le moment venu, fais comme ton cœur et la voix de Dieu te le conseilleront.

Il se mit à sangloter. C'était la première fois depuis sa plus tendre enfance qu'elle le voyait en cet état.

La nuit vint ; cette journée d'automne finit par une pluie légère mêlée de vent qui dispersa les feuilles flétries. Les maisons du village étaient plongées dans l'obscurité : on craignait que la moindre lumière ne servît à guider les pas de l'en-

nemi. Tout à coup un grand bruit retentit, celui que peuvent produire des piétinements d'hommes et de chevaux, des éclats de voix irritées. Mille lueurs d'acier perçaient les ténèbres. Bernadou, qui avait appuyé jusque-là son front au bord de la table, bondit sur ses pieds, mortellement pâle.

— Ils sont venus! — dit-il entre ses dents. Ce n'était pas de la crainte qu'il éprouvait, ni de l'horreur, mais plutôt un désir passionné de donner sa vie pour son pays. Et il n'avait pas d'armes! Ouvrant la porte d'une main ferme, il se tint sur le seuil en face de l'ennemi. La rue était remplie de fantassins, de cavaliers. Ils fourmillaient dans les bois, sur les routes, et avaient fondu sur le village comme des vautours sur un agneau mort.

C'était un bien petit coin, hélas! qu'on aurait pu laisser en repos, car il n'avait pas eu plus de part dans la guerre qu'un enfant nouveau-né, mais il se trouvait sur le chemin du vainqueur et devait être écrasé sous son talon. Les Prussiens avaient entendu dire que des armes y étaient cachées, que des francs-tireurs s'y abritaient; ils se mirent en devoir de fouiller l'église et les maisons. D'autres

s'emparaient de tout ce qui pouvait servir à la nourriture ; d'autres encore allaient à la recherche des divers sentiers à travers champs, et cependant ils encombraient la rue par centaines, assez nombreux pour donner l'assaut à une citadelle. Bien entendu, les paysans ne firent aucune tentative de résistance. Ils assistèrent passifs à l'enlèvement de leurs humbles trésors, en se demandant quelle destinée le fer et le feu pourraient leur résERVER. Ils virent saccager la provision de blé mise de côté pour l'hiver, faire litière des récoltes ; ils virent leurs vieilles armoires de chêne forcées et tout ce qu'elles contenaient emporté comme butin : le linge de ménage, les pièces de vaisselle, la rare et modeste argenterie, héritage antique de la famille, tout cela réuni avec dérision en un tas informe. Ils virent toutes ces choses et durent rester muets, redoutant qu'un geste de colère ne valût à leurs enfants une balle dans la tête et l'incendie à leurs demeures. Sous le porche d'une chaumière ombragée par deux sycomores, un groupe se tenait silencieux : Bernadou, les bras croisés, immobile et pâle, le mépris, la rage dans

les yeux, Margot, calme parce qu'il le voulait ainsi, son enfant suspendu au cou, Reine-Alix enfin, qui, se redressant de toute sa taille, serrait un chapelet entre ses mains crispées. Ils étaient là, ne sachant ce qu'ils attendaient. Derrière eux, le feu s'éteignait dans le foyer qui avait été le centre de leurs espérances et de leurs joies, devant eux s'étendait la campagne sombre où s'agitaient les torches portées par les soldats. Une voix s'éleva de cette masse armée : — Amenez-moi le paysan.

Bernadou fut saisi et entraîné jusqu'à la place où se tenait le chef des uhlans, sur un cheval qui écumait du sang et tremblait de fatigue. Se débarrassant des mains qui le retenaient, il s'avança d'un pas : — Vous avez l'air moins bête que les autres, lui dit l'officier prussien. Connaissez-vous bien le pays ?

— Très-bien.

Il le connaissait en effet depuis l'enfance dans ses moindres détails, comme un amant connaît les traits de sa maîtresse.

— Vous avez des armes ici ? continua l'Allemand.

— Nous en avions.

— Qu'en avez-vous fait?

— Si l'on m'avait écouté, vous ne le demanderiez pas, vous l'auriez senti.

L'officier lui jeta un coup d'œil perçant qui rendait hommage à l'intrépidité de cette réponse.

— Direz-vous où elles sont?

— Non.

— Vous savez que la loi de la guerre punit de mort ceux qui cachent des armes?

— Cette loi, c'est vous qui l'avez faite.

— En effet, et la volonté prussienne est désormais la loi de France, mon garçon. Vous êtes hardi, vous méritez la mort. Cependant écoutez... Vous dites bien connaître le pays?..

Bernadou sourit comme pourrait le faire une mère à qui l'on demanderait si elle se rappelle le visage de son enfant mort.

— En ce cas, il vous reste une ressource. Attachez-vous à mon étrier, et conduisez-moi droit et vite comme vole le corbeau, à la cachette. Vous aurez la vie sauve, sinon...

— Sinon?

— Vous serez fusillé.

Bernadou garda le silence. Ses yeux cherchèrent à travers la foule des soldats les deux femmes debout devant sa chaumière. Elles s'efforçaient de le rejoindre, mais les soldats les repoussaient, de sorte que les vacillations des torches les empêchaient de voir et le tumulte d'entendre. Pour cela, il remercia Dieu.

— Avez-vous fait votre choix? demanda le uhlân avec impatience.

Ni la voix ni les lèvres de Bernadou ne tremblèrent lorsqu'il répondit: — Je ne suis point un traître.

Son regard en même temps glissait doucement vers le petit porche où il ne devait plus s'asseoir entouré de ceux qu'il aimait. — Vous en vantez-vous, demanda l'officier, ou est-ce sérieux?

— Je ne suis pas un traître.

Le Prussien fit signe à ses soldats, un double coup de feu retentit, et Bernadou tomba mort; une balle avait traversé la tête, l'autre la poitrine. Le corps palpitant et chaud fut repoussé d'un coup de pied. Ce n'était qu'un paysan de moins.

Avec un cri qui domina le bruit de la bagarre et pénétra comme une épée dans les cœurs, Reine-Alix se fraya un chemin parmi cette multitude, et, tombant à genoux auprès de son fils, le saisit dans ses bras pour poser la tête de celui qui n'était plus sur ce sein où il avait dormi ses plus doux sommeils.

— C'est la volonté de Dieu, murmura-t-elle, la volonté de Dieu... — Et elle éclata d'un rire terrible. Margot l'avait suivie ; elle fixa son œil sec sur le cadavre, puis se jetant avec son enfant sous les pieds du cheval de l'officier : — Finissez-en, cria-t-elle. Vous l'avez tué,... eh bien! tuez-nous ! N'aurez-vous pas assez de pitié pour cela ?

Le cheval effrayé se cabra ; sous l'un de ses pieds fut écrasée la tête blonde de l'enfant. On releva Margot. Elle était morte, bien que sans blessure.

Reine-Alix avait paru ne rien voir de cette scène. Elle cherchait à tirer le corps de Bernadou vers la chaumière. — Il faut le ramener chez nous, il faut l'y ramener!.. répétait-elle, ne voulant pas croire qu'il n'existaît plus.

Avec toute la force qu'elle avait eue dans sa jeunesse, elle parvint à le soulever, et, le traînant à demi, elle coucha Bernadou devant le foyer qu'il avait tant aimé. Alors elle se mit à le caresser comme un nourrisson endormi, en disant tout bas : « Chut ! chut ! » Son esprit était égaré.

Au dehors, le tumulte augmentait. On avait découvert les armes cachées dans l'église. Cinq paysans furent arrêtés et condamnés à expier le crime commun. Ils luttaient, ne voulant pas se laisser conduire comme des moutons à l'abattoir. On les fusilla dans la rue, sous les yeux de leurs enfants ; puis ordre fut donné de mettre le feu au village comme exemple et de l'abandonner à son destin. Quelques tisons, arrachés à ces foyers rustiques, furent lancés dans les granges, et quelques torches sur les toits de chaume ; bientôt flambèrent de tous côtés paille, bois sec, fourrages. Un vieillard, un proche voisin courut à Reine-Alix, la saisit par le bras : — On brûle le Berceau. Vite ! vite ! ou vous êtes perdue ! s'écriait-il.

La grand'mère le regarda en souriant. — Taisez-vous ! ne voyez-vous pas qu'il dort ?

En vain supplia-t-il, s'efforçant de l'entraîner, lui montrant le toit qui brûlait déjà. Ce spectacle rendit à Reine-Alix le sentiment de la réalité ; elle comprit ce qui s'était passé : — Sauvez-vous donc vous-même, dit-elle de sa voix douce et forte. Moi, je suis vieille, et je reste à la maison avec mes morts.

Les flammes et la fumée l'environnèrent ; elle ne bougea pas.

Bientôt le village fut un lac de feu qui engloutit à la fin le Christ vacillant sur sa croix. Un certain nombre de paysans gagnèrent la forêt avec leurs femmes et leurs enfants. Tout ce qu'ils possédaient fut consumé, la flamme dévora tout sur son passage. Les arbres dépouillés pétillaient et flambaient, les chiens périssaient sur le seuil qu'ils avaient défendu. Les malades, les infirmes furent asphyxiés dans leurs lits. Du Berceau-de-Dieu, transformé en fournaise, il ne reste qu'une ruine noircie et désolée, rien de plus. Qu'est-ce que cela en comparaison du reste ? Une pauvre feuille que l'ouragan immense a flétrie sur son passage.

NELLO ET PATRASCHE

I

Nello et Patrasche restèrent seuls au monde, unis par une amitié plus étroite que celle de deux frères.

Nello était un petit Ardennais, Patrasche un grand Flamand. Leur âge était le même, à ne tenir compte que des années, bien que l'un fût encore jeune, l'autre déjà vieux. Tous deux étaient orphelins, et devaient la vie à la même main. Tel avait été le premier lien entre eux; il s'était fortifié de jour en jour, jusqu'à devenir un amour profond. Leur demeure était une petite cabane située sur la lisière d'un village flamand,

à une lieue d'Anvers, parmi les étendues planes des pâturages et des champs de blé. Sur les bords du grand canal qui le traverse, la brise courbe de longues rangées de peupliers et d'aulnes. Ce village compte une vingtaine de maisons aux volets vert cru ou bleu de ciel, aux toits tantôt rosâtres, tantôt blancs et noirs, aux murs lavés de manière à briller comme de la neige sous le soleil. Au milieu du village, sur un petit talus verdi par la mousse, s'élève un moulin, le point de reconnaissance pour ainsi dire de tout le pays plat à la ronde. Il a été jadis peint de couleur écarlate, les ailes et le reste, mais cela remonte à plus d'un demi-siècle, au temps où il était occupé à moudre le froment pour les soldats de Napoléon ; il est aujourd'hui d'un brun-rouge tanné par les intempéries des saisons. Il marche d'une façon bizarre, par accès et soubresauts, comme si la vieillesse avait raidi ses jointures ; cependant il sert encore à tout le voisinage, qui taxerait presque d'impiété le fait de porter du grain ailleurs, comme d'assister à un autre office que la messe célébrée dans la vieille petite église au clocher

conique qui se dresse en face du moulin. Celle-ci est bâtie en pierre grise ; l'unique cloche sonne le matin, à midi et le soir, avec cette tristesse étrange, sourde et contenue qui caractérise la mélodie de chaque cloche des Pays-Bas. A portée du son de l'horloge mélancolique, depuis leur naissance ou peu s'en fallait, Nello et Patrasche avaient habité ensemble cette petite cabane, avec la flèche de la cathédrale d'Anvers pour point de vue au nord-est, par-delà l'immense plaine verte qui se déroule comme une mer sans houle.

C'était la cabane d'un homme très-vieux et très-pauvre, Jehan Daas, un soldat dans son temps. Daas se rappelait les guerres qui avaient foulé le pays comme les bœufs foulent le sillon ; du service, il n'avait rien rapporté qu'une blessure qui le rendait infirme. Il avait bien quatre-vingts ans quand sa fille mourut près de Stavelot dans les Ardennes, lui léguant un petit enfant. Il prit sans se plaindre ce nouveau fardeau, qui bientôt lui fut cher et précieux. Dans leur gîte bâti de boue, mais propre comme un coquillage de mer et entouré d'un jardinet, le grand-père

et le petit-fils vivaient contents,... pauvres sans doute! Il leur arriva plus d'une fois de manquer de nourriture, et jamais ils n'en eurent assez : avoir de quoi manger selon leur faim, c'eût été le paradis, et le paradis ne s'atteint pas si facilement; mais le vieillard était bon et doux pour l'enfant, qui était beau, sincère et tendre. Une croûte de pain, quelques herbes, c'était tout ce qu'ils demandaient à la terre et au ciel, pourvu que Patrasche leur restât toujours. Que seraient-ils devenus sans Patrasche? Patrasche était pour eux l'alpha et l'oméga, le gagne-pain, le trésor, la consolation, la vie, l'âme ; Patrasche mort ou disparu, ils n'avaient plus qu'à mourir eux-mêmes, car Jehan Daas était vieux et infirme, Nello n'était qu'un enfant, et Patrasche était leur chien, — un chien de Flandre, jaune de poil, aux membres robustes, à la forte tête, avec des oreilles de loup qui se tenaient droites, des pattes arquées, des pieds élargis par un développement musculaire qu'avait produit dans sa race le rude travail de plusieurs générations.

Les aïeux de Patrasche avaient été de siècle en

siècle esclaves des esclaves, bêtes de somme, rompus au harnais, condamnés toute leur vie à traîner une charrette, quitte à succomber dans un dernier effort sur le pavé de la rue. On avait vu son père et sa mère haletants sous le joug, le long de toutes les routes sans ombre des deux Flandres et du Brabant; il n'avait connu d'autre héritage que celui du labeur, on l'avait nourri de coups et d'invectives. Pourquoi pas? La Flandre est un pays chrétien, et Patrasche n'était qu'un chien. Avant d'avoir atteint son entier développement, il sentit la mordante écorchure du collier et le poids de la charrette. Il allait entrer dans son treizième mois lorsqu'on le vendit à bas prix, vu sa jeunesse, à un quincailler qui avait coutume d'errer du nord au sud, de la mer bleue aux vertes montagnes. L'homme était un ivrogne et une brute, un Brabançon grossier qui entassait sur sa charrette tout ce qu'elle pouvait porter de faïence, de cuivre et de fer-blanc, puis qui laissait Patrasche se tirer d'affaire, tout en flânant lui-même dans une grasse paresse, sa pipe noire à la bouche. Heureusement pour Patrasche, ou mal-

heureusement il était fort, il sortait d'une race de fer depuis longtemps habituée à ce cruel métier, de sorte qu'il ne mourut pas sous le faix, les blessures, la faim, la soif et les malédictions qui sont les seuls gages que les Flamands accordent aux plus patientes et aux plus laborieuses de leurs victimes à quatre pieds.

Après deux années de ce supplice, Patrasche suivait comme de coutume une des routes droites et poudreuses qui conduisent à la ville de Rubens. La charrette était très-lourde, et son maître ne faisait attention à lui que pour cingler par intervalles d'un coup de fouet ses flancs frémisants. Le Brabançon buvait de la bière à tous les cabarets du chemin, mais il défendait à Patrasche de faire halte une seconde pour se désaltérer au canal. Aveuglé par le soleil et la poussière, meurtri, ensanglanté, pliant sous l'inexorable fardeau qui pesait sur ses reins, n'ayant rien mangé depuis vingt-quatre heures, et, ce qui était pire encore, rien bu depuis douze, Patrasche pour la première fois se mit à chanceler; un peu d'écume lui vint à la gueule, et il tomba. Il tomba au milieu de la

route, sous le soleil ardent. Son maître lui administra le seul remède qu'il eût dans sa pharmacie, des coups de pied et de bâton accompagnés de force imprécations, mais le pauvre animal était enfin hors d'atteinte; il gisait, mort selon toute apparence, dans la blanche poussière de l'été. Au bout de quelques minutes, voyant que les plus mauvais traitements ne réussiraient pas à ranimer cette carcasse, le Brabançon lui lança un dernier juron d'adieu, lui arracha son harnais de cuir, et du pied, avec un grognement féroce, l'envoya rouler dans l'herbe d'un fossé pour servir de pâture aux fourmis et aux corbeaux, puis il se mit à pousser sa charrette, car c'était le dernier jour avant la kermesse de Louvain, et le Brabançon avait hâte d'assurer une bonne place à ses marchandises. Étant un homme, il était sage : il avait tiré de Patrasche tout ce qu'on en pouvait tirer. A quoi bon perdre une heure et peut-être quelques sous, outre l'occasion de s'amuser dans le bruit de la kermesse, à surveiller l'agonie d'un chien de charrette?

Patrasche demeura donc dans le fossé. La route

était fort animée ce jour-là ; des centaines d'individus à pied, à dos de mulet, en voiture, la sillonnaient, se rendant à Louvain. Quelques-uns virent Patrasche, la plupart ne le regardèrent même pas, tous passèrent ; un chien mort de plus ou de moins n'est rien en Brabant ni ailleurs.

Quelque temps après vint un petit vieillard, courbé, faible et boiteux, qui, lui, n'avait point un air de fête. Misérablement vêtu, il se traînait parmi les chercheurs de plaisir. Il aperçut Patrasche, s'arrêta surpris, puis, à genoux dans l'herbe, fixa sur lui un regard de compassion. Il y avait avec ce vieillard un petit enfant tout blond et tout rose qui, disparaissant jusqu'aux épaules dans le buisson, regardait aussi d'un air de gentille gravité la pauvre grande bête immobile. Ce fut ainsi que se rencontrèrent d'abord le petit Nello et le grand Patrasche.

Avec beaucoup de peine, Jehan Daas transporta le moribond jusqu'à sa cabane, qui était à la distance d'un jet de pierre dans les champs. Là il le soigna si bien que la crise causée par la chaleur, la soif et l'épuisement céda au temps et au repos,

et que Patrasche se retrouva bientôt sur ses quatre grosses pattes fauves. Durant des semaines, il avait été inutile, et cependant il n'avait entendu que de douces paroles, reçu que des caresses. Le vieillard et l'enfant lui avaient fait un lit de foin; la nuit, ils prêtaient une oreille anxieuse au bruit de sa respiration pour savoir s'il vivait; son premier aboiement rauque et brisé fut salué avec joie comme un signe de guérison. Nello alla jusqu'à suspendre des chapelets de marguerites à son cou hérissé; bref, Patrasche, se relevant surpris de n'être point éveillé par des menaces ou chassé par des coups, sentit son cœur s'ouvrir à un amour dont la fidélité fut immuable.

Patrasche, n'étant qu'un chien, était reconnaissant. De ses yeux bruns attentifs, il suivait chaque mouvement de ses amis afin de deviner leurs habitudes. Or le vieux soldat ne pouvait rien faire pour gagner sa vie que de pousser en boitant un petit chariot qui portait chaque matin jusqu'à Anvers le lait des voisins fortunés, propriétaires de vaches. Ceux-ci lui avaient réservé cette mission un peu par charité, et beaucoup parce

qu'il leur convenait d'envoyer au marché un mandataire honnête, tandis qu'ils restaient à prendre soin des champs et du bétail; mais le vieillard avait quatre-vingt-trois ans, et Anvers était à une bonne lieue de distance. Patrasche, le jour de son rétablissement, tout en bayant au soleil, sa chaîne de marguerites au cou, vit les bidons de lait aller et revenir. Le lendemain, avant que Jehan Daas n'eût sorti son chariot, il se planta devant pour affirmer, aussi bien que le permettait la pantomime, son désir de travailler. Jehan Daas remercia la fortune qui lui avait fait ramasser un chien expirant dans le fossé le jour de la foire de Louvain. L'hiver venu, ses infirmités augmentant avec l'âge, il se fût en vain efforcé de porter son lait à travers les boues et les neiges sans l'énergie de ce fidèle serviteur. Pour Patrasche, habitué aux travaux forcés, c'était un jeu de traîner la petite voiture légère; d'ailleurs l'ouvrage était terminé de bonne heure, et il était libre ensuite d'agir à sa guise, de s'étirer au soleil, de courir les champs, de jouer avec l'enfant ou avec ses pareils. Patrasche était heureux. Son ancien maître ayant été

tué dans une rixe de cabaret, à la kermesse de Malines, personne ne vint le disputer à ce bonheur.

Plus tard Nello, qui atteignait sa septième année et qui connaissait bien la ville où il avait tant de fois accompagné son grand-père, Nello fut chargé de la vente du lait ; il rapportait à chacun son argent avec un sérieux et une bonne grâce qui ravissaient tout le monde. Plus d'un artiste esquissa le groupe au passage : le chariot vert avec ses bidons de cuivre brillant, le grand chien jaune massif au harnais garni de clochettes qui tintait gaîment dans la course, et le jeune garçon qui trottait auprès de lui, ses petits pieds blancs dans de gros sabots, pareil aux enfants blonds et riants de Rubens.



II

Au printemps, et l'été surtout, ils étaient heureux. La Flandre n'est pas un beau pays ; le blé, le colza, les herbages, les champs labourés se succèdent invariablement sur la plaine uniforme, et une tour grise avec son carillon de cloches émues, ou bien encore quelque figure de bûcheron, de glaneuse, rompt seule la monotonie. Quiconque a vécu dans les montagnes, dans les forêts, se sent oppressé par la morne immensité de ce pays plat ; mais il est verdoyant et fertile, mais ses vastes horizons, malgré leur tristesse, ont un certain charme qui leur est propre. Parmi les jones sur le bord de l'eau, maintes fleurs s'épanouissent ; au pied des arbres, qui se dressent frais, élancés, glissent les barges, leurs grosses coques saillantes en noir sur le ciel clair, et leurs petits barils verts, leurs drapeaux multicolores gaiment

mélés au feuillage. D'ailleurs il y a partout assez de verdure et d'espace pour tenir lieu de beauté aux yeux d'un enfant et d'un chien; ceux-ci ne demandaient pas mieux, leur besogne faite, que de se coucher dans les hautes herbes sombres au bord du canal pour guetter les bateaux et respirer l'air salé de la mer, qu'ils apportent avec eux.

L'hiver, c'était plus dur; il fallait se lever dans la nuit, par le froid, et la cabane devenait un abri insuffisant, bien qu'elle fût si jolie en d'autres temps, parée d'une grande vigne luxuriante qui ne portait jamais de fruits, il est vrai. L'hiver, le vent trouvait plus d'un passage à travers les crevasses des murailles, la vigne était noire et sans feuilles; l'hiver, la neige engourdisait, la glace blessait souvent les pieds agiles de Nello. Pourtant il ne se plaignait pas; au contraire, si la pitié publique ajoutait à son salaire accoutumé un peu de soupe chaude ou un fagot, il s'élançait dans la cabane à la nuit tombante avec un hurrah triomphant.

Une seule chose, hiver comme été, tourmentait Patrasche : Anvers, chacun le sait, est rempli à

chaque tournant de rue de sombres et majestueux amas de pierres étouffés dans de petites cours irrégulières, collés à des échoppes, à des tavernes sur le bord de l'eau, et couronnés d'un carillon de cloches. Ils restent là, ces grands sanctuaires du passé, au milieu du mouvement et du bruit de notre monde moderne, et tout le jour les nuages les effleurent, les oiseaux tourbillonnent autour d'eux, tandis que sous la terre, à leur pied, dort Rubens !

La gloire du maître plane encore au-dessus d'Anvers. De quelque côté que l'on tourne, à travers les rues étroites et les eaux stagnantes, il est là, transfigurant les choses les plus communes; partout son esprit vous suit, la beauté de ses inspirations vous environne, et les pierres qui portèrent ses pas, où glissa son ombre, semblent se lever pour parler de lui d'une voix vivante. Sans Rubens, que serait Anvers? Un marché tumultueux sur les quais duquel les trafiquants seraient seuls attirés. Avec Rubens, c'est pour le monde entier un nom et un sol sacrés, un Bethléem où l'un des dieux de l'art vit la lu-

mière, le Golgotha où gît ce dieu. O nations, vous faites bien de vous enorgueillir de vos grands hommes, car par eux seuls l'avenir vous connaîtra ! La Flandre sous ce rapport a été sage : elle a glorifié vivant le plus illustre de ses fils ; mort, elle le vénère ; mais sa sagesse est rare.

Voici quel était le tourment de Patrasche : souvent Nello disparaissait sous le portail d'une église, et s'il essayait de le suivre avec son chariot, un custode tout de noir vêtu et chargé de chaînes d'argent le repoussait. Plus souvent qu'ailleurs, Nello entrait dans la grande cathédrale ; Patrasche, étendu dehors à bâiller, à soupirer, à aboyer même de temps à autre, près des fragments d'airain de la porte Quentin-Metsys, attendait que l'heure où les églises se ferment forcât l'ingrat à le rejoindre. Alors Nello passait ses bras autour du cou de Patrasche, et baisait son large front fauve, en murmurant toujours la même chose : — Si je pouvais seulement les voir ! — Voir quoi ?

Un jour que le custode était occupé ailleurs, le chien put suivre un instant son ami. Nello était à

genoux, ravi comme en extase devant le tableau de l'Assomption. Apercevant Patrasche, il se leva et le fit sortir doucement; ses joues étaient humides de larmes; en passant devant les peintures voilées, il dit à son compagnon: — C'est si affreux de ne pas les voir, parce qu'on ne peut payer! Quand il les a faites, je suis bien sûr qu'il ne comptait pas les cacher aux pauvres. Il nous aurait permis de les admirer tous les jours. Et les reléguer sous ce suaire, dans l'obscurité! Si je pouvais les voir seulement, je mourrais satisfait!

Mais il ne pouvait les voir, et Patrasche ne pouvait l'aider, car gagner la pièce d'argent qu'exige l'église pour vous montrer les splendeurs de l'*Élévation* et de la *Descente de croix* était une prouesse au-dessus de leurs moyens tout autant que d'escalader les hauteurs de la flèche. Cependant le petit porteur de lait avait reçu du ciel cette faveur ou cette malédiction qu'on appelle le génie; mais personne ne s'en doutait, lui-même l'ignorait; seul Patrasche savait quelque chose, — Patrasche, qui, ne le quittant pas, le regardait dessiner à la chaux sur les pierres tout ce qui crois-

sait ou respirait autour de lui, — Patrasche, qui la nuit l'entendait murmurer de timides prières à l'âme du grand maître, qui voyait son regard devenir grave et son visage radieux devant les beautés du couchant et de l'aurore, et qui avait senti plus d'une fois les larmes d'une joie et d'une angoisse sans nom, étrangement confondues, tomber brûlantes des yeux de Nello sur son propre front jaune et ridé.

— Tout ce que je souhaite, c'est que tu aies un jour cette cabane à toi, avec un bout de terre que tu cultiveras de tes mains, disait souvent Jehan Daas. — Posséder un coin de terre, être appelé *baas*, maître, dans le hameau, c'est l'idéal du paysan flamand, et le vieux soldat, qui avait parcouru le monde sans en rien rapporter, jugeait à ses derniers moments que vivre et mourir dans le même lieu et dans une humble aisance était le meilleur sort qu'il pût désirer pour son enfant. Nello ne répondait pas. Le même levain travaillait en lui qui jadis fit surgir les Rubens, les Jordaens, les Van Eyck et toute leur tribu divine; mais il ne confiait guère ses ambitions qu'à Patras-

che. Il n'est jamais bien aisé de mettre nos rêves à la portée d'une oreille humaine, et les rêves de Nello eussent jeté dans la perplexité son grand-père, qui trouvait la madone barbouillée sur l'enseigne d'un cabaret tout aussi intéressante que les fameux tableaux d'autel, bons surtout pour attirer les étrangers. Néanmoins Nello parlait librement aussi de son avenir à la petite Aloïse, la fille du meunier de ce moulin rouge qui dominait tout le village.

Aloïse n'était qu'un joli enfant aux traits roses et arrondis qu'embellissaient ces yeux sombres laissés par le règne espagnol sur plus d'un visage flamand, de même que l'art espagnol a semé des palais majestueux, des cours imposantes, des façades dorées, des linteaux enrichis de poétiques sculptures à travers le pays. Aloïse était souvent avec Nello et Patrasche. Ils couraient ensemble dans les champs, le long des haies, et s'asseyaient le soir près du feu dans la maison du meunier, un grand et bon feu toujours, car Aloïse était la plus riche du village. Sa robe de serge bleue n'avait jamais un trou; à la kermesse, elle recevait autant

de noix dorées et d'*Agni Dei* en sucre qu'en pouvaient tenir ses mains ; pour sa première communion, elle porta sur ses cheveux blonds comme le lin une coiffe de dentelles de Malines qu'avaient portées avant elle sa mère et son aïeule. Les hommes parlaient d'elle déjà comme d'un parti avantageux dans l'avenir ; mais la simple petite fille ignorait cela ; ses compagnons favoris étaient Nello et son chien. Un jour cependant son père, baas Cogez, brave homme fort sévère, surprit un joli groupe dans certaine prairie où l'on venait de faire les foins. La petite était assise, la grosse tête fauve de Patrasche sur ses genoux, tous les deux enguirlandés de bleuets et de coquelicots ; sur une planchette de sapin, Nello dessinait leur portrait avec un morceau de charbon. Le meunier regarda ce portrait tout ému, car la ressemblance était frappante, et il chérissait sa fille unique. Puis il gronda cette dernière d'être aussi paresseuse quand sa mère avait besoin d'elle, et la renvoya tout en larmes ; ensuite il arracha la planchette des mains de Nello. — Fais-tu beaucoup de ces sottises-là ? demanda-t-il.

Nello rougit en balbutiant : — Je dessine tout ce que je vois.

Le meunier réfléchit une seconde, et tira un franc de sa poche. — C'est perte de temps, dit-il ; néanmoins, comme ceci rappelle Aloïse et fera plaisir à ma ménagère, je le prends et je le paie.

La rougeur s'éteignit sur les joues du jeune Ardennais ; il releva la tête, et, les mains croisées derrière son dos : — Gardez votre argent et le portrait, baas Cogez, dit-il simplement : vous m'avez souvent rendu service.

Il appela Patrasche et l'emmena. — Je les aurais vus pourtant avec cet argent, lui dit-il ; mais je ne pouvais vendre son portrait, n'est-ce pas ? même pour cela.

Baas Cogez rentra troublé. — Ne laisse pas Aloïse aller autant avec ce garçon, recommanda-t-il à sa femme ; nous en aurions plus tard des ennuis. Il a quinze ans, elle en a douze, et le petit drôle a bonne tournure.

— Un bon cœur surtout, reprit la ménagère, regardant avec complaisance la planchette qui

trônaît sur la cheminée entre un calvaire en cire et un coucou.

— Je ne dis pas le contraire, fit le meunier, qui vida là-dessus son gobelet.

— Alors, si ce que tu prévois arrivait, balbutia sa femme en hésitant, il n'y aurait pas grand mal. N'aura-t-elle point assez pour deux, et peut-on être mieux que content?

— Tu es une femme, partant une folle, éclata durement le meunier avec un coup de sa pipe sur la table : ce gamin est pis qu'un mendiant, avec ses fantaisies de peinture. Veille à ce que j'ai dit, ou bien je chargerai les religieuses du Sacré-Cœur de garder ma fille.

La mère effrayée promit d'obéir ; sans séparer précisément Aloïse de son compagnon, elle eut soin d'empêcher de trop fréquentes rencontres. Nello, fier et sensible, se blessa de ces précautions, et cessa de tourner ses pas vers le moulin, comme il l'avait fait jusque-là dans tous ses moments de loisir. Quelle faute avait-il commise ? Il l'ignorait. Il supposait seulement que baas Cogez lui en voulait d'avoir fait le portrait d'Aloïse, et quand la

petite fille accourait à lui pour glisser sa main dans la sienne, il lui disait doucement : — Ne fâchons pas ton père, il croit que je te rends paresseuse, et n'aime pas te voir avec moi. — Mais il disait cela d'un cœur triste, et la terre ne lui paraissait plus aussi riante qu'auparavant, lorsqu'au lever du soleil il suivait avec Patrasche les routes plates et droites sous les peupliers. — Pourquoi, se demandait-il, pourquoi me repousse-t-on, puisqu'on a bien reçu mon cadeau? — Il ne murmurrait point d'ailleurs, son grand-père lui ayant maintes fois répété : — Nous sommes pauvres; il faut prendre ce que Dieu nous envoie, le mal et le bien; les pauvres ne choisissent pas! — Ces paroles, Nello les avait toujours recueillies avec respect et silencieusement malgré l'espoir vague qui répondait en lui: — Les pauvres choisissent quelquefois; ils choisissent d'être grands, et personne ne peut leur dire : Non!

Il espérait quand même; certain soir qu'Aloïse, le rencontrant au bord du canal, lui confia avec des sanglots qu'elle avait reçu défense de l'inviter au goûter de pain d'épice et aux danses dans la

grange par lesquels sa fête serait célébrée le lendemain, Nello répliqua : — Cela changera un jour, mignonne. Un jour, le bout de sapin que j'ai donné à ton père vaudra son pesant d'or ; alors la porte ne me sera plus fermée. Aime-moi seulement, ajouta-t-il en l'embrassant, et je serai grand, quoi qu'on en dise.

— Mais si je ne t'aimais pas ? demanda-t-elle, faisant avec la coquetterie instinctive de son sexe une petite moue à travers ses larmes.

Les yeux de Nello se fixèrent sur l'horizon où la cathédrale d'Anvers se dressait dans la pourpre et l'or des soirs flamands. Il y avait sur son visage un si singulier sourire qu'Aloïse en fut déconcerlée. — Je serai grand tout de même, répliqua-t-il, ou bien je mourrai.

— En ce cas, c'est toi qui ne m'aimes pas ! — s'écria l'enfant gâté avec dépit ; mais le jeune garçon secoua la tête, et s'en alla, le même sourire grave sur les lèvres, à travers les blés, regardant flotter devant lui comme une douce vision l'heure où il reviendrait dans le pays natal demander Aloïse à ses parents, qui le recevraient avec honneur,

tandis que les gens du village se diraient entr'eux: — C'est maintenant un roi parmi les hommes, et cependant ce n'était naguère que notre pauvre petit Nello, qui vivait de ce que lui gagnait son chien. — Alors il peindrait son grand-père tout en velours et en fourrures comme le vieillard de *la Sainte Famille*, qui est dans la chapelle Saint-Jacques, et il placerait à sa droite Patrasche avec un collier d'or, en disant au peuple: — Celui-là fut longtemps mon unique ami. — Et puis il aurait un palais de marbre blanc, des jardins de plaisance et il ouvrirait tout cela aux pauvres et aux abandonnés qui voudraient faire de belles choses. Lorsqu'on bénirait son nom, Nello comptait bien répondre: — Remerciez Rubens plutôt; sans lui, qu'aurais-je été?

III

— C'est aujourd'hui la fête d'Aloïse, n'est-ce pas ? demanda le vieux Daas.

Son petit-fils eût préféré qu'il eût moins bonne mémoire ; il fit néanmoins un signe d'assentiment.

— Et pourquoi n'es-tu pas là-bas ? Tu n'y avais jamais manqué toutes ces années dernières.

— Tu es trop malade pour que je te quitte, balbutia l'enfant, penché sur lui avec tendresse.

— Bah ! bah ! la mère Valette serait venue me tenir compagnie. Il y a une autre raison, Nello. Tu ne t'es pourtant pas querellé avec la petite ? ..

— Jamais, grand-père, jamais ! s'écria Nello, le visage en feu. La vérité, c'est que baas Cogez ne m'a pas invité. Il a quelque caprice contre moi.

— Mais tu n'as rien fait de mal ?

— Rien que je sache. J'ai fait le portrait

d'Aloïse sur une planchette de sapin, voilà tout...

Le vieillard se tut. Il entrevoyait la vérité dans cette innocente réponse. Cloué comme il l'était à son lit de feuilles sèches, il n'avait cependant pas oublié tout à fait les choses de ce monde. Attirant à lui la tête blonde de son petit-fils: — Tu es très-pauvre, mon enfant, dit-il d'une voix plus tremblante encore que de coutume, et c'est dur pour toi.

— Non pas, je suis riche, murmura Nello. — Dans sa simplicité, il le croyait, il se trouvait riche des dons impérissables qui sont plus puissants que la puissance des rois.

Il s'en alla près de la porte, et regarda les étoiles s'amasser et les grands peupliers frémir au sein de cette tranquille nuit d'automne. Toutes les fenêtres de la maison du meunier étaient éclairées, et les sons de la flûte arrivaient jusqu'à lui par intervalles. Les larmes coulèrent sur ses joues, car il n'était qu'un enfant; il souriait néanmoins et se disait: — Plus tard!

Quand l'obscurité fut complète, Nello alla dormir avec son chien. Il nourrissait un secret connu

de cet unique compagnon. La cabane avait en guise de dépendances un réduit où personne n'entrant que lui-même, et qu'éclairait à souhait la lumière abondante du nord. Là il s'était façonné un chevalet, et sur une grande nappe de papier gris il avait donné des formes à l'une des innombrables fantaisies qui hantaient son cerveau. Personne ne lui avait jamais rien appris, il n'avait aucun moyen de se procurer des couleurs, et plus d'une fois avait dû se passer de pain pour acheter même les rudes outils qu'il possédait; ce n'était qu'en blanc et en noir qu'il pouvait représenter les choses qui frappaient ses yeux. La grande figure dessinée par lui à la craie était celle d'un vieillard assis sur un arbre abattu. Nello avait vu souvent Michel le bûcheron se reposant de la sorte. Quelque ignorant qu'il fût de la perspective, de l'anatomie, du trait et de l'ombre, il avait rendu toute la lassitude du grand âge, toute la mélancolique patience, la physionomie soucieuse et résignée enfin de l'original, si bien que cette figure isolée dans le crépuscule du soir était un poème, rude et non sans défauts, mais vrai au point de

vue de la nature, au point de vue de l'art, et beau à sa manière.

L'enfant se berçait d'une espérance vaine peut-être, mais chère. Il s'agissait d'envoyer ce dessin au concours annoncé pour un prix annuel de deux cents francs, concours qui allait s'ouvrir à tous les jeunes gens au-dessous de dix-huit ans. Trois des principaux artistes de la ville d'Anvers étaient juges en cette lutte. Tout le printemps, tout l'été, tout l'automne, Nello avait travaillé à gagner le trésor qui devait avec l'indépendance lui donner la clé des mystères d'un art qu'il adorait en aveugle. Il ne dit rien à personne, son grand-père n'eût pas compris, et la petite Aloïse était perdue pour lui; au seul Patrasche, il raconta la vérité en ajoutant: — Rubens me donnerait le prix, s'il savait!

Les dessins devaient être présentés le premier jour de décembre, et l'arrêt devait être rendu le 24 du même mois. A l'aube d'un jour d'hiver, le cœur ému tantôt d'espoir, tantôt de crainte, Nello plaça son dessin sur le petit chariot et le transporta en ville pour le laisser, comme il était con-

venu, sur le seuil d'un monument public. — Peut-être ne vaut-il rien. Qu'en sais-je? songeait-il, saisi de timidité. L'ayant laissé, il lui semblait absurde et présomptueux d'avoir rêvé qu'un gamin aux pieds nus, qui connaissait à peine ses lettres, eût pu faire une œuvre que de grands peintres, de vrais artistes, daignassent regarder seulement. Cependant, lorsque Nello passa près de la cathédrale, il crut que l'ombre imposante de Rubens, sortant du brouillard dans sa magnificence et sa sérénité, lui criait: — Courage, ce n'est pas avec des craintes et des faiblesses que j'ai écrit mon nom pour tous les temps sur la ville d'Anvers! — Nello rentra réconforté; il avait fait pour le mieux, le reste demeurait entre les mains de la Providence.

Cette nuit-là et les jours qui suivirent, il tomba tant de neige que les sentiers s'effacèrent et que les ruisseaux furent gelés. Porter le lait à travers ces plaines de glace devint une rude besogne, rude pour Patrasche surtout, car les années qui fortifiaient l'adolescence de Nello raidissaient ses vieux membres endoloris; mais il ne renonça ja-

mais à sa part d'effort, jamais il ne laissa Nello s'atteler à sa place ; il n'eût pas plus consenti à garder le coin du feu qu'un vétéran lorsque sonne la charge.

— Mon pauvre Patrasche, nous dormirons bientôt tranquilles tous les deux, disait Jehan Daas en le caressant de la main ridée qui avait toujours partagé avec lui son morceau de pain, et le cœur du vieux grand-père se serrait oppressé à cette pensée : quand ils ne seraient plus là, qui donc se soucierait de leur bien-aimé ?

Une après-midi, revenant d'Anvers sur la neige, qui était devenue dure et lisse comme du marbre, Nello trouva une gentille marionnette toute vêtue d'écarlate et d'or ; elle avait six pouces de haut environ, et, plus heureuse que tels grands personnages que laisse tomber la fortune, était intacte malgré sa chute, — un joli jouet en somme. Nello, après avoir vainement cherché à retrouver le légitime propriétaire de cette marionnette, pensa qu'elle ferait plaisir à la petite Aloïse. Il était nuit quand il passa devant la maison du meunier, mais il connaissait bien la fenêtre de sa

chambrette ; il escalada donc un appentis et tapa doucement au volet derrière lequel brillait une petite lumière. La fillette ouvrit, à demi effrayée. Mettant la marionnette dans ses mains : — Voici une poupée que j'ai trouvée dans la neige, dit tout bas Nello, prends-la, et que Dieu te bénisse !

Avant qu'elle ne l'eût remercié, il s'était laissé glisser à terre et s'enfuyait.

Le malheur voulut que cette même nuit le feu prit au moulin. Les bâtiments principaux furent préservés, mais il y eut beaucoup de blé brûlé. Tout le village était dehors, les pompes arrivèrent d'Anvers ; le meunier ne perdait rien, son moulin étant assuré, néanmoins il était furieux et déclarait bien haut que l'incendie ne venait point d'un accident. Il repoussa même Nello, qui, arraché à son sommeil, était accouru au secours comme les autres.

— Tu rôdais ici à la nuit tombée, dit-il rudement ; je jurerais, ma foi, que tu en sais plus long sur le feu que personne !

Nello, stupéfait, crut à une plaisanterie, et s'étonna seulement que l'on pût plaisanter en pareille

circonstance ; mais cette prétendue plaisanterie fut répétée si haut et à tant de reprises que le bruit courut dès le lendemain qu'on avait vu Nello s'introduire sournoisement la nuit dans la cour du moulin, et qu'il en voulait à baas Cogez pour avoir dépendu toute intimité entre lui et la petite Aloïse. Le hameau, qui se conformait en toutes choses à l'opinion de son plus riche propriétaire, et dont toutes les familles convoitaient pour leurs fils les futures richesses d'Aloïse, fut dès lors moins hospitalier à l'égard de Nello. Personne ne lui reprochait rien ouvertement ; néanmoins dans les fermes où Nello et Patrasche rendaient visite chaque matin, un froid accueil remplaça la cordialité dont ils avaient l'habitude. Tous ces paysans étaient ignorants et pauvres ; le seul qui fût riche parmi eux s'était prononcé contre Nello, qui n'avait point de protecteurs.

— Tu es dur pour ce garçon, osa dire la meunière à son seigneur et maître. Il est innocent, j'en réponds, et aucun chagrin ne l'aurait conduit à mal faire.

Mais baas Cogez était obstiné ; quand il avait

dit une chose, il y tenait, bien qu'au fond de l'âme il sût que c'était injuste.

Nello endurait d'ailleurs cet outrage avec un certain orgueil qui dédaignait toute justification.

— Si je gagne le prix, disait-il à Patrasche, ils regretteront ce qu'ils ont fait! — Toutefois, pour un enfant de seize ans, caressé, choyé jusque-là, l'épreuve était pénible, en cette saison d'hiver particulièrement, où tous les voisins se rapprochent les uns des autres au même foyer, autour de la même lumière, Nello et Patrasche, exclus de la veillée, étaient réduits à se réchauffer comme ils pouvaient sous le pauvre abri où la famine souvent leur tenait compagnie, car un marchand d'Anvers faisait depuis quelque temps le commerce du lait avec le secours d'une mule. A peine si trois ou quatre des habitants étaient restés fidèles au petit chariot vert. Le chien s'arrêtait, comme de coutume, devant les portes désormais fermées pour lui, et leur faisait du regard un appel muet. Il en coûtait aux voisins de fermer leurs portes et leurs cœurs, mais il s'agissait de plaire à baas Cogez.

Noël approchait. Il y avait près de six pieds de neige, la glace était partout assez forte pour porter les bœufs. C'était un temps de gaîté pour le village; dans la plus pauvre demeure, il y avait des gâteaux et du caillé, des jeux et des danses, des saints de sucre et des Jésus dorés. Les joyeuses cloches flamandes sonnaient aux harnais des chevaux : au dehors, les jeunes filles rieuses se rendaient à l'église, enveloppées de pelisses chaudes et de brillants mouchoirs; au dedans, le pot-au-feu bien rempli fumait et chantait sur le poêle. Il n'y avait que la petite cabane de Jehan Daas qui fut triste et froide. L'avant-veille de Noël, la mort y entra et ferma les yeux du paralytique. En réalité, il était mort depuis longtemps, étant incapable de se mouvoir, incapable de rien faire, sauf d'encourager son petit-fils par une bonne parole. A eux deux, le jeune garçon et le vieux chien formèrent tout le cortège qui l'accompagna au cimetière.

— Sans doute il se laissera flétrir maintenant, pensa la meunière, observant son mari, qui fumait au coin du feu.

Si baas Cogez devina cette pensée, il endurcit son cœur, et n'ouvrit pas sa porte quand l'humble bière passa devant. Alors la femme, sans oser rien dire, mit une couronne d'immortelles dans les mains d'Aloïse, et la chargea tout bas d'aller la déposer en secret sur le tertre sans nom d'où l'on avait retiré la neige.

Déjà Nello et Patrasche étaient retournés à leur cabane; mais il ne fut même pas permis à ces malheureux d'y souffrir en repos. Jehan Daas devait depuis quelque temps une petite somme au propriétaire, un savetier, qui chaque dimanche soir allait boire chopine avec baas Cogez. Or, le service funèbre payé, Nello ne possédait plus un sou. En vain essaya-t-il d'attendrir le savetier, celui-ci aimait trop l'argent; à défaut du loyer, il réclama jusqu'au dernier pot de terre que renfermait la cabane, puis enjoignit à Nello et à Patrasche d'en sortir le lendemain.

Toute la nuit, l'enfant et le chien restèrent près de l'âtre sans feu, serrés l'un contre l'autre. Quand le matin se leva, Nello dit à Patrasche en le cou-

vrant de larmes : — Partons, n'attendons pas qu'on nous chasse, partons...

Patrasche n'avait pas d'autre volonté que la sienne. Ils s'en allèrent donc côte à côté ; le chien baissa la tête en passant devant le petit chariot qui n'était plus à lui, auprès du harnais de cuivre, qui brillait, jeté sur la neige. Il aurait voulu se coucher à côté pour mourir, — non, tant que son maître vivait, Patrasche aussi devait vivre.

Ils suivirent leur route accoutumée. La plupart des volets étaient clos, mais quelques paysans déjà debout. Aucun ne parut seulement apercevoir Nello et Patrasche. Devant une porte, le jeune garçon s'arrêta ; son grand-père avait rendu plus d'un service de bon voisinage à ces gens-là. — Voudriez-vous donner une croûte à Patrasche ? dit-il timidement. Il est vieux, et n'a rien mangé depuis hier matin.

La femme ainsi interpellée ferma sa porte en toute hâte, après avoir grommelé que le seigle était cher, et Nello ne demanda plus rien. En atteignant Anvers au coup de dix heures : — Si j'avais quelque chose à vendre pour lui acheter du pain ?

pensa Nello ; — mais il n'avait rien que son mince vêtement de serge et ses sabots. Patrasche nicha son museau dans la main de l'enfant comme s'il l'eût prié de ne pas se tourmenter à cause de lui.

Le nom de l'artiste qui avait mérité le prix devait être proclamé à midi; Nello se dirigea vers le monument public où il avait laissé son trésor. Sur les marches, dans le vestibule, se pressait la foule des concurrents, tous entourés de leur famille et de leurs amis. Il tremblait de frayeur en se glissant parmi eux avec Patrasche. Les bruyants carillons de la ville éclatèrent, les portes d'une salle s'ouvrirent, la multitude se précipita. On savait que le tableau choisi serait élevé sur un dais de bois au-dessus des autres. Un brouillard obscurcit la vue de Nello; sa pensée se troubla, ses jambes se dérobèrent sous lui. Enfin il aperçut le dessin. Ce n'était pas le sien; une voix lente et sonore prononçait le nom de Stephen Kiesslinger, natif d'Anvers, fils d'un propriétaire d'entrepôt de cette ville.

Quand Nello revint à lui, il était couché dehors sur les dalles. Au loin, les jeunes gens d'Anvers

acclamaient l'heureux camarade, l'escortant jusqu'à sa demeure sur le quai de leurs cris joyeux. — Tout est fini, murmura Nello, tout!

Malgré la faiblesse causée par un long jeûne, Nello reprit le chemin du village. La neige tombait sans trêve, un ouragan glacial soufflait du nord ; il leur fallut du temps pour franchir les plaines. Soudain Patrasche s'arrêta, renifla la neige, se mit à gratter, à geindre, et avec ses dents tira un petit sac de cuir. Nello le lui prit dans l'obscurité. A cet endroit se dressait un calvaire et une lampe brûlait, vacillante et terne, au pied de la croix. Machinalement le jeune garçon tourna le sac vers la lumière, il y avait dessus le nom de baas Cogez, et dedans six mille francs en billets. Ce spectacle l'arrachant à sa stupeur, il glissa le sac dans sa chemise, caressa Patrasche et continua son chemin. Le chien l'observait inquiet. Nello marcha droit à la maison du meunier, frappa au volet, et la meunière ouvrit en pleurant. — Est-ce toi, pauvre garçon ? demanda-t-elle avec bonté. Va-t'en vite avant que le baas ne te voie. Nous sommes dans la peine ce soir. Il cherche une grosse

somme d'argent qu'il a laissée tomber en rentrant à cheval au logis, et dans cette neige comment la trouverait-il? Dieu sait que nous voici ruinés, ou peu s'en faut. C'est une punition du mal que l'on t'a fait!

Nello remit l'argent à la meunière, et fit entrer Patrasche dans la maison : — Il a trouvé ce que vous cherchiez, dit-il; baas Cogez, quand il le saura, ne lui refusera peut-être pas abri et nourriture dans sa vieillesse. Empêchez-le de me suivre, et soyez bonne pour lui.

Avant que la femme eût compris, il s'était baissé pour embrasser Patrasche, puis, fermant la porte avec précipitation sur lui, avait disparu dans l'obscurité croissante.

Le pauvre Patrasche épuisait ses fureurs contre la porte verrouillée, lorsque rentra d'un autre côté le meunier, fort abattu. — Nous avons cherché partout inutilement avec des lanternes, dit-il d'une voix que l'émotion faisait trembler; la petite n'a plus de dot.

Sa femme l'interrompit pour raconter comment l'argent était revenu. En l'écoutant, cet

homme fort s'affaissa sur un siége, le visage couvert de ses deux mains. — Je ne méritais pas que par lui il m'arrivât rien d'heureux, dit-il, accablé de honte.

La petite Aloïse, prenant courage, appuya sa tête blonde sur les genoux de son père. — Nello pourra donc, demanda-t-elle tout bas, revenir demain comme autrefois?

Le meunier la serra dans ses bras; son visage dur et basané était pâle. — Bien sûr, répondit-il. Qu'il vienne passer le jour de Noël et tous les jours qu'il voudra chez nous. J'ai péché contre lui, et la main du Seigneur m'a châtié doucement. Je dois des compensations à ce garçon; il en aura.

Aloïse lui sauta au cou, reconnaissante et heureuse, puis courut à Patrasche, qui veillait irrité devant la porte, guettant le moment où elle s'ouvrirait. — Dès ce soir, je puis régaler celui-ci! s'écria-t-elle dans son insouciante allégresse d'enfant.

Le père approuva d'un signe de tête. Il était remué jusqu'au plus profond de son cœur; lui-même porta des viandes savoureuses et de chau-

des pâtisseries au pauvre chien. C'était la nuit de Noël, l'énorme bûche pétillait parmi les carrés de tourbe, les guirlandes de lierre se suspendaient aux poutres, le calvaire et le coucou se montraient noyés dans une masse de houx aux baies rouges. Lumière, chaleur, abondance, rien ne manquait ; mais le chien ne voulait ni s'approcher du feu, ni toucher à la nourriture. Toujours collé contre la porte, il résista énergiquement à toutes les tentations.

— Il veut son maître, dit baas Cogez. Bon chien ! nous irons le chercher au point du jour.

Nul ne savait que Nello eût quitté sa cabane, et nul ne devinait que Nello avait voulu faire face tout seul à une indicible misère.

La salle se remplissait de voisins qui venaient manger leur tranche d'un pâté d'oie grasse arrosé de bon vin. Aloïse, sûre de revoir son ami le lendemain, bondissait joyeuse au milieu des jouets, des friandises, des lanternes de couleur préparés pour elle. Baas Cogez l'admirait les yeux humides en songeant au bien qu'il pourrait faire ; le coucou chantait des heures de liesse ; mais en vain les

plus caressantes invitations étaient-elles adressées à Patrasche. Au moment où fumait le souper et où l'enfant Jésus apportait force cadeaux, il profita de l'entrée d'un nouveau visiteur pour se glisser entre ses jambes et courir aussi vite que le lui permettaient son âge et sa faiblesse à travers la nuit.

Plus d'un ami se fût attardé à un bon repas au coin du feu; Patrasche n'était pas de ces amis-là. La neige n'ayant cessé de tomber toute la soirée, la trace de Nello avait presque disparu. Il lui fallut un long travail pour la retrouver, et à peine l'avait-il retrouvée qu'il la perdait de nouveau. Cette piste, quelque faible et interrompue qu'elle pût être, allait droit à Anvers. Il était plus de minuit quand Patrasche la suivit dans les rues étroites et tortueuses de la ville presque aussi obscure que la campagne elle-même. A peine une clarté rougeâtre brillait-elle ça et là à travers les volets ou dans les lanternes que portait un groupe de buveurs qui rentraient en chantant. Les murailles et les toits se détachaient en noir sur la neige, le vent s'engouffrant dans les

ruelles avec des gémissements lugubres faisait grincer les girouettes et les enseignes. Glacé jusqu'aux os, rongé par la faim, Patrasche parvint, à force de patience, sur les marches de la cathédrale. Après la messe de minuit, la négligence d'un des custodes avait laissé l'une des portes entre-baillée. Grâce à cet accident, les pas qu'il cherchait avaient pu pénétrer dans le monument, laissant des marques blanches sur les dalles sombres. Ce fil d'argent fixé par la gelée guida Patrasche dans le profond silence, sous l'immensité des voûtes, vers le sanctuaire, devant lequel gisait Nello. Sans bruit, le chien toucha la figure de l'enfant. — Croyais-tu que je t'abandonnerais, moi, ton chien? disait cette caresse muette.

Avec un faible cri, Nello se souleva, et l'embrassant : — Mourons donc ensemble, dit-il. Les hommes n'ont pas besoin de nous, et nous sommes tout seuls.

Patrasche se rapprocha encore et appuya sa tête sur la poitrine de son ami. Ils restèrent ainsi l'un contre l'autre. La tourmente continuait à souffler des mers du nord ; tout ce qu'elle effleu-

rait de vivant tombait anéanti, et, sous ces voûtes de pierre il faisait plus froid encore que dans la plaine. De temps à autre, une chauve-souris passait dans l'ombre ; par intervalles, une fugitive lueur glissait sur les rangées de figures sculptées. Sous les Rubens, ils gisaient immobiles, plongés par le narcotique du froid dans un vague sommeil où flottaient les rêves du passé. Aucune colère ne les avait jamais divisés, aucune dureté d'une part, aucune infidélité de l'autre n'avait jamais troublé leur confiance réciproque... Soudain, à travers les ténèbres, une grande clarté blanche ruissela dans la vaste étendue de la nef ; la lune émergeait des nuages, la neige avait cessé de tomber, et les rayons qu'elle reflétait étaient purs comme ceux de l'aube. Ils frappèrent directement les deux tableaux dont Nello avait en entrant repoussé les voiles ; *l'Élévation* et *la Descente de croix* furent, l'espace d'une minute, visibles comme en plein jour. Nello se redressa et leur tendit les bras ; des larmes d'extase passionnée brillaient sur la pâleur de son visage. — Je les ai vus enfin ! s'écria-t-il. O Dieu, c'est assez !

Ses membres fléchirent sous lui, et il tomba à genoux, les yeux levés encore vers la majesté qu'il adorait. Pour quelques instants rapides, la lumière inonda ce divin spectacle, qui lui avait été si longtemps refusé, une lumière douce et forte qui semblait jaillir du trône même de Dieu..., puis elle s'éteignit ; de nouveau une nuit profonde couvrit la face du Christ. Les bras de l'enfant étreignirent le chien, qui, lui, ne bougeait plus. — Nous le reverrons là-haut, murmura-t-il, et il ne nous séparera pas, va, il aura pitié !

IV

Le lendemain, auprès du sanctuaire, le peuple d'Anvers les trouva tous deux, — tous deux morts. Le froid de la nuit avait glacé cette jeunesse comme ce grand âge. Quand le matin de Noël se leva, et que les prêtres entrèrent dans la cathédrale, ils les virent gisant sur les dalles ensemble. Au-dessus d'eux, les sublimes visions de Rubens brillaient sans voiles, et les premiers rayons de soleil effleuraient la tête couronnée d'épines du Dieu.

Un peu plus tard, vint un vieillard aux traits durs, qui pleurait comme une femme. — J'ai été, murmura-t-il, cruel envers ce garçon, et maintenant je voudrais réparer, et partager avec lui ce que je possède, et le traiter comme mon fils.

La journée s'avancant, un peintre célèbre dans le monde, à l'esprit libéral, aux mains généreuses,

ses, vint, lui aussi : — Je cherche quelqu'un qui aurait dû hier avoir le prix, si on l'eût décerné au mérite, dit-il à la foule, un jeune talent plein de promesses. Il n'a représenté qu'un bûcheron assis sur un arbre mort, mais cela suffit pour faire pressentir ce qu'il pourra faire. Je voudrais l'emmener avec moi et lui enseigner mon art.

Une enfant aux blonds cheveux bouclés sanglotait en se pressant contre le bras de son père : — Oh! Nello, viens, tout est prêt pour toi,... les mains de l'enfant Jésus sont pleines de présents, et la mère dit que tu resteras au coin du feu à griller des châtaignes avec nous, toute la semaine de Noël; oui, jusqu'aux Rois! Et Patrasche sera si content!.. Nello, éveille-toi et viens! — Le visage pâle tourné vers la lumière du grand Rubens, un sourire extatique sur les lèvres, leur répondait à tous : — Il est trop tard. — Les cloches sonores continuèrent à vibrer à travers la neige, le soleil brillait sur les plaines blanchies, et le peuple s'attroupait joyeux dans les rues; mais Nello et Patrasche n'implorèrent plus la charité de personne. Tout ce dont ils avaient besoin main-

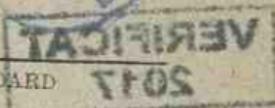
tenant, Anvers le donnerait sans qu'on le lui demandât.

La mort fut plus compatissante pour eux que ne l'eût été la vie. Elle enleva l'un dans la loyauté de son amour, l'autre dans l'innocence de sa foi, à un monde qui pour l'amour n'a pas de récompense, qui pour la foi n'a que déception. Morts, ils ne furent pas désunis, car, lorsqu'on les découvrit, les bras du jeune garçon serraient le chien trop étroitement pour qu'on pût les séparer sans violence, et les gens de leur village, contrits et honteux, sollicitèrent la grâce spéciale de ne leur faire qu'une tombe où ils furent couchés côte à côte pour jamais.



TABLE

| | Pages |
|-------------------------------------|-------|
| AVANT-PROPOS | 1 |
| DEUX PETITS SABOTS | 1 |
| LA BRANCHE DE LILAS | 147 |
| UNE FEUILLE DANS L'OURAGAN. | 227 |
| NELLO ET PATRASCHE | 267 |



Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD